







Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
JUDGE SIDNEY DYMOND





L'AMI
DES
ENFANS.

AVRIL 1783. N^o. 4.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782 , & il en a paru un volume le 1^{er} de chaque mois.

Le prix des douze volumes est toujours de 13^{ts} 4 s pour Paris , & de 16^{ts} 4 s pour la Province , rendus franc de port par la poste.

La souscription pour 1783 , en quelque mois qu'on s'abonne , commencera toujours du 1^{er} Janvier de cette même année. Le prix & les conditions sont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui desireront l'ouvrage entier, paieront pour les deux années ensemble 26^{ts} 8 s pour Paris , & 32^{ts} 8 s pour la Province , franc de port.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adresse , les *Lectures pour les Enfans* , ou *Choix de petits Contes* , également propres à les amuser & à leur inspirer le goût de la vertu , 3 vol. petit format , 3^{ts} 12 s port franc par la poste.

L' A M I

D E S

E N F A N S,

PAR M. BERQUIN.

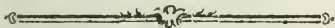
AVRIL 1783. N^o. 4.

A P A R I S,

Au Bureau de l'Ami des Enfants.

Rue de l'Université, au coin de celle
du Bac, N^o. 28.

S'adresser à M. LE PRINCE, Directeur.



M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

On trouve chez FROULLÉ, Li-
braire, pont Notre-Dame,

Idylles de M. BERQUIN,

2 vol. *in-8°*. *fig.* 10^{ts}

Romances, du même, 1 vol.

in-8°. *fig.* & *musique*. 6^{ts}

Medée, Mélodrame imité de
l'Allemand de M. Gotter,

in-8°. 15 s

Port franc par la poste.

Il faut affranchir les lettres, & le
port de l'argent.



LE DÉJEUNER.

VIENS, Paulin, dit un jour M. de Gerfeuil à son fils, dans une belle matinée de la fin du printemps. Voici un panier où j'ai mis un gâteau & des cerises. Nous irons, si tu veux, déjeuner dans la prairie voisine. ✕

Ah quel plaisir, mon papa, lui répondit Paulin, en faisant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à son père, & ils marcherent ensemble vers la prairie. Lorsqu'ils l'eurent

6 L E D É J E U N E R.

un peu parcourue pour y choisir une place agréable : Arrêtons-nous ici , mon fils , dit M. de Gerseuil : cet endroit est charmant pour un déjeuner.

P A U L I N.

Nous n'avons pas de table , mon papa : comment ferons-nous ?

M. D E G E R S E U I L.

Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en serviroit , si nous en avions besoin ; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

P A U L I N.

A la bonne heure ; mais il nous manque des chaises.

M. D E G E R S E U I L.

Et ce banc de gazon , le comptes-tu pour rien ? Vois comme il est couvert de jolies fleurs ! Nous allons nous

y asseoir , à moins que tu n'aimes mieux t'étendre sur le tapis.

P A U L I N.

Le tapis, mon papa? Vous savez bien qu'il est encore cloué dans le fallon?

M. DE GERSEUIL.

Il est vrai. Il y a un tapis dans le fallon. Mais il y en a aussi un ici.

P A U L I N.

Où donc est-il? Je ne le vois pas.

M. DE GERSEUIL.

Le gazon est le tapis des champs. Le joli tapis d'une belle verdure! il est plus frais & plus douillet que les nôtres. Et comme il est grand! il s'étend par-tout, sur les montagnes & sur les plaines. Les agneaux trouvent bien doux de s'y reposer. Imagines-

8 L E D É J E U N E R.

tu, Paulin , combien ils auroient à souffrir sur une terre nue & desséchée ? Leurs membres sont si délicats ! bientôt ils seroient tout brisés. Leurs mères ne savent pas leur préparer des lits de plumes : le bon Dieu y a pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette , où ils peuvent s'étendre.

P A U L I N.

Encore ont - ils le plaisir de la manger.

M. D E G E R S E U I L.

J'entends ce que tu veux dire. Tiens , voici tes cerises & ton gâteau.

PAULIN (*goûtant le gâteau.*)

Ah mon papa , qu'il est bon ! Il ne manqueroit plus qu'une histoire , tandis que je le mange. Si vous vou-

liez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez?

M. DE GERSEUIL.

Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

P A U L I N.

Un, deux, trois gâteaux! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande! Oh! contez, contez-moi, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Viens t'asseoir à mon côté. Bon. Mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

P A U L I N.

Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

*LES TROIS GATEAUX.*

M. DE GERSEUIL.

IL y avoit un enfant de ton âge qui s'appelloit Henri. Son papa & sa maman l'envoyèrent à l'école. Henri étoit un fort joli petit garçon , & il aimoit ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir ; & le lendemain s'étant levée de bonne heure , elle appella sa cuisinière , & lui dit : Marianne , il faut faire un

gâteau pour Henri, puisqu'il a si bien récité ses leçons. Marianne répondit : Oui, Madame, de tout mon cœur ; & aussi-tôt elle se mit à pétrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il était fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avoit rempli d'amandes, de pistaches, de fleur d'orange, de tranches de citrons confits. Elle avoit glacé le dessus avec du sucre ; enforte qu'il étoit blanc & uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'aperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui

donnât un couteau pour le couper ; il se mit à le ronger à belles dents , comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude ; & lorsque l'heure de l'étude fut finie , il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré qu'Henri , en se couchant , mit le gâteau sous son chevet , & qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire ; mais il est très - sûr , au moins , que le lendemain au point du jour il recommença de plus belle , & qu'il continua de ce train toute la matinée , jusqu'à ce qu'il
ne

ne restât pas une seule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva ; Henri n'avoit plus d'appétit, & il voyoit, avec jalousie, le plaisir que prenoient les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venoit lui proposer des parties de boule, de paume, de volant : il n'avoit pas envie de jouer, & ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes ; il s'assit dans un coin d'un air boudeur, & tout le monde disoit : Je ne fais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri. Lui qui étoit si gaillard, qui aimoit tant à courir & à sauter,

voyez comme il est triste , pâle , abattu ! Le Principal vint lui-même , & fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause de son mal , Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avoit envoyé un grand gâteau , qu'il s'étoit dépêché de le manger , & que tout le mal venoit de sa gourmandise. On envoya aussi-tôt chercher le Médecin , qui lui fit avaler je ne fais combien de drogues plus ameres les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvoit bien mauvaises ; mais il fut obligé de les prendre , de peur de mourir : ce qui lui seroit infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de re-

medes , & d'un régime très-rigoureux , sa santé se rétablit enfin ; mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverroit plus de gâteaux.

P A U L I N.

Il ne méritoit plus d'en sentir seulement la fumée. Mais , mon papa , ne voilà qu'un gâteau , & vous me disiez qu'il y en avait trois dans votre histoire ?

M. DE GERSEUIL.

Patience , mon ami , voici le second.

Il y avoit dans la pension d'Henri , un autre enfant , qui s'appelloit François. François avoit écrit à sa maman une lettre fort jolie , où il n'y avoit pas une seule rature. Sa

mainan , en récompense , lui envoya aussi le Dimanche suivant un gâteau. François se dit en lui-même : Je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu d'Henri. Je ferai durer mon plaisir plus long - tems. Il prit le gâteau qu'il eut beaucoup de peine à porter , & il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours , pendant les heures de récréation , il s'esquivoit adroitement d'entre ses camarades , montoit sur la pointe du pied dans sa chambre , coupoit un morceau de son gâteau , & renfermoit le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine , & le gâteau n'en étoit encore qu'à moitié , tant il étoit grand ! Mais qu'arriva-t-il ?

A la fin le gâteau se dessécha & se moïfit ; les fourmis trouverent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part ; enforte que bientôt il ne valut plus rien du tout, & François fut obligé de le jetter en pleurant de regret ; mais personne n'en fut fâché pour lui.

P A U L I N.

Ni moi non plus. Comment ! garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis ! Fi, que c'est vilain ! mais, voyons le troisieme, je vous prie, mon papa.

M. D E G E R S E U I L.

Il y avoit encore dans la même pension un enfant, dont le nom

étoit Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau , parce qu'il aimoit beaucoup sa maman, & que sa maman l'aimoit encore davantage. Aussi-tôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades : Venez voir ce que m'envoie maman, il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux fois, & ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclorre. Gratien s'étoit muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau, en autant de portions qu'il y avoit de ses petits amis. Ensuite il les fit ranger en cercle, pour n'oublier personne; & ayant commencé par celui qui étoit le plus

près de lui , il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion , avec un mot d'amitié , jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avoit servi le premier. Gratien alors prit le reste , & dit : Voici ma portion à moi , je la mangerai demain. Il alla jouer , & tous les autres s'empresserent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart d'heure après , il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avoit une longue barbe toute blanche ; & comme il étoit aveugle , il se faisoit conduire par un petit chien qu'il tenoit au bout d'une longue corde. Le petit chien le menoit avec beaucoup d'adresse ; & quand il voyoit du

monde , il secouoit la sonnette pendue à son cou , pour avertir les passans de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveugle se fut assis sur une pierre , & qu'il eut entendu les enfans autour de lui , il leur dit : Mes petits Messieurs , si vous voulez , je vais vous jouer les plus jolis airs que je fais. Les enfans ne demandoient pas mieux. Le vieillard accorda son violon , & il leur joua des airs de Sarabandes , & de toutes les chansons nouvelles de l'ancien tems. Gratien s'apperçut que tandis qu'il jouoit les airs les plus gais , une grosse larme tomboit le long de ses joues ; & il lui dit : Bon vieillard , pourquoi pleures - tu ? Le vieillard

lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvois travailler pour nous faire vivre tous deux ! mais j'ai perdu mes yeux & mes forces. Hélas ! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, & aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleuroit comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, & courut chercher le reste du gâteau qu'il avoit gardé pour lui : puis il revint tout joyeux, en criant de loin : Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où est-il ? car je suis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, & le pauvre

aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux & se mit à manger. A chaque morceau qu'il portoit à sa bouche, il en réservoir pour le petit chien fidele qui venoit dîner dans sa main. Et Gratien debout à son côté sourioit de plaisir.

P A U L I N.

Ah Gratien ! le bon Gratien ! mon papa , donnez-moi votre gâteau , je vous prie.

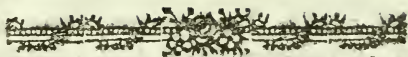
M. D E G E R S E U I L.

Le voici. Qu'en veux-tu faire ?

P A U L I N.

Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau , tant j'avois de plaisir à vous écouter. Je vais couper ce que

j'ai mordu. Tenez , voyez comme il est propre ! J'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour mon déjeuner. Et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis , je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'auroit pas de violon.



FI! LE VILAIN CHARMANT!

C L A U D I N E.

LUCETTE, as-tu vu le nouveau chien de ma sœur?

L U C E T T E.

Non pas encore, ma chère amie.

C L A U D I N E.

Je te plains. C'est bien la plus drôle de petite bête qu'il y ait au monde.

L U C E T T E.

Est-il vrai? Comment s'appelle-t-il?

C L A U D I N E.

Charmant.

LUCETTE.

L U C E T T E.

Voilà déjà un nom bien joli.

C L A U D I N E.

Oh ! il est encore plus charmant
que son nom.

L U C E T T E.

Et qu'a-t-il donc de si drôle ?

C L A U D I N E.

D'abord, il n'est pas plus gros
que mon poing.

L U C E T T E.

Je les aime bien de cette petite
espece.

C L A U D I N E.

Et puis on ne fait pour qui le pren-
dre, si c'est une levrette ou un épa-
gneul.

C

26 *Fi ! le vilain Charmant !*

L U C E T T E.

Voilà qui est plaisant.

C L A U D I N E.

Si tu voyois donc sa grosse queue qui fait le bouquet, ses oreilles qui pendent jusqu'à terre, ses longues soies qui viennent se chiffonner sur ses yeux & sur son museau, & la chienne de physionomie qui perce là-dessous ! Il est à croquer.

L U C E T T E.

Et de quelle couleur est-il, Claudine ?

C L A U D I N E.

Caffé au lait tendre.

L U C E T T E.

Bon ! c'est la couleur de ce que

j'aime le mieux pour mon déjeûner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus souvent que du lait.

C L A U D I N E.

Tout sec ?

L U C E T T E.

Hélas , oui ! Mais revenons à Charmant.

C L A U D I N E.

Il fait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte , & il distingue à merveille la droite de la gauche. Lorsqu'on lui jette un gant , il va le rapporter à la personne sans se tromper jamais.

L U C E T T E.

Que me dis-tu ?

C L A U D I N E.

Ensuite il fait comme s'il étoit mort. Il se couche tout de son long ; & il ne se relève pas qu'on ne lui ait fait signe de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes , il monte la garde comme une sentinelle ; & il danse un menuet presque aussi bien que M. Rigaudon.

L U C E T T E.

Vraiment , voilà un chien fort bien appris ; mais , Claudine , est-il aussi bien doux & bien tranquille , & ne fait-il mal à personne ?

C L A U D I N E.

Oh! c'est une autre affaire. Lorsqu'il vient un étranger dans la

maison , il se met à japper contre lui comme un fou. Et l'on a bien de la peine à l'empêcher de se jeter à travers ses jambes pour le mordre.

L U C E T T E.

C'est bon pour la nuit ; & encore si c'étoit à lui de garder la maison.

C L A U D I N E.

Il s'avise aussi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa , sans que celui-ci lui ait fait de mal ; & il ne lui voit rien manger , qu'il n'aille , de jalousie , lui arracher les morceaux de la gueule. Heureusement que Médor est un bon enfant !

30 *Fi! le vilain Charmant!*

L U C E T T E.

Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait?

C L A U D I N E.

Vraiment oui.

L U C E T T E.

Et tu l'appelles Charmant?

C L A U D I N E.

Il est si drôle & si gentil!

L U C E T T E.

Va, Claudine; je n'en voudrois pas avec sa gentillesse & ses espiégleries. Mon papa dit qu'on est toujours laid, lorsqu'on a un mauvais cœur. *Fi! le vilain Charmant!*



PAPILLON, JOLI PAPILLON!

PAPILLON, joli Papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu petit étourdi ? Ne vois-tu pas cet oiseau gourmand qui te guette ? Il vient d'aiguiser son bec, & il l'ouvre déjà tout prêt à t'avaler. Viens, viens ici, il aura peur de moi, & il n'osera t'approcher.

Papillon, joli Papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne veux point t'arracher les ailes, ni te tourmenter ; non, non, tu es petit & foible, ainsi que moi.

32 *Papillon , joli Papillon !*

Je ne veux que te voir de plus près ; je veux voir ta petite tête , ton long corfage & tes grandes aîles bigarrées de mille & mille couleurs.

Papillon , joli Papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne te garderai pas long-tems , je fais que tu n'as pas long-tems à vivre. A la fin de cet été , tu ne feras plus , & moi je n'aurai alors que six ans.

Papillon , joli Papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main. Tu n'as pas un moment à perdre pour jouir de la vie. Tu pourras prendre ta nourriture tandis que je te regarderai.



LE SOLEIL

ET

LA LUNE.

LA charmante soirée ! viens , Antonin , disoit M. de Verteuil à son fils. Regarde. Le Soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau ! Nous pouvons l'envifager maintenant. Il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure du dîner , lorsqu'il étoit au plus haut de sa course. Comme les nuages font beaux aussi autour de lui ! ils font de couleur de soufre , de couleur d'écarlate & de couleur

d'or ! Mais vois-tu avec quelle vitesse il descend ! Déjà nous ne pouvons plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu , Soleil , jusqu'à demain au matin.

A présent , Antonin , tourne les yeux de l'autre côté. Qu'est-ce qui brille ainsi derriere les arbres ? Est-ce un feu ? non , c'est la Lune. Elle est bien grande. Et comme elle est rouge ! On diroit qu'elle est pleine de sang. Elle est toute ronde aujourd'hui , parce que c'est Pleine Lune. Elle ne fera pas si ronde demain au soir. Elle perdra encore un morceau après - demain , un autre morceau le jour suivant , & toujours de plus en plus , jusqu'à ce qu'elle

devienne comme ton arc; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu feras au lit. Et de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, jusqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce sera ensuite Nouvelle Lune, & tu la verras dans l'après midi. Elle sera d'abord bien petite; mais elle deviendra chaque jour plus grande & plus ronde, jusqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours, elle soit tout-à-fait pleine comme aujourd'hui; & tu la verras encore se lever derrière les arbres.

A N T O N I N.

Mais, mon papa, comment le Soleil & la Lune se tiennent-ils tous

seuls en l'air ? je crains toujours qu'ils ne me tombent sur la tête.

M. DE VERTEUIL.

Tranquillise-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarrasse, lorsque tu seras plus en état de m'entendre. Écoute, en attendant, ce que l'un & l'autre t'adressent par ma bouche.

Le Soleil dit d'une voix éclatante : Je suis le Roi du jour. Je me leve dans l'orient, & l'aurore me précède pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma présence, & je te dis : Pareilleux, leve-toi. Je ne brille pas pour que tu restes enseveli dans le
sommeil

sommeil. Je brille pour que tu te leves & que tu travailles.

Je suis le grand voyageur. Je marche comme un géant à travers toute l'étendue des Cieux. Jamais je ne m'arrête, & je ne suis jamais fatigué.

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelans que je disperse sur tout l'Univers, & tout ce qu'ils frappent brille d'éclat & de beauté.

Je donne la chaleur aussi bien que la lumière. C'est moi qui mûris les fruits & les moissons. Si je cessois de régner sur la nature, rien ne croîtroit dans son sein; & les pauvres humains mourroient de faim & de désespoir dans l'horreur des ténèbres.

Je suis très-haut dans les Cieux, plus haut que les montagnes & les nuages. Je n'aurois qu'à m'abaisser un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreroient dans un instant, comme la flamme dévore la paille légère qu'on jette sur un brasier.

Depuis combien de siècles je fais la joie de l'Univers ! Il y a six ans qu'Antonin ne vivoit pas encore. Antonin n'étoit pas au monde ; mais le Soleil y étoit. J'y étois, lorsque ton papa & ta maman ont reçu la vie, & bien des milliers d'années encore auparavant : cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépose ma couronne éclatante, & j'enveloppe ma tête de nuages argentés ; alors tu

peux soutenir mes regards : mais lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi , tu n'oserois porter sur moi la vue ; j'éblouirois tes yeux, je t'aveugleroïis. Je n'ai permis qu'au seul roi des oiseaux de contempler, d'un œil immobile , tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle s'élançant de la cime des plus hautes montagnes , vole vers moi d'une aîle vigoureuse , & se perd dans mes rayons en m'apportant son hommage. L'alouette suspendue au milieu des airs , chante , à ma rencontre , ses plus douces chansons , & réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq resté sur la terre , y proclame mon retour d'une voix

perçante ; mais la chouette & le hibou fuient à mon aspect , en pouffant des cris plaintifs , & vont se réfugier sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vu s'élever fièrement , dominer pendant des siècles sur les campagnes , & s'écrouler ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mon empire n'est pas borné , comme celui des Rois de la terre , à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle & la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'Univers.

La Lune dit d'une voix tendre :
Je suis la Reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner

de la lumiere, lorsque le Soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder sans péril ; car je ne suis jamais assez resplendissante pour t'éblouir, & je ne te brûle jamais. Je laisse même briller dans l'herbe les petits vers luisans, à qui le Soleil dérobe impitoyablement leur éclat.

Les étoiles brillent autour de moi, mais je suis plus lumineuse que les étoiles ; & je paroïs dans leur foule, comme une grosse perle entourée de plusieurs petits diamans étincelans.

Lorsque tu es endormi, je me glisse sur un rayon d'argent à travers tes rideaux, & je te dis : Dors mon petit ami, tu es fatigué. Je

42. *LE SOLEIL, &c.*

ne troublerai point ton sommeil.

Le rossignol chante pour moi,
celui qui chante le mieux de tous
les oiseaux. Perché sur un buisson,
il remplit la forêt de ses accens
aussi doux que ma lumière, tandis
que la rosée descend légèrement sur
les fleurs, & que tout est calme &
silencieux dans mon empire.



LE ROSIER à cent feuilles,

E T

LE GENEST D'ESPAGNE.

QUI veut me donner un petit arbre pour mon jardin , disoit un jour Frédéric à ses freres & à sa sœur ?

(Leur papa leur avoit cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.)

Ce n'est pas moi , répondit Auguste ; ni moi , répondit Julien. C'est moi , c'est moi , répondit Josephine. Quel est celui que tu veux ?

Un Rosier ! s'écria Frédéric.

44 *Le Rosier à cent feuilles,*

Vois-tu le mien , le seul qui me reste ? il est tout jauni.

Viens - en choisir un toi-même , dit Josephine. Elle conduisit son frere au petit carré qu'elle cultivoit , & lui montrant un beau Rosier : Tiens , Frédéric , tu n'as qu'à le prendre.

F R É D É R I C.

Comment ! tu n'en as que deux , & c'est le plus beau que tu me donnes ? Non , non , ma sœur : voici le plus petit ; c'est précisément celui qu'il me faut.

J O S E P H I N E.

Quel plaisir aurois - je à te le donner ? il ne te produiroit peut-être pas de fleurs cette année,

L'autre en aura , j'en suis sûre : & je puis le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Frédéric , transporté de joie ; emporta le Rosier ; & Josephine le suivit , plus joyeuse encore que lui.

Le jardinier avoit vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de suite chercher un beau pied de Genêt d'Espagne ; & il le planta dans le jardin de Josephine , à la place que venoit de quitter son Rosier.

Ceux qui ont un mauvais cœur , n'ont pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de Mai arriva , les Rosiers d'Auguste & de Julien , négligés dans leur culture , poussèrent à peine quel-

46 *Le Rosier à cent feuilles,*

ques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Frédéric au contraire, cultivé par ses mains & par celles de Josephine, porta les plus belles Roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi long-tems qu'il fleurit, Frédéric eut chaque jour une Rose à donner à sa sœur pour mettre dans son sein, & une autre pour placer dans ses cheveux.

Le Genêt d'Espagne fleurit aussi très-heureusement. On en respiroit l'agréable parfum des deux extrémités du jardin. Il devint cette même année assez haut & assez épais pour que Josephine y trouvât de l'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venoit quelquefois

l'y trouver , & lui racontoit des histoires , qui tantôt la faisoient rire aux éclats , & tantôt faisoient couler de ses yeux des larmes si douces , qu'elle se fourioit à elle-même un moment après.

En voici une qu'il lui raconta un jour , en se rappelant sa générosité envers son frere , pour lui montrer que ce noble sentiment reçoit quelquefois sa récompense de la part de ceux qu'on oblige , sans compter le prix qu'on en trouve toujours au fond de son cœur.



L E S

B O U Q U E T S.

LE petit Gaspard sortit un jour avec Eugène son voisin , pour aller cueillir des premières fleurs du printemps. Ils avoient tous deux à la main leur déjeûner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme , tenant dans ses bras un petit garçon qui paroïssoit mourir de faim.

Ah ! mon cher Monsieur , dit-elle à Gaspard , qui marchoit le premier , donnez de grace à mon pauvre enfant un morceau de votre pain.

pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

Oh ! j'ai bien faim moi-même , répondit Gaspard , & il continua sa route en croquant son déjeuner.

Que fit Eugene ? il avait aussi bon appétit que son camarade ; mais en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna son pain, & il reçut en échange de la mere mille & mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout. Le petit garçon fortifié par la nourriture qu'il venoit de prendre, se mit à courir devant son bienfaiteur, le mena dans une prairie, & lui aida à cueillir des fleurs, dont l'odeur suave le délassait de sa fatigue.

Eugene rentra au logis avec un énorme bouquet , derrière lequel toute sa tête pouvoit se cacher. Gaspard , au contraire , n'en avoit qu'un si petit , qu'il eut honte de le produire , & qu'il le jetta au pied d'une borne , après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois là un autre enfant fut de la partie. C'étoit le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie , Valentin s'aperçut qu'il avoit perdu une boucle de ses fouliers , & il pria ses amis de l'aider à la chercher.

Gaspard répondit : Je n'ai pas le tems ; & il continua de courir.

Eugene, au contraire, s'arrêta aussitôt pour obliger son ami. Il marchoit çà & là courbé vers la terre, & tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe : il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit ; & ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avoit aidé dans sa peine, & il n'en donna aucune à celui qui avoit refusé durement de le secourir. Eugene eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait, & Gaspard très-mécontent.

Gaspard croyoit être plus heu-

reux le troisieme jour. Il marchoit d'un air insolent , défiant Eugene. Mais à peine étoient - ils entrés dans la prairie , que voici le petit garçon , à qui Eugene avoit donné son pain , qui vient à sa rencontre , & lui présente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avoit cueillies toutes fraîches encore de rosée.

Gaspard voulut en ramasser quelques - unes ; mais le moyen d'en trouver ! le petit garçon s'étoit levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédens.

Comme ils s'en retournoient chez eux , ils rencontrèrent le petit Valentin.

Mon cher ami , dit-il à Eugene ,

je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service , & j'en ai pris tant d'amitié pour toi , que je voudrois être toujours à ton côté.


Mon papa t'aime beaucoup aussi. Il m'a dit de t'aller chercher , qu'il nous diroit de jolis contes , & qu'il joueroit lui-même avec nous.

Viens , suis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfans qui nous attendent , & nous chercherons tous ensemble à te bien divertir.

Eugene , transporté de joie , prit la main de son ami , & le suivit dans son jardin. Et Gaspard ? il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui. On ne l'avoit pas invité. ✓

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux & secourable envers

les autres. Il ne tarda guere à se corriger ; & il seroit devenu aussi aimable qu'Eugene , si celui-ci n'avoit toujours mis plus de grace dans sa maniere d'obliger , par l'habitude qu'il en avoit prise dès sa plus tendre enfance.



LE CADEAU.

C'EST bientôt la fête de mon frere Denis, disoit un jour la petite Victoire à Madame de Saint-Marcel sa mere. Je ne fais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez-vous pas me donner quelque chose, maman, pour lui faire un Cadeau?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Je le pourrois, sans doute, ma fille; mais j'aime bien autant lui faire ce Cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner? Et puis, fais

une petite réflexion. Si je te re-remets quelque chose pour lui en faire Cadeau , c'est moi qui fais le Cadeau , & non pas toi.

V I C T O I R E.

Cela est vrai, maman : mais je voudrois pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Eh bien, Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre ? N'as-tu pas quelque chose à toi ? Ton petit oranger , par exemple ?

V I C T O I R E.

Mon oranger , maman , qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Et ton agneau ?

V I C T O I R E.

O maman ! mon agneau , qui me
caresse avec tant d'amitié , & qui me
suit par-tout ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Et tes tourterelles ?

V I C T O I R E.

Vous savez-bien que jè les ai nour-
ries au sortir de l'œuf ? Ce sont mes
enfans à moi.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Tu n'as donc rien à donner à
ton frere ?

V I C T O I R E.

Pardonnez-moi , maman.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Et quoi donc ?

V I C T O I R E.

Vous souvenez-vous de cette bourse à glands & à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes ? Elle est bien belle au moins ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Cela est vrai. Mais penses-tu que ce présent fût bien agréable à ton frere ? Il ne peut en faire usage de long-tems ! Tu te rappelles bien que toi-même, lorsque tu la reçus, tu la ferras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

V I C T O I R E.

Mais , maman , c'est toujours un joli Cadeau ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Non , ma fille ; un joli Cadeau , c'est lorsque nous donnons par amitié une chose qui nous fait plaisir à nous-mêmes , & qui doit faire aussi plaisir à celui à qui nous la donnons.

V I C T O I R E.

Faut-il donc que je donne à mon frere tout ce que j'aime ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Non , tu peux donner autant , ou si peu que tu veux , pourvu que tu y mettes de l'amitié & de la grace.

VICTOIRE (*réfléchit pendant quelques momens, & elle dit :*)

Eh bien , je cueillerai pour le bouquet de mon frere , les plus jolies fleurs de mon oranger , & je lui ferai présent de mon agneau.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Fort bien , Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

V I C T O I R E.

Ce n'est pas tout , maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frere , pour que mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette maniere , l'agneau sera déjà familier avec lui , quand je le lui donnerai , & mon frere ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

Mde.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Embrasse - moi , ma fille. Cette attention délicate double le prix de ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux , lorsqu'elle est donnée avec grace. Tu ne pouvois nous causer une plus grande joie à moi ni à ton frere.

Ni à moi-même non plus , répondit Victoire , avec vivacité.

Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour sera venu , reprit Madame de Saint-Marcel ; car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête ; & je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira

dans le jardin , à ton frere & à ses meilleurs amis.

Victoire baïsa avec transport la main de sa maman ; & de ce pas , elle courut faire des rosettes d'un joli ruban rose , pour en parer l'agneau le jour qu'elle le présenteroit à son frere.



L E

R A M O N E U R.

UN E Servante imbécille avoit farci l'esprit des enfans de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angelique , l'une de ces enfans , vit un jour , pour la première fois , un Ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri , & courut se réfugier dans la cuisine.

A peine s'y fut-elle cachée , que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur ,

F 2

elle se sauve par une autre porte dans l'office , & toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'étoit pas encore entièrement revenue à elle - même , lorsqu'elle entendit l'homme effrayant , chanter d'une voix tonnante , en racant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi , elle s'élançe de l'endroit où elle étoit cachée , & sautant par une fenêtre basse , dans le jardin , elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet , & tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là , d'un œil effaré , elle n'osoit qu'à peine regarder autour d'elle ; tout-à-coup sur le haut de la che-

minée , elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : Au secours , au secours !

Son pere accourut , & lui demanda ce qu'elle avoit à crier. Angélique , sans avoir la force d'articuler un seul mot , lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchons sur la cheminée.

Son pere sourit ; & pour prouver à la petite fille combien peu elle avoit eu raison de s'effrayer , il attendit que le Ramoneur fût descendu , puis il le fit débarbouiller en sa présence , & sans autre explication , lui montra de l'autre côté son Perruquier , qui avoit le visage tout blanc de poudre.

Angelique rougit ; & son pere profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existoit réellement des hommes à qui la Nature donnoit un visage tout noir , mais qui n'étoient point à craindre pour les enfans ; qu'il y avoit même un pays où les enfans étoient communément nourris par des femmes noires comme du jais , sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment , Angelique fut la premiere à rire de tous les contes bizarres , que des personnes simples & crédules lui faisoient pour l'effrayer.



LES CÉRISES.

JULIE & FIRMIN obtinrent un jour de Mde. Dumefnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avoient mérité cette confiance, par leur réserve & par leur discrétion.

Ils jouèrent pendant quelque tems avec cette gaieté paisible, à laquelle il est si facile de reconnoître les enfans bien élevés.

Contre les murs du jardin, étoient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguoit un jeune cerisier qui portoit pour la première fois. Ses fruits se trouvoient en

très-petite quantité ; mais ils n'en étoient que plus beaux.

Mde. Dumefnil n'en avoit point voulu cueillir , quoiqu'ils fussent déjà mûrs : elle les réservoir pour le retour de son mari , qui devoit ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfans étoient accoutumés à l'obéissance , & qu'elle leur avoit sévèrement défendu , une fois pour toutes , de cueillir d'aucune espèce de fruits du jardin , ou de ramasser même ceux qu'ils trouveroient à terre pour les manger sans sa permission , elle avoit cru inutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie & Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse , ils se promenerent lente-

ment le long des murs du verger. Ils regardoient les beaux fruits suspendus aux arbres , & s'en réjouissoient.

Ils arriverent bientôt devant le cerisier. Une légère secousse de vent avoit fait tomber à ses pieds toutes ses plus belles cerises. Firmin fut le premier à les voir ; il les ramassa , mangea les unes , & donna les autres à sa sœur qui les mangea aussi.

Ils en avoient encore les noyaux dans leur bouche , lorsque Julie se rappella la défense que leur avoit faite leur maman , de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnoit.

Ah ! mon frere , s'écria-t-elle , nous avons été désobéissans : & ma-

man se fâchera contre nous. Qu'allons-nous faire ?

F I R M I N.

Maman n'en fera rien, si nous voulons.

J U L I E.

Non, non, il faut qu'elle le sache. Tu fais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes, lorsque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

F I R M I N.

Oui, mais nous avons été désobéissans, & jamais elle n'a pardonné la désobéissance.

J U L I E.

Lorsqu'elle nous punit, c'est par tendresse pour nous ; & alors il ne

nous arrive plus de sitôt, d'oublier ce qui nous est permis & ce qui nous est défendu.

F I R M I N.

Oui, ma sœur, mais elle est toujours fâchée de nous punir ; & cela me feroit de la peine de la voir fâchée.

J U L I E.

Et à moi aussi. Mais ne le fera-t-elle pas encore davantage, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute ? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur ? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appellera

ses chers enfans , & que nous ne le mériterons plus ?

F I R M I N.

Ah ma sœur , que nous ferions de petits monstres ! Allons , allons la trouver , & lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils s'embrassèrent l'un l'autre , & ils allèrent trouver leur maman en se tenant par la main.

Ma chere maman , dit Julie , nous venons de vous défobéir ; nous avons oublié vos défenses. Punissez - nous comme nous l'avons mérité : mais ne vous mettez pas en colere ; nous aurions de la peine , si cela vous donnoit du chagrin.

Julie alors lui raconta la chose
comme

comme elle s'étoit passée , & sans chercher à s'excuser.

Mde. Dumefnil fut si touchée de la candeur de ses enfans , qu'il lui en échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur faute , qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle savoit bien que sur des enfans nés avec une belle ame , le souvenir des bontés d'une mere , fait une impression plus profonde que celui de ses châtimens.



LA PETITE

BABILLARDE.

LÉONOR étoit une petite fille pleine d'esprit & de vivacité. A l'âge de six ans , elle manioit déjà l'aiguille & les ciseaux avec beaucoup d'adresse ; & toutes les jarretieres de ses parens étoient de sa façon. Elle savoit aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentoit. Les lettres de son écriture étoient bien formées. Elle n'en mettoit point de grandes , de moyennes & de petites dans le même mot , les unes penchées en avant ,

les autres en arriere ; & ses lignes n'alloient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas ; ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étoient pas moins contens de son obéissance , que ses maîtres ne l'étoient de son application. Elle vivoit dans la plus douce union avec ses sœurs , traitoit les domestiques avec affabilité , & ses compagnes avec toutes sortes d'égards & de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens , tous les étrangers qui venoient , pour la première fois , dans la maison , en paroissoient également enchantés.

Qui croiroit qu'avec tant de qualités , de talens & de gentillesse ,

on pût avoir le malheur de se rendre insupportable ? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta, vint à bout de détruire l'effet de tous ces agrémens ; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les graces de son esprit & la bonté de son cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'Univers.

Lorsque , par exemple , elle prenoit le matin son ouvrage , il falloit d'abord qu'elle dît : Oho ! il est bien tems de se mettre en besogne. Que diroit maman si elle me trouvoit les bras croisés ? O mon Dieu ! le grand morceau que j'ai à coudre ! Mais , Dieu merci , je ne suis pas

manchette , & je saurai bien en venir à bout. Ah ! Voilà l'horloge qui sonne. Une , deux , trois , quatre , cinq , six , sept , huit , neuf heures. J'ai encore deux heures jusqu'à l'heure de mon claveffin. En deux heures on peut expédier bien du travail. Maman , en récompense , me donnera des bonbons. Quel plaisir j'aurai à les croquer ! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'est pas que les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour ; mais je crois que les pralines valent encore mieux , à moins que ce ne soit les dragées. Ah ! si Dorothee venoit aujourd'hui ! je lui ferois voir ma belle garniture. Elle est assez drôle cette

petite Dorothée ; mais elle aime trop à parler , on n'a pas le tēms de glisser un mot avec elle. Où est donc mon dé ? Ma sœur , n'as-tu pas vu mon dé ? Il faut que Justine l'ait emporté avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres , cette étourdie ! Sans dé on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt. Le doigt vous saigne , cela fait grand mal , & puis votre ouvrage est tout sali. Justine , Justine , où es-tu donc ? N'as-tu pas vu mon dé ? Mais non , le voilà tout embarlificoté dans mon écheveau.

C'est ainsi que la petite créature dégoisoit impitoyablement toute la journée. Quand son pere & sa mere s'entrenoient ensemble de choses

intéressantes , elle venoit étourdi-
ment se jeter au travers de leurs
discours. Souvent à dîner , elle en
étoit encore à sa soupe , lorsque les
autres avoient presque fini leur re-
pas. Elle oublioit le boire & le
manger , pour se livrer à son ba-
vardage.

Son papa la reprenoit plusieurs
fois le jour de ce défaut ; les avis
& les reproches étoient également
inutiles. Les humiliations ne réus-
sissent pas mieux. Comme per-
sonne ne pouvoit s'entendre auprès
d'elle , on l'envoyoit toute seule
dans sa chambre. Aux repas , on
prit le parti de la mettre séparé-
ment à une petite table , aussi loin
qu'il étoit possible de la grande.

Léonor étoit affligée , mais elle ne se corrigeoit pas. Elle avoit toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même , quand sa langue ne pouvoit s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette , elle auroit lié conversation avec sa fourchette & son couteau.

Que gaignoit - elle donc à suivre cette malheureuse habitude ? Vous le voyez , mes chers amis , rien que des mortifications & de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à souffrir.

Ses parens étoient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne. C'étoit dans l'Automne. Le tems étoit superbe ; & il n'est guère

possible de se représenter l'abondance qu'il y avoit cette année de pommes , de poires , de pêches & de raisins.

Léonor s'étoit figurée qu'elle accompagneroit ses parens. Elle fut bien surprise , lorsque son pere ordonnant à ses petites sœurs Julie & Cecile de se préparer , lui annonça que pour elle, il falloit qu'elle restât à la maison. Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mere. Ah ! ma chere maman , lui dit-elle , comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colere contre moi ? Ton papa , lui répondit sa maman , n'est pas en colere ; mais il est impossible de tenir à ta société ! Tu troublerois tous nos plaisirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais ? reprit Léonor.

Ce défaut , lui repliqua sa mere , seroit aussi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne , & ne pas couper sans cesse la parole à tes parens & à des personnes plus âgées & plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose utile à ton instruction , il faut le demander nettement & en peu de mots ; & si tu as quelque récit à faire , bien réfléchir d'abord en toi-même , si tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor , au défaut de raisons ,

n'auroit pas manqué de paroles pour se justifier ; mais elle entendit son papa qui appelloit sa femme , & Julie , & Cecile. La voiture étoit déjà prête.

Léonor les vit partir en soupirant ; & son œil plein de larmes , suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus , elle alla s'asseoir dans un coin , & passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue , s'écrioit-elle ! C'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va , je prendrai garde que tu ne dises plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après ses parens revinrent. Ses sœurs rapportèrent des corbeilles pleines de noix & de

raifins. Comme elles avoient le cœur excellent , elles fe firent un plaifir de partager avec Léonor ; mais Léonor étoit fi raffafiée par fa trifteffe , qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à fon papa , & lui dit : Ah ! mon papa , pardonnez-moi de vous avoir mis dans la néceffité de me punir. Nous en avons trop fuffert l'un & l'autre ! Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embraffa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de fe mettre à table avec les autres. Elle parla très-peu , & tout ce qu'elle dit fut plein de grace & de modettie. Il eft vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir fa langue , qui d'impatience & de démangeaifon,

mangeaïson , rouloit çà & là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible , & moins encore les jours suivans. Peu-à-peu elle est parvenue à se défaire entièrement de son insupportable babil ; & on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société , sans y porter le trouble & l'ennui.



MAIN CHAUDE.

LE CADET, L'AINÉ.

LE CADET.

MON frere, voilà tous nos camarades qui se retirent ; mais je me sens encore en train de jouer. Quel jeu ferons-nous ?

L' A I N É.

Nous ne sommes que deux. Il n'y aura guere de plaisir.

LE CADET.

Cela ne fait rien : jouons toujours.

L' A I N É.

Mais à quoi ?

MAIN CHAUDE. 87

LE CADET.

A Colin-maillard , par exemple.

L' A I N É.

Bon , cela ne finiroit pas. Ce n'est pas comme dans une foule où l'on attrape toujours quelqu'un qui ne se tient pas sur ses gardes. Mais quand on n'est que deux , on ne pense qu'à cela ; on évite trop aisément. Et puis , si je t'attrapois , je saurois à coup sûr qui j'aurois pris.

LE CADET.

Tu as raison. Eh bien , jouons à la main chaude.

L' A I N É.

Tu vois bien que ce fera la même chose. Il est trop facile de deviner.

88 MAIN CHAUDE.

LE CADET.

Peut-être que non. Essayons pour voir.

L' A I N É.

Je ne demande pas mieux pour te satisfaire. Tiens, si tu veux, je ferai main chaude le premier.

LE CADET.

Soit. Mets une main sur le bord de cette chaise ; appuie ton visage dessus pour te fermer les yeux ; & mets ton autre main sur le dos. Bien , comme cela. Tu ne regardes pas au moins ?

L' A I N É.

Non , sois tranquille. Allons.

LE CADET (*donnant son coup.*)

Pan ! Qui a frappé ?

L'AINÉ (*se relevant.*)

Eh ! c'est toi.

LE CADET.

Oui. Mais de quelle main ?

L'ainé ne s'attendoit pas à cette question. Il fut embarrassé. Il nomma au hasard la main droite. C'étoit de la gauche que son frere l'avoit frappé.



L' O I S E A U

DU BON DIEU.

Mde. DE MONVAL , PAULINE
& EUGÉNIE ses filles.

Mde. D E M O N V A L.

O u as-tu donc mis ton argent,
Eugénie ?

E U G É N I E.

Je l'ai donné , maman.

Mde. D E M O N V A L.

Et à qui , ma fille ?

E U G É N I E.

A un méchant petit garçon.

Mde. D E M O N V A L.

Pour qu'il devînt meilleur , sans doute ?

E U G É N I E.

Oui , maman. N'est-il pas vrai que les Oiseaux appartiennent au bon Dieu ?

Mde. D E M O N V A L.

Oui , comme nous-mêmes , & toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

E U G É N I E.

Eh bien , maman , ce malin garçon avoit dérobé un Oiseau au bon Dieu ; & il le portoit pour le vendre. Le pauvre Oiseau crioit de toutes ses forces ; & le petit méchant l'a pris par le bec pour l'em-

pêcher de crier. Apparemment il avoit peur que le bon Dieu ne l'entendît & ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

Mde. D E M O N V A L.

Et toi , Eugénie ?

E U G É N I E.

Moi , maman , j'ai donné mon argent au petit garçon , afin qu'il rendît au bon Dieu son Oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise. (*Elle saute de joie.*)

Mde. D E M O N V A L.

Sûrement , il sera bien aise de voir que mon Eugénie ait un bon cœur.

E U G É N I E.

Le petit garçon peut avoir fait

cette malice parce qu'il avoit besoin d'argent.

Mde. D E M O N V A L.

Je le crois aussi.

E U G É N I E.

Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avois , moi qui n'en avois pas besoin.

P A U L I N E.

Nous avons eu là-dessus une petite dispute , maman. Eugénie a donné , sans compter , toute sa bourse ; & il y avoit bien de quoi payer dix Oiseaux. Je lui ai dit qu'il auroit fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il vouloit avoir , pour faire son prix.

Qui de nous deux a raison , maman ?

Mde. D E M O N V A L.

Ce n'est pas tout-à-fait toi , mon cœur.

E U G É N I E.

Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne falloit jamais balancer à faire le bien ?

Mde. D E M O N V A L.

Je t'ai dit qu'il falloit être toujours décidé à le faire , mais qu'il falloit aussi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il seroit en notre pouvoir. Par exemple aujourd'hui , puisque tu avois plus d'argent qu'il n'en falloit pour

racheter le pauvre Oiseau , il fal-
loit réserver le reste pour une pa-
reille occasion. Car s'il étoit venu
d'autres petits garçons avec des Oi-
seaux du bon Dieu , & que tu n'euf-
ses plus eu d'argent , là , voyons ,
qu'aurois-tu fait ?

E U G É N I E.

Mainan , je serois venue t'en de-
mander.

Mde. DE MONVAL.

Et si je n'en avois pas eu moi-
même ?

E U G É N I E.

Ah ! tant pis.

Mde. DE MONVAL.

Tu vois donc que ta sœur te
donnoit un sage conseil. Il ne faut

pas ménager seulement pour soi ;
mais encore pour les autres , afin
d'être en état de faire plus de bien.
Crois-tu qu'il n'y eût que cet Oi-
seau dans le monde à qui tu pou-
vois donner des secours ?

E U G É N I E.

Ah ! je ne pensois qu'à lui dans
ce moment. Si tu avois vu comme
il avoit l'air de souffrir ! Si tu l'a-
vois vu ensuite comme il paroïssoit
content quand on lui a donné la
volée ! Il étoit si étourdi de sa
joie , qu'il ne savoit où aller s'a-
battre. Mais le petit garçon m'a
bien promis qu'il ne chercheroit pas
à le rattrapper.

Mde. D E M O N V A L.

Tu as toujours fait le bien , ma
fille ,

filles , & en récompense , voici ton argent.

E U G É N I E.

O maman ! Je te remercie.

Mde. D E M O N V A L.

Voilà encore un baiser par-dessus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman ! Avec le goût que tu as pour le bien , il ne te manque plus que de savoir le faire avec prudence , pour être la plus heureuse petite personne de l'Univers.



LE MENTEUR

Corrigé par lui-même.

LE petit Gaspard étoit parvenu à l'âge de six ans , sans qu'il lui fût jamais échappé un mensonge. Il ne faisoit rien de mal ; ainsi il n'avoit aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivoit quelque malheur , comme de casser une vitre , ou de faire une tache à son habit , il alloit tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avoit la bonté de lui pardonner ; & il se contentoit de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour son petit cousin Robert

vint le trouver. Celui-ci étoit un fort méchant garçon. Gaspard , qui vouloit amuser son ami , lui proposa de jouer au Domino. Robert le voulut bien ; mais à condition que chaque partie seroit d'une piece de deux sols. Gaspard refusa d'abord , parce que son pere lui avoit défendu de jouer de l'argent. Enfin , il se laissa séduire par les prieres de Robert ; & il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avoit économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte ; il se retira dans un coin , & se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui , & s'en retourna triomphant avec son butin.

Le pere de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimoit beaucoup son fils , il le fit appeller pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence , lui dit-il, en le voyant accablé de tristesse ?

G A S P A R D.

C'est le petit Robert , mon voisin , qui est venu me forcer de jouer avec lui au Domino.

M. G A S P A R D.

Il n'y a pas de mal à cela , mon enfant , c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent ?

G A S P A R D.

Non , mon Papa.

M. G A S P A R D.

Pourquoi donc as-tu les yeux rouges?

G A S P A R D.

C'est que je voulois faire voir à Robert l'argent que j'avois épargné pour m'acheter un livre. Je l'avois mis , par précaution , derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher , je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son pere soupçonna , dans ce récit , un peu de mensonge ; mais il cacha son mécontentement , & il alla aussi-tôt chez son voisin. Lorsqu'il apperçut le petit Robert , il affecta de sourire , & lui dit : Eh bien , mon enfant , tu as donc

été bien heureux aujourd'hui au Domino ? Oui , Monsieur , lui répondit Robert , j'ai joué fort heureusement.

Et combien as-tu gagné à mon fils ?

Vingt-quatre fols.

Et t'a-t-il payé ?

Eh mais ! sans doute. Oh ! oui ; je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement , son père voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se contenta de lui dire d'un air de mépris : Je fais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison ; & je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après , Gaspard alla voir Robert , & lui fit voir un très-beau porte-crayon , dont son oncle lui avoit fait présent. Robert en eut envie , & chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles , sa toupie & ses raquettes ; mais comme il vit que Gaspard ne vouloit s'en défaire à aucun prix , il enfonça son chapeau sur ses yeux , & dit effrontément : Le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu , & peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'étoit un cadeau de son oncle , Robert se mit en devoir de le lui arracher ; & comme Gaspard le tenoit fortement dans ses

maines , il lui fâta aux cheveux , le terrassa , lui mit les genoux sur la poitrine , & lui donna des coups de poing dans le visage , jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard rentra chez lui , le nez tout sanglant , & les cheveux à moitié arrachés. Ah ! mon papa , s'écria-t-il , d'aussi loin qu'il l'aperçut , venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon , & m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre , son pere lui répondit : Va , menteur , tu l'as joué sans doute au Domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres ,

& qui as mis ta chevelure en désordre , pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus , lui dit son pere , celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard confondu , se retira dans sa chambre , & déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain il alla trouver son pere , & lui demanda pardon. Je reconnois , lui dit-il , combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie ; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son pere m'assuroit l'autre jour , que depuis ce moment il n'étoit

pas échappé à son fils le mensonge le plus léger , & que de son côté il l'en récompensoit par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeoit plus de lui ni assurance , ni protestation. C'étoit assez que Gaspard lui eût dit une chose , pour qu'il s'en tînt aussi sûr , que s'il l'avoit vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un pere honnête , & pour un fils digne de son amitié !



LE SECRET

D U P L A I S I R.

JE voudrois bien pouvoir jouer tout aujourd'hui , disoit la petite Laurette à Mde. Durval sa mere.

Mde. D U R V A L.

Quoi ! pendant la journée entiere ?

L A U R E T T E.

Mais oui , maman.

Mde. D U R V A L.

Je ne demande pas mieux que de te fatiguer , ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE.

De jouer , maman ? Oh que non ! vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle étoit seule ; car ses sœurs devoient être occupées avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise ; & elle se trouva fort heureuse , durant une heure entière. Peu-à-peu le plaisir qu'elle goûtoit , commença à perdre quelque chose de sa vivacité.

Elle avoit déjà manié cent fois tour-à-tour chacun de ses joujoux , & ne savoit plus quel parti en tirer.

tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse & maussade.

Elle courut vers sa mère, & la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, & de jouer avec elle. Malheureusement Mde. Durval avoit alors des affaires pressantes à terminer; & elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît.

La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, & elle attendit, en bâillant, l'heure où ses sœurs suspendroient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva. Laurette courut au-devant d'elles, & leur dit d'une voix plaintive, combien le temps lui avoit paru long,

& avec quelle impatience elle les avoit desirées.

Elles commencerent aussi-tôt leurs jeux des grandes fêtes , pour rendre la joie à leur petite sœur , qu'elles aimoient fort tendrement.

Hélas ! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusemens étoient usés pour elle , & de ce qu'ils ne lui caussent plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avoient sûrement complotté ensemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde , sa sœur aînée , jeune Demoiselle de dix ans , très-sensée & très-raisonnable , lui prit la main , & lui dit avec amitié :

Regarde-nous bien l'une après l'autre , toutes tant que nous sommes , & je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

L A U R E T T E.

Et qui est-ce donc , ma sœur ? Je ne devine pas.

A D É L A I D E.

C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-même. Oui , Laurette , c'est toi ; car tu le vois bien , ces jeux nous amusent encore , quoique nous les ayons joués , même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler ; & ils nous paroissent tout nouveaux. Si tu avois gagné par le travail l'appétit du

plaisir , il te feroit certainement aussi doux qu'à nous-mêmes de le satisfaire.

Laurette , qui , tout enfant qu'elle étoit , ne manquoit pas de raison , fut frappée du discours de sa sœur. Elle comprit que pour être heureuse , il falloit mêler adroitement les exercices utiles & les délassemens agréables. Et je ne fais si depuis cette aventure , une journée toute de plaisir ne l'auroit pas encore plus effrayée , qu'un jour entier de légères occupations de son âge.



LES TULIPES.

LUCETTE avoit vu , pendant deux étés de suite dans le jardin de son pere , une planche de Tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger , elle avoit souvent voltigé de fleur en fleur , uniquement frappée de leur éclat , sans jamais s'occuper de ce qui pouvoit les produire.

L'automne dernier , elle vit son pere qui s'amusoit à bêcher la terre de la plate-bande , & y enfouïoit des oignons.

Ah mon papa ! s'écria-t-elle d'une voix plaintive , que faites-vous ? Gâter ainsi toute notre planche de Tulipes ! & au lieu de ces belles fleurs , y mettre de vilains oignons pour la cuisine !

Son pere lui répondit qu'il favoit bien ce qu'il avoit à faire : & il alloit lui apprendre que c'étoit de ces oignons que fortiroient l'année suivante des Tulipes nouvelles ; mais Lucette l'interrompit par ses plaintes , & ne voulut rien écouter.

Comme son pere vit qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison , il la laissa s'appaiser d'elle-même , & continua son tra-

vail , tandis qu'elle se retiroit en gémissant.

Toutes les fois que , pendant l'hiver , la conversation tomba sur les fleurs , Lucette soupiroit ; & elle pensoit en elle-même qu'il étoit bien dommage que son pere eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours ; & le printems vint balayer de la terre la neige & les glaçons.

Lucette n'étoit pas encore allée au jardin. Eh ! qui pouvoit l'y attirer , puisqu'il ne devoit plus lui offrir sa superbe parure ?

Un jour cependant , elle y entra sans réflexion. Dieu ! de quels transports de surprise & de joie elle fut agitée , lorsqu'elle vit la planche de

Tulipes plus belle encore que l'année précédente !

Elle resta d'abord immobile & inuette d'admiration : enfin elle se jeta dans les bras de son pere , en s'écriant : Ah mon papa ! que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes oignons , pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant !

Tu ne me dois point de reconnaissance , lui répondit son pere : car ces belles fleurs que tu aimes tant , ne sont venues que de mes tristes oignons.

L'opiniâtre Lucette n'en vouloit encore rien croire , lorsque son pere tira proprement de la terre une des plus belles Tulipes , avec l'oignon

d'ou sortoit la tige , & la lui présenta.

Lucette confondue , lui demanda pardon d'avoir été si déraisonnable. Je te pardonne bien volontiers , ma fille , lui répondit son pere , pourvu que tu reconnoisses combien les enfans risquent de se tromper , en voulant juger , d'après leur ignorance , les actions des personnes expérimentées.

Oh oui , mon papa , répondit Lucette ; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et toutes les fois que je serai tentée de croire en faveur plus que les autres , je me souviendrai des Tulipes & des oignons.

Je suis bien aise , mes chers amis ,

de vous avoir raconté cette histoire :
car vous allez voir ce qui arriva à
un autre enfant , pour ne l'avoir
pas sue.



LES FRAISES

ET LES GROSEILLES.

LE petit Anselme avoit entendu dire à son pere que les enfans ne favoient rien de ce qui pouvoit leur convenir ; & que toute leur sagesse étoit de suivre les conseils des personnes au-dessus de leur âge. Mais il n'avoit pas voulu comprendre cette leçon , ou peut-être l'avoit-il oubliée.

On avoit partagé entre son frere Prosper & lui un petit carreau du jardin , afin que chacun eût sa portion de terre en propre. Il leur avoit été permis d'y semer , ou d'y

planter tout ce qu'ils voudroient.

Prosper se souvenoit à merveille de l'instruction de son pere. Il alla trouver le Jardinier , & lui dit : Mon ami Rufin , dis-moi , je te prie , ce que je dois planter dans mon jardin , & comment il faut m'y prendre ?

Rufin lui donna des oignons , & des graines choisies. Prosper courut aussi-tôt les mettre en terre. Rufin eut la complaisance d'assister à ses travaux , & de les diriger.

M. Anselme levoit les épaules de la docilité de son frere. Voulez-vous, lui dit le Jardinier , que je fasse aussi quelque chose pour vous ?

Fi donc ! lui répondit Anselme , j'ai bien besoin de vos leçons. Il
alla

alla cueillir des fleurs , & les planta , par la tige , dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain , Anselme vit que toutes ses fleurs étoient fanées , & penchoient tristement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'étoit en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler , & la terre ne tarda guere à se couvrir d'orties & de chardons.

Vers le milieu du printems , il apperçut , sur le terrain de son frere , quelque chose de rouge , suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha : c'étoient des fraises

du plus beau pourpre , & d'un goût exquis. Ah ! s'écria-t-il , si j'en avois aussi planté dans mon jardin !

Quelque tems après , il vit de petites graines d'une couleur vermeille , qui pendoient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha : c'étoient des groseilles appétissantes , dont la seule vue réjouissoit le cœur. Ah ! s'écria-t-il encore , si j'en avois planté dans mon jardin !

Manges-en , lui dit son frere , comme si elles étoient à toi.

Il ne tenoit qu'à vous , ajouta le Jardinier , d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis des personnes plus expérimentées que vous.



LES ÉGARDS

ET

LA COMPLAISANCE.

EMILIE , Victoire , Josephine & Sophie , avoient une gouvernante qui les aimoit avec la tendresse d'une mere. Cette sage institutrice s'appelloit Mademoiselle Boulon.

Son desir le plus ardent , étoit que ses élèves fussent bonnes , afin d'être heureuses ; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur enfance , & qu'elles en jouissent sans trouble & sans altération.

L 2

Une tendre indulgence , & une justice rigoureuse , étoient les principes invariables de sa conduite , soit qu'elle eût à pardonner , soit qu'elle eût à récompenser ou à punir.

Elle goûtoit avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons & de ses exemples.

Les quatre petites filles commencent à être les enfans les plus heureux de la terre. Elles se remon-
troient doucement leurs fautes , se pardonnoient leurs offenses , partageoient toutes leurs joies , & ne pouvoient vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfans empoisonnent-ils les sources de leur bonheur , à l'instant même où ils en goûtent les charmes ! Et de quel

avantage il est pour eux , de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse & par la prudence !

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner , pour quelque tems , de ses disciples. Des intérêts de famille l'appelloient en Bourgogne. Elle partit à regret , sacrifia quelques avantages au desir de terminer promptement ses affaires ; & à peine un mois s'étoit écoulé , qu'elle étoit déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais , hélas ! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureuses enfans !

Si l'une demandoit le plus léger

service à une autre, celle-ci la refusoit avec aigreur; de-là suivoient des rebuffades & des querelles. La gaîté naïve qui présidoit à leurs jeux, & qui assaisontoit jusqu'à leurs travaux, s'étoit changée en humeur & en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix & d'union qui animoient leurs entretiens, on n'entendoit que des gronderies éternelles. Joséphine témoignoit-elle le desir d'aller jouer dans le jardin? ses sœurs trouvoient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin, c'étoit assez qu'une chose fît plaisir à l'une d'elles, pour déplaire sûrement à toutes les autres.

Un jour que non contentes de se refuser toute espece de complaisan-

ces , elles cherchoient encore à se mortifier par des reproches désagréables , Mademoiselle Boulon , qui étoit témoin de cette scène , en fut si affligée , que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de préférer une parole , & se retira dans son appartement pour rêver aux moyens de rendre à ces petites infortunées les plaisirs de la concorde & d'un mutuel attachement.

Son esprit étoit encore occupé de ces affligeantes pensées , lorsque les enfans entrèrent chez elle d'un air triste & grognon , en se plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accusoit les autres d'en être cause ; & elles pressèrent

à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avoient perdu.

Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux , & leur dit : Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaisirs. Afin que cet inconvénient n'arrive pas davantage , chacune de vous gardera , si elle veut , son coin dans cet appartement , où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté ; & je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit son coin , & commença ses plaisirs.

La petite Sophie se mit à faire des contes à sa poupée ; mais la poupée ne savoit que répondre : elle n'avoit pas d'histoires à lui faire à son tour ; & ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Joséphine pouffoit un volant : mais personne n'applaudissoit à son adresse , elle n'avoit personne pour le lui renvoyer ; ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Enlilie auroit bien voulu s'amuser à son jeu favori , *Je vous vends mon corbillon*. Mais à qui le faire passer de main en main ? Ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Victoire , très-entendue au jeu du ménage , avoit le projet de donner un grand repas à ses amies.

Elle devoit envoyer au marché faire des provisions. Mais qui charger de ses ordres ? Ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles essayèrent. Chacune auroit cru se compromettre, en se rapprochant des autres, & gardoit fièrement sa solitude & son ennui. Cependant le jour alloit finir. Elles retournerent encore vers Mademoiselle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venoient de faire l'épreuve.

Je n'en fais qu'un, mes enfans, leur répondit-elle, que vous saviez vous-même autrefois. Vous l'avez oublié. Mais, si vous le desirez, je

puis le rappeler aisément à votre souvenir.

Oh ! nous le voulons de tout notre cœur , s'écrierent-elles ensemble ! Et elles étoient attentives à saisir le premier mot qui sortiroit de sa bouche.

C'est la complaisance & les égards que se doivent des sœurs. O mes cheres amies ! combien vous vous êtes rendues malheureuses , & moi aussi , depuis que vous l'avez oublié !

Elle s'arrêta à ces mots , interrompue par ses soupirs ; & des larmes de tendresse coulerent le long de ses joues.

Les petites filles restoient étonnées & muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras :

elles s'y jetterent , & lui promirent de s'aimer & de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries & des querelles, c'étoient des prévenances délicates qui charmoient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractère dans la société, dont elles font les délices & l'ornement.



LE NID

DE FAUVETTE.

MA M A N , maman , s'écrioit un soir Symphorien , en se précipitant tout essoufflé sur les genoux de sa mère ! Voyez , voyez , ce que je tiens dans mon chapeau.

Mde. D E B L E V I L L E.

Ha , ha ! C'est une Fauvette. Où l'ast-u donc trouvée ?

S Y M P H O R I E N.

J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me suis glissé tout dou-

M

cement près du buisson , & avant que l'oiseau s'en doutât , pass ! je l'ai saisi par les ailes.

Mde. DE BLEVILLE.

Est-ce qu'il étoit seul dans son nid ?

S Y M P H O R I E N.

Ses enfans y étoient aussi , maman. Ah ! ils sont si petits , qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

Mde. DE BLEVILLE.

Et que veux-tu faire de cet oiseau ?

S Y M P H O R I E N.

Je veux le mettre dans une cage , que j'accrocherai dans notre chambre.

Mde. DE BLEVILLE.

Et les pauvres petits ?

SYMPHORIEN.

Oh ! je veux aussi les prendre ;
& je les nourrirai. Je cours de ce
pas les chercher.

Mde. DE BLEVILLE.

Je suis fâchée que tu n'en aies
pas le tems.

SYMPHORIEN.

Oh ! ce n'est pas loin. Tenez ;
vous savez bien le grand cerisier ?
C'est tout vis-à-vis. J'ai bien remar-
qué la place.

Mde. DE BLEVILLE.

Ce n'est pas cela. C'est que l'on
va venir te prendre. Les soldats sont
peut-être à la porte.

M₂

S Y M P H O R I E N.

Des soldats ? Pour me prendre ?

Mde. D E B L E V I L L E.

Oui , toi-même. Le Roi vient de faire arrêter ton pere ; & la garde qui l'a emmené , a dit qu'elle alloit revenir pour se saisir de toi & de ta sœur , & vous conduire en prison.

S Y M P H O R I E N.

Hélas , mon Dieu ! Que veut-on faire de nous ?

Mde. D E B L E V I L L E.

Vous ferez renfermés dans une petite loge , & vous n'aurez plus la liberté d'en sortir.

S Y M P H O R I E N.

O le méchant Roi !

Mde. DE BLEVILLE.

Il ne vous fera pas de mal. On vous servira tous les jours à manger & à boire. Vous serez seulement privés de votre liberté, & du plaisir de me voir.

(*Symphorien se met à pleurer.*)

Mde. DE BLEVILLE.

Eh bien, mon fils, qu'as-tu donc ? Est-ce un malheur si terrible d'être renfermé, quand on a toutes les nécessités de la vie ?

(*Les sanglots empêchent Symphorien de répondre.*)

Mde. DE BLEVILLE.

Le Roi en agit envers ton pere, ta sœur & toi, comme tu en agis envers l'oiseau & ses petits. Ainsi,

tu ne peux l'appeller méchant , sans prononcer la même chose de toi-même.

SYMPHORIEN (*en pleurant.*)

Oh ! je vais lâcher la Fauvette.

(*Il ouvre son chapeau , & l'oiseau joyeux se sauve par la fenêtre.*)

Mde. DE BLEVILLE

(*Prenant Symphorien dans ses bras.*)

Rassure-toi , mon fils , je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton pere n'est pas en prison ; & ni toi , ni ta sœur , vous ne ferez renfermés. Je n'ai voulu que te faire sentir combien tu agissois méchamment , en voulant emprisonner cette pauvre petite bête

Autant que tu as été affligé , lorsque je t'ai dit qu'on alloit te prendre , autant l'a été cet Oiseau , lorsque tu lui as ravi sa liberté. Penfes-tu comme le mari aura soupiré après sa femme , & les enfans après leur mere , combien celle-ci doit gémir d'en être séparée ? Cela ne t'est sûrement pas venu dans l'esprit , autrement tu n'aurois pas pris l'oiseau. N'est-il pas vrai , mon cher Symphorien ?

S Y M P H O R I E N.

Oui , maman ; je n'avois pensé à rien de tout cela.

Mde. DE BLEVILLE.

Eh bien , penfes-y dorénavant , & n'oublie pas que les bêtes inno-

centes ont été créées pour jouir de la liberté , & qu'il feroit cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée si courte. Tu devrois apprendre par cœur , pour mieux t'en fouvenir , une petite piece de vers de ton ami.

S Y M P H O R I E N.

De l'Ami des Enfans ? Oh ! récitez-la-moi , je vous en prie.

Mde. D E B L E V I L L E.

Tiens , la voici :

JE le tiens , ce nid de Fauvette :
Ils sont deux , trois , quatre petits !
Depuis si long-tems je vous guette ,
Pauvres oiseaux , vous voilà pris.

Criez , sifflez , petits rebelles ,
 Débattiez-vous , oh ! c'est en vain.
 Vous n'avez pas encor vos aîles ;
 Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi , n'entends-je pas leur mere ,
 Qui pousse des cris douloureux ?
 Oui , je le vois , oui , c'est leur pere ,
 Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine ,
 Moi qui , l'été , dans ces vallons ,
 Venois m'endormir sous un chêne ,
 Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mere
 Un méchant venoit me ravir ;
 Je le sens bien , dans sa misere ,
 Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je ferois assez barbare
 Pour vous arracher vos enfans ?
 Non , non , que rien ne vous sépare ;
 Non , les voici , je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous :
Qu'ils écoutent votre ramage ,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi , dans la saison prochaine ,
Je reviendrai dans ces vallons ,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre, *l'Ami des Enfans*, par M. BERQUIN; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, le 12 Février 1783.

BLIN DE SAINMORE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST,
Imprimeur du Roi, 1783.

T A B L E

Des Matieres contenues dans ce
volume.

<i>Le Déjeuner.</i>	Page 5
<i>Les trois Gâteaux.</i>	10
<i>Fi ! le vilain charmant !</i>	24
<i>Papillon , joli Papillon !</i>	31
<i>Le Soleil & la Lune.</i>	33
<i>Le Rosier à cent feuilles , & le Genêt d'Espagne.</i>	43
<i>Les Bouquets.</i>	48
<i>Le Cadeau.</i>	55
<i>Le Ramoneur.</i>	63
<i>Les Cerises.</i>	67
<i>La petite Babillarde.</i>	74
<i>Main chaude.</i>	86
<i>L'Oiseau du bon Dieu.</i>	90
<i>Le menteur corrigé par lui-même.</i>	98
<i>Le Secret du Plaisir.</i>	107
<i>Les Tulipes.</i>	113
<i>Les Fraises & les Groseilles.</i>	119
<i>Les Égards & la Complaisance.</i>	123
<i>Le Nid de Fauvette.</i>	133

L' A M I

D E S

E N F A N S,

P A R M. BERQUIN.

MAI 1783. N°. 5.

A P A R I S,

Au Bureau de l'Ami des Enfants.

Rue de l'Université, au coin de celle
du Bac, N°. 28.

S'adresser à M. LE PRINCE, Directeur.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782, & il en a paru un volume le 1^{er} de chaque mois.

Le prix des douze volumes est toujours de 13^{ts} 4 s pour Paris, & de 16^{ts} 4 s pour la Province, rendus franc de port par la poste.

La souscription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1^{er} Janvier de cette même année. Le prix & les conditions sont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui desireront l'ouvrage entier, paieront pour les deux années ensemble 26^{ts} 8 s pour Paris, & 32^{ts} 8 s pour la Province, franc de port.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adresse, les *Leçons pour les Enfans, ou Choix de petits Contes*, également propres à les amuser & à leur inspirer le goût de la vertu, 4 vol. petit format, 4^{ts} 16 s port franc par la poste.

2307 1808 25

LE DÉSERTEUR.

DRAME EN TROIS ACTES.

Imité de l'allemand de M. Stéphanie.

PERSONNAGES.

MARCEL.

GENEVIÈVE.

GEORGE , *leur fils.*

THOMAS , *frere de Marcel.*

LE BAILLI.

LE COLONEL.

LE CAPITAINE.

LE FOURRIER.

LE SERGENT.

LE PRÉVOT.

FLUET , *Cadet.*

LA TERREUR , } *soldats.*

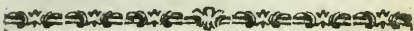
BRAS-CROISÉS , }

*Les deux premiers Actes se passent
dans la chaumiere de Marcel , & le
dernier dans la prison du château.*



LE DÉSERTEUR.

DRAME EN TROIS ACTES.



ACTE I.

(*Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière de paysan. Tout y annonce la plus extrême indigence. Geneviève est assise, filant au rouet.*)

SCENE I.

GENEVIÈVE, MARCEL.

MARCEL (*en entrant.*)

FEMME, voici des soldats qui nous viennent.

GENEVIÈVE (*laissant tomber son fuséau.*)

Eh , mon Dieu , comment faire ?
Nous n'avons plus nous-mêmes de
quoi vivre ; & voilà encore des
soldats à nourrir !

M A R C E L.

Nous n'avons rien , ma femme :
ainsi rien à donner.

G E N E V I É V E.

Mais voudront-ils nous en croire ?
Il y a tant de richards qui se font
pauvres par avarice ! Les soldats
le savent. Comment vont-ils nous
traiter ?

M A R C E L.

Lorsqu'ils nous verront , il fau-
dra bien qu'ils croient à notre mi-

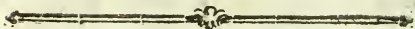
sere. Je parie qu'ils auront plus de pitié de notre état , que ceux qui pourroient l'adoucir.

G E N E V I É V E.

Dieu le veuille , mon cher homme ! La douleur & la faim nous ont tant affoiblis ! de mauvais traitemens nous auroient bientôt achevés.

M A R C E L.

Va , les soldats ne sont pas aussi méchans qu'on se le figure. Ils ont plus de conscience & d'humanité qu'un Bailli , qui frappe sur le pauvre comme sur une gerbe. Celui-ci s'endurcit au mal , à force d'en faire ; mais un soldat pense à une autre vie , parce qu'il est tous les jours face-à-face de la mort.



S C E N E I I.

MARCEL, GENEVIÈVE,
LA TERREUR, FLUET,
(*avec leurs armes & leur bagage.*)

L A T E R R E U R.

SALUT & santé. La bonne mere,
je vous amene des hôtes. Voici
l'ordre. Trois hommes.

M A R C E L.

Femme, prends le billet.

(*Geneviève met le billet sur le
dessus de la porte.*)

M A R C E L.

Messieurs, nous partagerions de
bon cœur avec vous, si nous avions

quelque chose : mais nous sommes de pauvres gens. Voici toute notre habitation ; cette grande chambre , & une autre petite pour faire notre cuisine & pour coucher.

L A T E R R E U R.

C'en est assez , vieux pere. (*Il pose sur la table son sabre & son havresac.*) Allons , Monsieur le Cadet , mettez-vous à votre aise.

F L U E T (*d'un ton pleureur.*)

Hu , hu ! Je suis trempé de la tête aux pieds ; & j'ai froid à ne pouvoir y tenir. Hu , hu , hu ! (*Il pose son bagage , en grelottant.*)

L A T E R R E U R.

Bon ! ce n'est rien encore. Lorsque vous aurez un glaçon pendu à

chacun de vos cheveux , c'est alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

F L U E T.

Je n'y tiens plus. Je suis Cadet ; je n'irai pas sacrifier ma vie à traverser des marais à pied , comme un soldat. Si nous marchons après-demain , & qu'il fasse le même tems , je prendrai , pour mon argent , un charriot , & je me ferai voiturier.

L A T E R R E U R.

Oui bien , on vous laissera faire. Croyez-vous être le seul qui ait de l'argent ? Il y en a tant d'autres qui se feroient traîner , si cela étoit permis ! Il feroit beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des

charriots ! Comment vous trouverez-vous donc , lorsque , tout mouillé comme vous l'êtes , il vous faudra encore monter la garde ? Le tour revient souvent , quand on est en quartier.

FLUET (*pleurant encore en se regardant.*)

Hu , hu ! Je n'ai pas un fil sur moi qui ne soit trempé.

L A T E R R E U R.

Fi donc ! Pleurer ? Un soldat doit rire encore , tant qu'il n'a que la moitié de sa tête à bas.

F L U E T.

Toute ma frisure qui est défaite !
Hu , hu , hu !

L A T E R R E U R.

Ah ! voilà qui s'appelle un malheur.

F L U E T.

Il fait encore plus froid ici que dans les champs. (*D'un ton dur , à Marcel.*) Allons , vieux coquin , fais du feu.

L A T E R R E U R.

C'est un brave homme , Monsieur le Cadet. Il a plus de soin de votre santé que vous ne pensez. Si la chaleur vous prenoit tout de suite , vous attraperiez un catharre.

F L U E T.

Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne suis pas d'une race si dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturier ; & il y a dix-huit mois
que

que nous sommes nobles de pere en fils. (*A Marcel.*) Feras-tu du feu , maudit payfan ?

L A T E R R E U R.

Allons , bon papa , allons , faites du feu ; autrement le Roi va perdre un soldat.

M A R C E L.

Messieurs , ce seroit de bon cœur. Je meurs de froid comme vous ; mais je n'ai pas un morceau de bois.

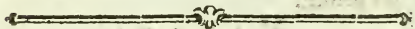
G E N E V I É V E.

Ecoute , mon homme. Notre compere Thomas pourroit nous prêter quelques fagots pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce service. Ce jeune Monsieur (*en montrant Fluet*) me

fait peine au cœur. Dieu de bonté !
il n'est pas encore accoutumé à
souffrir. Va, mon ami, le compere
ne nous refusera pas.

M A R C E L.

Eh bien, oui, j'y vais.



S C E N E I I I.

GENEVIÈVE, LA TERREUR,
FLUET.

L A T E R R E U R.

M A I N T E N A N T, la bonne mere,
songeons au dîner. Que nous don-
nerez-vous ?

G E N E V I É V E.

Hélas ! mes bons Messieurs, il y

a huit jours que nous ne vivons que de pain & d'eau ; & du pain même (*avec un profond soupir*) bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaise récolte de cette année nous a entièrement ruinés. Il nous a fallu vendre tout ce que nous avions pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien à vendre pour en avoir , quand nous aurons mangé le peu qui nous en reste , de quoi vivrons-nous ? Il n'y a que le bon Dieu qui le fait. N'allez pas croire au moins que je vous dise un mensonge. Venez , je vais vous conduire dans toute ma chaumière ; vous n'y trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon cœur autant que je puis. Mais

aujourd'hui où en trouver pour moi-même ? Ah ! croyez-m'en : je ne prendrois pas sur moi la honte de recevoir des aumônes , si j'avois le nécessaire.

L A T E R R E U R.

Tranquillisez - vous , la bonne mere , tranquillisez-vous : je vous en crois. On voit bien à la mine des gens , lorsqu'ils disent la vérité.

G E N E V I É V E.

Moi qui craignois tant de vous voir entrer chez nous ! foyez les bien-venus. Ah ! Marcel avoit bien raison. C'est chez les soldats qu'on trouve les meilleurs chrétiens. Ils font ce que les autres se contentent de prêcher.

LA TERREUR.

Il faut tout dire. Il y a parmi nous des diables incarnés , qui épuisent toute leur bravoure dans les chaumières des payfans , & qui ne s'en trouvent plus ensuite en face de l'ennemi.

GENEVIEVE.

Oh ! vous n'êtes pas comme cela , vous , j'en suis sûre. Quel bonheur c'est encore pour moi de n'avoir que de bons soldats à loger , lorsque je suis dans la peine !

LA TERREUR.

Allons , Monsieur le Cadet , faites sauter quelque monnoie de votre bourse pour avoir de la viande , &

nous en régaler avec ces braves gens , puisqu'ils n'ont que du pain.

F L U E T.

Oui da ! Est-ce que je suis venu ici pour festoyer ces misérables ? Je suis bien plus à plaindre. Ils sont nés pour souffrir , & non pas moi.

L A T E R R E U R.

(*Bas à Geneviève.*) Voyez-vous ? C'est un de ces braves dont je vous parlois tout à l'heure. (*A Fluet.*) Croyez-vous donc que ce soit leur faute , si vous n'avez pas trouvé ici un bon feu ?

F L U E T.

Et faut-il que je souffre , parce qu'ils sont dans la misère ?

L A T E R R E U R.

Il falloit faire vos conventions en entrant au service , qu'on vous prépareroit dans tous vos logemens un lit de plume , un bon feu , une robe-de-chambre & des pantoufles.

F L U E T.

Laissez-là vos fornettes , ou je m'en plaindrai au Capitaine.

L A T E R R E U R.

Vraiment , vous le connoissez bien , si vous croyez qu'on lui porte des plaintes , comme à un Maître d'école. Allez , allez lui parler. Il vous apprendra mieux que moi à vivre en soldat. Celui qui veut réussir parmi nous , doit , avant tout , avoir un bon cœur.

Qui aura de la compassion pour vous , si vous n'en avez pas pour les autres ? Mais voilà comme ils sont tous ces nobles de deux jours ! Ils laissent la pitié dans les farrots de toile dont ils se dépouillent pour prendre des habits cousus d'or. Ils croiroient se dégrader de regarder les pauvres. N'avez - vous pas été bien-aise que je me sois chargé de vos armes pendant toute la marche ? Fort bien. Vous n'avez qu'à les traîner vous-même une autre fois ; je ne m'en soucierai guere. Vous pourrez aussi nettoyer votre fusil. Je ne fais pas pourquoi je travaillerois pour vous.

FLUET (*en rechangeant.*)

Ne me l'avez-vous pas promis ?

LA TERREUR.

Je croyois que vous le méritiez.
Il y aura aussi une garde à monter dans trois heures. Nous verrons comment vous vous en tirerez par le tems qu'il fait.

FLUET.

Je n'y tiendrai jamais.

LA TERREUR.

Fouillez donc à l'escarcelle.

FLUET.

Et combien faut-il ?

LA TERREUR.

Un écu. Pas un sol de moins.

FLUET.

C'est bien cher. (*Il lui donne l'argent avec un air de regret.*)

L A T E R R E U R.

Je le croyois dans vos entrailles ,
plutôt que dans votre bourse , tant
vous avez eu de peine à le tirer.
(*A Geneviève.*) Tenez , la bonne
mere , ayez-nous de la viande , &
quelques légumes. Votre mari fera
du repas.

G E N E V I É V E.

Ah ! vous êtes trop bon. Le jeune
Monsieur voudra - t - il aussi manger
avec nous ? S'il vous fréquente pen-
dant quelque tems , il deviendra aussi
un brave homme , j'en réponds.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LA TERREUR, FLUET.

L'AMTERRERUR.

V OYEZ-VOUS ? Si vous aviez fait les choses de bonne grace , il ne vous en auroit coûté que la moitié. Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre , tandis qu'à moitié prix , on auroit pu encore avoir par-dessus le marché la bénédiction du Seigneur.

(Il prend les armes de Fluet , & s'occupe à les nettoyer.)

FLUET.

Mais je n'ai pas mon argent pour

les autres , mon papa entend que je le ménage.

LA TERREUR.

Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux ?

LE FILS DE T.

Rien pour rien , m'a-t-il dit en partant. Ne paie que ce que l'on fera pour ton service , & tâche d'avoir toujours bon marché.

LA TERREUR.

Vous lui obéissez à merveille , à ce qu'il paroît. Pour moi ; je n'aurois pu trouver de goût à rien aujourd'hui , si j'avois vu ces pauvres gens endurer la faim.

FLUET.

LE DÉSERTEUR. F L'U, E T. c'est-à-dire si on

On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maisons pour voir comment on doit se comporter envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône, regardez si ce ne sont pas des gens du peuple, plutôt que des Seigneurs. Il nous conviendrait bien de nous arrêter devant de la canaille, couverte de haillons. Si elle devenoit un jour à son aise, qui trouveroit-on pour nous servir ?

LA TERREUR. c'est-à-dire

Est-ce que c'est mon devoir, de nettoyer vos armes ?

LE DÉSERTEUR. F L'U, E T. c'est-à-dire

Puisque je vous paie ? Si vous

C

ne le faites pas , j'en trouverai mille
à votre place.

LA TÊTE RUEUR.

Cela n'est pas sûr. Pensez-vous
qu'un brave soldat veuille être , pour
quelques sols , le valet de gens de
votre espèce ? Nous avons de l'hon-
neur dans l'ame , & nous savons
nous contenter , au besoin , du pain
de munition. Avec cela , on se
moque des riches & de leur argent.
Si j'avois encore le vôtre , vous
verriez. Mais patience , je parlerai
à mes camarades , & je vous attends
à la première garde.

LE FIL U-ET.

Oh ! je ne la monterai pas long-
tems. Mon papa va bientôt m'ache-
ter une enseigne.

L A T E R R E U R.

Ce ne fera pas au moins dans notre régiment. Nous avons un brave Colonel , qui ne prend ses Officiers que parmi les vrais soldats , & non parmi des femmelettes comme vous.

F L U E T.

Eh bien, j'irai dans un autre.

L A T E R R E U R.

A la bonne heure. Mais , croyez-moi , retournez plutôt auprès de votre maman : ou si vous pouvez tout acheter , faites une bonne emplette de courage. C'est la chose la plus nécessaire dans notre métier.

F L U E T.

Moi , je n'ai pas de courage ? J'ai appris un an à faire des armes.

28. LE DÉSERTEUR.

LA TERREUR (*branlant la tête.*)

Contre les lievres peut-être , mais non contre l'ennemi. Il faut là une bonne conscience que vous n'avez pas , puisque vous traitez les pauvres comme des chiens. Vous ne ferez pas mieux que tous ceux de votre trempe , qui viennent passer un an au service , & puis se retirent dans leurs terres , pour raconter leurs prouesses , quoiqu'ils se soient toujours tenus cachés derrière le bagage.

SCENE V.

LA TERREUR, FLUET,
GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE (*à la Terreur.*)

TENEZ, mon cher Monsieur ;
voici de la viande. Voilà encore des
légumes que le jardinier du château
m'a donnés. Je suis bien aise d'a-
voir quelque chose à vous rendre.
A qui faut-il le remettre ?

LA TERREUR.

Gardez-le, ma bonne mere, ce
fera pour boire. Est-ce que vous ne
prenez pas de vin ?

G E N E V I É V E.

Il y a dix ans que je n'en ai bu ;
hélas ! depuis que mon fils est parti.

L A T E R R E U R.

Eh bien , cela vous donnera des
forces.

G E N E V I É V E.

Mon fils est soldat comme vous.

L A T E R R E U R.

Soldat ? Et dans quel régiment ?

G E N E V I É V E.

Bourbonnois.

L A T E R R E U R (*avec vivacité.*)

Et comment s'appelle-t-il ?

G E N E V I É V E.

George Marcel. Dieu fait s'il
vit encore. Il y a quatre ans que

nous n'avons reçu de ses nouvelles.

LA TERREUR.

Tranquillisez-vous , bonne femme , il est encore vivant.

GENEVIEVE.

Est - ce que vous le connoissez , mon cher Monsieur ?

LA TERREUR. (*embarrassé.*)

Je ne fais guere ; mais il doit être plein de vie , puisqu'il a de si honnêtes parens.

GENEVIEVE.

Ah ! ce n'est pas une raison. Les braves gens sont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers. Et cependant , notre fils est le seul bien que nous eussions au monde.

F L U E T.

Oui vraiment , un soldat vous
serviroit de beaucoup !

L A T E R R E U R.

Et qu'en savez-vous , pour le
dire ? Vous ignorez tout ce qu'un
homme peut faire avec un bon cœur.
Allez , bonne mere , posez tout
cela. Quand votre mari apportera
du bois , nous mettrons le pot au
feu. (*bas à Geneviève.*) Le troisieme
soldat que nous attendons est un
peu dur. Si on le faisoit attendre ,
il pourroit nous quereller.

G E N E V I É V E.

Mon cher Monsieur , je ne puis
rien faire que mon homme ne soit
de retour. Je me repose sur vous.

Vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuser.

L A T E R R E U R.

Oh ! il ne se laisse pas mener par des paroles. Et puis il est caporal : c'est mon supérieur. Je ne lui parle pas comme je voudrois.



S C E N E V I.

LA TERREUR , FLUET ,
MARCEL , GENEVIÈVE.

MARCEL (*jettant une charge de
bois à terre.*)

ALLONS , voici des fagots. Je
vais vous allumer du feu.

G E N E V I É V E.

Oui , mon homme , dépêchons-nous. Il doit nous venir un Officier ; & il n'est pas commode , à ce que dit Monsieur.

M A R C E L.

Comment ? Un Officier chez-nous ?

L A T E R R E U R.

Quand je dis Officier , il lui faut encore un grade ; mais il y montera. Il a quelques ordres à donner dans la compagnie , sans quoi il seroit déjà ici. Allez , allez échauffer le foyer.

FLUET (*poussant Geneviève.*)

Parbleu , il est bien tems ! Hâtez-vous donc , vous dis-je.

GENEVIÈVE.

J'y vais , j'y vais.

(Elle est prête à sortir.)

SCENE VII.

LA TERREUR , FLUET ,
MARCEL , GENEVIÈVE ,
GEORGE.

GEORGE (en entrant.)

ALLONS , allons , vite à dîner.

MARCEL.

Hélas ! Monsieur , nous n'avons rien de prêt encore.

GEORGE.

A quoi diantre vous amusez-vous ?

GENEVIÈVE (bas à la Terreur.)

Mon cher Monsieur , parlez-lui ,

36 *LE DÉSERTEUR.*

je vous en prie , pour-qu'il ne se fâche pas.

MARCEL (*à George.*)

Ce n'est pas notre faute , je vous en assure. Demandez à votre camarade.

LA TERREUR (*bas à George.*)

Finis ce badinage , & tire-les de peine. (*Haut à Geneviève.*)
Bonne mere , regardez-le bien.

G E O R G E.

Est-ce que vous ne me reconnoissez pas ?

(*Marcel & Geneviève le considèrent attentivement.*)

MARCEL.

Ma femme , ne sens-tu rien dans ton cœur ?

GENEVIÈVE.

G E N E V I É V E

(Dans une incertitude où perce la
joie , regarde tantôt Marcel , tantôt
George.)

O mon Dieu ! seroit-ce lui ?

G E O R G E .

Oui , c'est moi , c'est moi , ma
mere. Quel plaisir de vous revoir ,
mes chers parens !

M A R C E L .

Est-il possible , mon fils ? Oh ,
sois le bien-venu mille fois !

GENEVIÈVE (l'embrassant.)

Je te revois donc avant de mourir.
La joie ne me laisse pas respirer.

M A R C E L .

Comment as-tu donc fait pour
D

vivre encore ? Mon cher fils , il y en a tant qui sont morts ! & toi , tu es échappé.

G E O R G E .

On ne m'a pourtant jamais vu en arriéré de mon devoir. C'est à vos prières sans doute que je suis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu , mes chers parens ? Je suis chez vous en quartier. Vous n'êtes pas fâchés de ce logement peut-être ?

M A R C E L .

Peux-tu nous le demander ? Depuis que tu nous as quittés , mon cher fils , nous n'avons jamais eu tant de joie.

GENEVIÈVE (*à la Terreur.*)

Vous m'aviez dit que c'étoit un
caporal que vous attendiez ?

L A T E R R E U R.

Et c'est bien vrai aussi.

M A R C E L.

Juste Ciel ! tu t'es avancé ? Com-
ment cela s'est-il fait ? Tu ne favois
pas lire.

G E O R G E.

Mon Capitaine me l'a fait ap-
prendre.

M A R C E L.

O ma femme , quel honnête
homme cela doit être !

G E N E V I É V E.

Qu'on vienne nous dire ensuite

40 *LE DÉSERTEUR.*

que les gens de guerre ne sont pas de braves gens.

L A T E R R E U R.

Il n'en restera pas là , je vous en réponds.) *A George.*) Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous coucherions aujourd'hui dans ton village ?

G E O R G E.

Camarade , j'étois si plein de joie , que je ne pouvois parler.

G E N E V I É V E.

Combien resteras-tu avec nous ?

G E O R G E.

Trois jours , ma mère. Nous faisons halte ici.

M A R C E L.

Oh ! c'est bon , mon cher fils.

Nous aurons le tems de nous dire bien des choses.

F L U E T.

Au diable ! Personne ne veut donc allumer de feu ? Je pense qu'il en feroit tems , depuis une heure.

G E N E V I É V E.

Dans un moment , Monsieur.

LA TERREUR (à Geneviève.)

Restez auprès de votre fils , la bonne mere. Je vais battre le briquet , & faire la cuisine. (*A Fluet.*)
Quand vous seriez à demi gelé , la joie de cette famille devroit vous réchauffer. Mais vous n'êtes pas capable de la sentir. Venez avec moi , je vais vous conduire dans quelque maison du voisinage , jusqu'à ce

que la chambre soit plus chaude. Sinon , prenez votre parti de vous-même.

G E N E V I É V E.

Oui , je vous en prie , mon cher Monsieur. Notre voisin , à main droite , a une grande cheminée où l'on peut se dégourdir plus à son aise.

F L U E T.

Vraiment oui , j'irai encore m'exposer à l'air , pour arriver là plus tranfi.

L A T E R R E U R.

Il n'y aura pas ici de chaleur d'une bonne heure , & vous acheveriez de geler. Venez , venez.

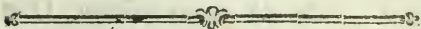
F L U E T (*en pleurant.*)

Je crois qu'on l'a fait exprès de

me donner le plus mauvais logement du village.

L A T E R R E U R.

Oui , pour ceux qui sont toujours restés assis dans leur fauteuil , les pieds sur la cendre. (*Ils sortent.*)



SCENE VIII.

MARCEL , GENEVIÈVE ;
GEORGE , LA TERREUR.

G E O R G E.

C E garçon-là s'imagine qu'il en est dans le monde comme dans sa maison , où sa maman ordonnoit aux valets de suivre tous ses caprices.

G E N E V I É V E.

Y a-t-il long-tems qu'il est soldat ?

G E O R G E.

Trois semaines. C'est sa premiere marche. Mais asseyons - nous , mes chers parens. Racontez - moi quelque chose de notre village. Que fait ma chere Madelaine ?

G E N E V I É V E.

Elle a déjà quatre enfans.

G E O R G E.

Que me dites - vous ?

M A R C E L.

Tu ignores peut - être qu'elle a épousé le jardinier Thomas ?

G E O R G E.

Elle n'a donc pas voulu m'attendre ?

G E N E V I É V E.

Il y a dix ans que tu es parti.
Elle en a passé quatre à te pleurer.

G E O R G E.

Mais comment est-elle ? Vit-elle
au moins heureuse ?

G E N E V I É V E.

Elle est encore plus misérable
que nous ; & ses enfans ne pour-
ront , de quelques années , gagner
leur vie.

G E O R G E.

Vous n'êtes donc pas à votre aise
vous autres ?

G E N E V I É V E.

Hélas ! mon cher fils , nous ne
savons jamais la veille où nous

prendrons le pain du lendemain.

GEORGE.

Juste Ciel ! que m'apprenez-vous ?

(*Les deux vieillards se mettent à pleurer , sans répondre .*)

Parlez donc. Comment cela est-il possible ?

MARCEL.

Tu as raison de t'en étonner. Tu fais que nous avons toujours été laborieux , & que nous ne faisons pas comme les trois quarts de ceux du village , qui ne savent pas ramasser pour l'hiver. Nous nous étions toujours si bien conduits , lorsque tu étois encore avec nous , que personne n'avoit un sol de dette à nous demander. Notre Ferme étoit pour-

vue de bétail ; & nous avions toujours quelques deniers en réserve , pour les besoins inattendus. Mais , mon cher fils , tout cela ne tarda guere à changer après ton départ. Nous avions beau travailler , nous vîmes bientôt qu'il nous manquoit deux bras diligens. J'étois obligé d'épuiser mes forces pour tenir nos terres en bon état. La foiblesse vint avec l'âge. Dans le tems où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre fils , nous fûmes obligés de prendre un valet de char-rue pour payer nos charges , & nous soutenir. Il vint de mauvaises années , nous fîmes des dettes ; & depuis cinq ans , nous avons tout fondu.

G E N E V I É V E.

Nous sommes encore en arrière de trente écus envers le Seigneur. Il nous est impossible de les payer ; & chaque jour nous attendons qu'on nous chasse de notre chaumière , pour nous envoyer mendier notre pain.

M A R C E L.

Dieu fait pourtant si c'est notre faute. Nous avons sûrement assez travaillé toute notre vie , pour avoir du pain dans la vieillesse : & nous l'aurions en abondance si des méchans n'avoient mis leur plaisir à nous rendre malheureux.

G E O R G E.

Juste Ciel ! devois-je craindre de
vous

vous trouver dans une pareille situation ? Mais qui sont les méchans hommes dont vous vous plaignez ?

M A R C E L.

Le Bailli seul , mon fils. C'est lui qui fait toute notre misère. C'est sur lui que nous pouvons crier vengeance du fond de notre cœur. S'il ne t'avoit fait soldat , nous n'aurions pas ainsi perdu notre bien , qui nous avoit coûté tant de sueurs & de peines.

G E O R G E.

Il faut que la terre fournisse des hommes au Roi : & ce n'est pas la faute du Bailli , si le sort m'est tombé.

E

dit GENEVIÈVE.

Tu le crois , mon fils ? Apprends que c'étoit une tromperie de sa part. Tu fais qu'il a toujours été notre ennemi. Cependant , de toute notre vie , nous ne lui avons fait de mal.

MARCEL.

C'est qu'il m'en vouloit de n'avoir pu lui prêter de l'argent , lorsqu'il n'étoit encore que simple Clerc du Greffier , & qu'il n'avoit pas un habit entier sur le corps. Je me suis bien apperçu que sa haine venoit de ce moment.

GENEVIÈVE (*à George.*)

C'étoit au fils aîné d'Antoine , de marcher à ta place. Son pere,

à prix d'or , gagna le Sergent de milice & le Bailli. Il l'a déclaré en mourant ; & on l'a vérifié sur le registre de l'Inspecteur. Le Bailli auroit été démis , si ton pere n'a-voit intercédé pour lui. (à *Marcel.*) Il falloit le laisser punir. Il n'auroit eu que ce qu'il méritoit. Nous ne serions peut-être pas aujourd'hui si malheureux.

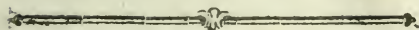
M A R C E L.

Eh ma femme ! qu'y aurions-nous gagné , quand il auroit payé l'amende ? Notre fils seroit resté soldat , & le Bailli auroit été encore plus acharné contre nous. On empire son mal à se plaindre de la justice : elle trouve toujours à se

venger. Les choses se feroient arrangées de maniere que nous aurions eu tout le tort sur nous , & qu'on nous auroit fermé la bouche pour jamais.

G E N E V I É V E.

Sa punition ne restera pas en arriere. Il faudroit qu'il n'y eût pas un Dieu dans le Ciel ; & nous pouvons mourir tranquilles là - dessus. *(avec un profond soupir.)* Seulement , si nous n'avions pas de dettes !



SCENE IX.

MARCEL , GENEVIÈVE ;
GEORGE , LA TERREUR.

LA TERREUR.

BON. Je viens de pourvoir au Cadet. La mere , montrez-moi un peu où je ferai la cuisine. Vous pourrez après cela rester auprès de votre fils , j'aurai soin de tout.

GENEVIÈVE.

Grand merci , mon cher Monsieur , je vais vous aider.

LA TERREUR.

Non , non , je m'en charge tout seul. Vous ne sauriez pas faire cuire

comme il faut pour des soldats.

GENEVIÈVE (*prête à sortir.*)

Où, mon fils, voilà ce qui nous est arrivé de t'avoir perdu : nous n'avons plus d'autre espérance que l'aumône. Je frissonne d'y penser. Vivre d'un morceau de pain qu'on mendie ! (*Elle sort en pleurant , avec la Terreur.*)



S C E N E X.

MARCEL , GEORGE.

GEORGE (*troublé.*)

N'EST-IL pas vrai , mon pere ?
Ma mere dit les choses pires qu'elles

ne font , comme font toujours les femmes ?

M A R C E L.

Non , mon fils , elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous est pas seulement resté de la dernière récolte de quoi semer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour vivre. Nous devons des droits au Seigneur , qui veut absolument être payé , à ce que dit le Bailli ; mais où le prendre ? Notre chaumière va être vendue. Mon cher fils , tu n'hériteras pas un tuyau de paille de ton pere.

G E O R G E.

Oh ! si vous aviez seulement de quoi subsister , je ne m'embarrasse-

rois guere de ce qui me regarde. Quand je ne pourrai plus servir, le Roi me nourrira jusqu'à la mort. J'ai donné l'année dernière de mon pain à des payfans que la faim chassoit dans la ville ; j'ai pensé mille fois à vous , mais je ne croyois pas que vous fussiez aussi à plaindre. Je me réjouissois tant de vous voir ! & aujourd'hui que je vous vois , c'est dans la plus affreuse misere. Je n'ose lever les yeux sur vous.

(*Marcel lui tend les bras , & ils s'embrassent en pleurant amèrement.*)

(*Après une courte pause.*)

Si je pouvois encore faire quelque chose pour vous soulager ! Voici tout ce que je possède. Je vous le donne avec des larmes , parce que

je n'ai rien de plus à vous donner.

M A R C E L.

Que Dieu te le rende au centuple , mon cher fils ! Nous avons là de quoi vivre deux jours !

G E O R G E.

Rien que deux jours ! Mais comment le Seigneur peut-il être si impitoyable , de vous faire vendre votre chaumière , & de vous rendre mendiants pour trente écus ? Ne pourroit-il pas prendre patience ? Que gagne-t-il à perdre ses vassaux ? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus honnêtes que vous.

M A R C E L.

Voilà ce qui arrive , lorsque les Seigneurs ne viennent pas sur leurs

terres. Nous n'avons pas vu Monsieur le Comte depuis que son pere est mort. Il reste à la ville, & laisse faire au Bailli, qui ne fait que des mendiants. Il sentira trop tard qu'il auroit mieux valu pour lui de venir voir de ses yeux si tout va comme on lui en fait le récit. Les autres Seigneurs du voisinage vinrent l'année derniere dans leurs châteaux ; ils virent la misere des payfans & les prirent dans leurs bras, mais le nôtre ne se met pas en peine de nous. Dieu me le pardonne ! Il faut encore prier pour lui, lorsqu'il nous écorche jusques par-dessus les oreilles. Le dernier terme est à demain : tu entendras comme le Bailli fait crier ; il doit venir aujourd'hui,

G E O R G E.

C'est bon : je lui parlerai. Je lui dirai peut-être à l'oreille deux mots qui le rendront plus traitable. On assure que le Roi doit passer ici. S'il y vient , il faut que vous alliez lui parler vous-même , & que vous lui représentiez votre état.

M A R C E L.

Moi , dis-tu , parler au Roi ? Je ne pourrois jamais lui lâcher un mot. Je serois comme une pierre en sa présence.

G E O R G E.

Ne craignez pas , il vous rendra bientôt la parole. J'étois une fois en sentinelle près de lui ; il vint des payfans qui vouloient lui parler. Ils

se regardoient les uns les autres ;
& ne pouvoient ouvrir la bouche.
Que voulez-vous , mes enfans , leur
dit-il avec amitié ? Ils lui donnerent
un écrit qu'il se mit à lire ; & lorf-
qu'il l'eut achevé , il les questionna
de maniere à les mettre à leur aise.
Ils commencerent auffi-tôt à jaser
avec autant de confiance que s'ils
avoient parlé à leurs femmes. Il ne
les quitta pas qu'ils n'eussent tout
dit. Vous n'avez jamais vu son pareil
de votre vie. Il y auroit de quoi
s'épuifer à dire fa louange.

M A R C E L.

Que me dis-tu ?

G E O R G E.

Croyez - moi. J'aimerois mieux
avoir

avoir à lui parler qu'à plusieurs de nos Sous-Lieutenans.

M A R C E L.

Voilà ce qui s'appelle un Roi.

G E O R G E.

Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai , mon pere ? Je veux aller prier notre Fourrier qu'il nous dresse un mémoire ; & quand vous devriez l'aller présenter à six lieues , ne vous laissez pas manquer cette consolation. Pourvu qu'il vienne seulement !

M A R C E L.

Et quelle seroit ta pensée , mon fils ?

F

G E O R G E.

Nous verrons demain. Mais j'ai toujours ouï dire qu'il valoit mieux avoir à faire aux Grauds qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village.

(*Il prend Marcel par la main ,
& sort avec lui.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCENE I.

GEORGE *met le couvert* , MARCEL *avance des sieges* , GENEVIÈVE *essuie des assiettes de bois* , FLUET , & *ensuite* LA TERREUR.

GENEVIÈVE.

Nous n'avons que trois assiettes.

GEORGE.

Cela ne fait rien pour manger.

FLUET (*tirant un couteau à gaine.*)

Mais il faut que j'aie une assiette , moi.

G E O R G E.

Rien de plus juste. Vous en aurez une aussi.

F L U E T (*d'un air mécontent.*)

Oui, de bois !

L A T E R R E U R (*portant un plat de soupe.*)

Si vous avez tant soit peu d'appétit, vous la trouverez excellente. Quand ceci fera gobé, j'ai encore autre chose à vous servir.

(*Il sort.*)

M A R C E L.

Ce bon Monsieur se donne bien de la peine.

G E O R G E.

Vous ne le connoissez pas, mon

pere. Après le plaisir de se battre ,
il n'en a pas de plus grand que
celui de faire la cuisine.

L A T E R R E U R.

(*Revient avec une terrine pleine
de viande & de légumes.*)

Allons , asseyons-nous. (*On s'as-
sied.*) Cela doit être exquis. Eh
bien , est-ce qu'on n'ose pas y tou-
cher ? Il n'est point de bonne soupe
sans cuiller , ai-je toujours entendu
dire. Voici la mienne. (*Il tire une
cuiller & un couteau.*)

M A R C E L.

Ah ! je suis bien-aïse ; car nous
n'en avons que pour trois.

L A T E R R E U R (*à Fluet.*)

Eh bien , Monsieur le Cadet ;

comment vous trouvez-vous à présent ? Vous êtes servi comme un Prince , au moins.

FLUET (*d'un air dédaigneux.*)

Oh ! oui.

(*Ils mangent.*)

GENEVIÈVE (*à Marcel.*)

Voilà une excellente soupe , mon ami,

M A R C E L.

Il y a long-tems que nous n'avions rien mangé de si bon.

G E O R G E.

Tâchez de vous en bien régaler.

L A T E R R E U R.

Ne vous contraignez pas , Monsieur le Cadet , léchez-vous en les doigts.

F L U E T.

Si vous aviez ici des œufs frais !

L A T E R R E U R.

Les poules n'ont pas pondu d'aujourd'hui dans le village ; & la soupe fera bien descendre , sans qu'on vous graisse le gosier.

G E O R G E.

Il faut vous accoutumer à cette cuisine. Vous en trouverez rarement de plus friande dans les marches.

G E N E V I É V E.

Nous ne souhaiterions rien de meilleur pour toute notre vie. Encore n'en demanderois-je pas tous les jours , seulement les dimanches.

68 *LE DÉSERTEUR.*

GEORGE (*deffervant le plat à soupe.*)

Maintenant , passons au ragoût.

LA TERREUR (*à Marcel.*)

Vous n'avez pas d'assiette , bon pere ?

G E N E V I É V E .

Oh , ne vous inquiétez pas , nous mangerons dans la même.

L A T E R R E U R .

Tenez , voici la mienne.

M A R C E L .

Non , non ; que faites-vous ? Et où mangeriez-vous donc ?

L A T E R R E U R .

Oh ! je saurai bien m'en faire une. (*Il coupe un long morceau*

de pain , le retourne , & met la viande dessus.) Voyez-vous ?

GEORGE (*en fait de même.*)

S'il nous falloit attendre des assiettes pour nos repas ! . . .

LA TERREUR (*à Fluet qui le considère avec surprise.*)

Cela vous étonne ? Vous verrez bien autre chose. Il faut voir un soldat dormir sur une pierre , les poings fermés.

G E O R G E .

Pourquoi ne mangez - vous pas , mon pere ?

M A R C E L .

Ah !

L A T E R R E U R .

Qu'avez - vous donc à soupirer ?

M A R C E L.

C'est que ce seroit à moi de régaler mon fils ; & je n'ai pas même un morceau de pain à lui offrir. Il faut que je le nourrisse aux dépens d'un autre. Cela me fait de la peine.

L A T E R R E U R.

Bon ! il n'y faut pas penser.

G E N E V I É V E.

Lorsque les enfans retournent chez leurs peres , c'est pour en recevoir des bienfaits ; & toi , quand tu viens nous retrouver après dix ans , c'est pour nous voir à ta charge & à celle de tes amis.

G E O R G E.

Ma mere , ne vous faites pas

ces reproches , ou je ne pourrai plus rien manger.

LA TERREUR.

Attends , camarade , j'y fais un remede. (*Il prend une tasse , & boit ; il la remplit de nouveau , & la présente à Marcel.*) Vous pouvez en boire en sûreté. Allons , bon papa , ensuite vous , la mere , & puis votre fils. Ne pensez plus au chagrin ; ne songeons qu'à nous goberger. Eh bien donc ? Lampez-moi ce nectar. Je souhaite que vous le trouviez aussi bon que moi.

MARCEL.

Ma femme , joins ton cœur au mien. Que Dieu donne mille joies à notre bienfaiteur ! (*Il boit.*)

G E N E V I É V E. .

Et qu'il donne à notre fils , dans sa vieillesse , des jours plus heureux que les nôtres ! (*Elle laisse tomber quelques larmes.*)

L A T E R R E U R (*lui versant à boire.*)

Que signifie cela de pleurer ? Vous allez gâter tout notre régal.

G E N E V I É V E (*après avoir bu , donne la tasse à George.*)

Tiens , mon fils. (*à la Terreur.*)
Que Dieu vous paie ce vin ! il m'a tout réjoui le cœur.

L A T E R R E U R.

Bon ; j'en suis bien-aïse. Mangez encore un morceau , vous le
trouverez

trouverez cent fois meilleur après.

(*Il verse à boire à George.*)

G E O R G E (*à la Terreur.*)

Camarade , jusqu'à ma revanche.
En attendant , je te remercie de
tout le bien que tu fais aujourd'hui
à mes parens.

L A T E R R E U R.

Palfambleu , vous m'allez donner
de l'orgueil. Vous buvez tous à
moi , comme si j'avois gagné une
bataille.

M A R C E L.

Vous le méritez bien aussi. Vous
n'avez rien de trop ; & par amitié
pour mon fils , vous nous servez un
si bon repas !

G

G E N E V I É V E.

Un hypocrite ne peut faire moins que de remercier de la bouche ; mais nous , c'est du fond du cœur , aussi vrai qu'il y a un Dieu , & que nous sommes pauvres.

L A T É R R E U R.

Oh ! je le crois , je le crois. Mais qu'ai - je donc fait de si merveilleux ? Ah ! si je pouvois vous tirer entièrement de peine , voilà ce qui me rendroit fier. Mais pour cette bagatelle , qu'il n'en soit plus question , je vous prie. (*Il verse à boire à Fluet.*) Tenez , je gage que vous n'avez jamais trouvé le vin si bon de toute votre vie.

F L U E T (*après avoir bu.*)

Oui , pas mauvais.

L A T E R R E U R.

Vous en parlez bien froidement ,
Monsieur le Cadet. Que direz-vous ,
après cela , de ma casserole ? Il m'a
semblé voir cependant que vous y
avez fait honneur.

F L U E T.

Je n'imaginois pas y trouver tant
de goût.

L A T E R R E U R.

J'en étois sûr. Nous verrons ,
quand ce sera votre tour , si vous
faurez vous en tirer aussi bien.

F L U E T.

Oui da ! vous pensez que j'irai
vous faire la cuisine ?

L A T E R R E U R.

Pourquoi non ? Je la fais bien ,

moi. Je vous prendrai à mon école.

F L U E T.

Est-ce que c'est du métier d'un soldat ?

L A T E R R E U R.

Comme s'il étoit rien qui n'en fût ! Il faut qu'un soldat soit tout au monde, Cuisinier , Tailleur , Médecin , Forgeron ; tout enfin.

(*On entend frapper à la porte.*)

G E N E V I É V E.

O mon Dieu ! qui est-ce donc qui nous arrive encore ?

G E O R G E.

Ne craignez rien , ma mere , c'est qu'on vient faire la visite.

SCENE II.

MARCEL, GENEVIÈVE;
GEORGE, FLUET, LA
TERREUR, un CAPI-
TAINÉ, un FOURRIER.

LE FOURRIER (*avec des tablettes
à la main.*)

COMBIEN êtes-vous ici ?

GEORGE (*en se levant.*)

Trois.

(*Tout le monde se leve.*)

LE CAPITAINE.

C'est bon. Restez assis, enfans,
restez assis. Et vous aussi, bonnes
gens, remettez-vous. Point de cé-

rémonies. Je suis charmé du calme & de la cordialité qui regnent dans votre maison. Avez-vous des plaintes à faire contre vos soldats ?

M A R C E L.

Oh non ! Monsieur, pourvu qu'ils n'en aient pas contre nous.

LE CAPITAINE (*à George.*)

Etes-vous content de vos hôtes ?

G E O R G E.

Mon Capitaine, je suis chez mon pere : c'est à mes camarades de répondre.

L A T E R R E U R.

Nous avons tout ce qu'il nous faut.

LE CAPITAINE (*se tournant vers Marcel.*)

Quoi ! c'est votre fils ? Vous avez

là un si bon sujet , que vous devez être aussi un honnête homme.

M A R C E L.

Hélas , Monsieur ! c'est toute ma richesse.

L E C A P I T A I N E.

N'avez-vous pas de la satisfaction de votre fils ?

M A R C E L.

Oh ! si ses Supérieurs pouvoient en être aussi contens !

G E N E V I É V E.

Il a toujours été près de nous un brave garçon. Il nous a obéi au moindre signe : & celui qui est soumis à ses parens , doit l'être aussi à ses Supérieurs.

80 *LE DÉSERTEUR.*

L E C A P I T A I N E.

Je puis vous le dire , il est aimé de tout le régiment. Ses Officiers l'estiment , & ses camarades donneroient leur vie pour lui. C'est la premiere fois qu'il entend son éloge de ma bouche ; mais je ne puis le taire dans une pareille occasion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant est la plus grande récompense des peres ; & la joie des peres est pour les enfans l'encouragement le plus fort à persister dans le bien. (*Il regarde autour de lui.*) Je crois que votre situation n'est pas des plus heureuses ; mais vous êtes riches dans votre fils. Il fait honte à ceux dont l'éducation a ruiné leurs familles. Vous n'avez pas encore

goûté toute la joie qu'il peut vous donner. Si vous vivez de longues années , il fera le soutien de votre vieillesse.

G E O R G E .

Je vous remercie , mon Capitaine , de m'avoir réservé cette louange pour l'oreille de mes parens. Je me comporterai de manière qu'ils n'aient jamais rien à perdre de la joie que vous leur causez.

L E C A P I T A I N E .

Vous n'avez qu'à vous conduire comme vous avez fait jusqu'à ce jour.

M A R C E L .

Oh Monsieur ! le cœur me fond de plaisir.

G E N E V I É V E.

Je ferois encore bien plus heureuse , si vous le laissiez auprès de nous. Ne pourriez-vous pas arranger cela , Monsieur le Capitaine ?

M A R C E L.

Que demandes-tu là , ma femme ? Veux-tu qu'il meure de faim à notre côté ? (*En montrant la Terreur au Capitaine.*) C'est Monsieur qui a bien voulu payer ce repas , autrement nous n'aurions trouvé rien sur notre table. La mauvaise récolte nous a entièrement ruinés. Et puis Monseigneur le Comte.....

L E C A P I T A I N E.

C'est un homme sans cœur ; je le connois. Il se livre aux plus af-

freuses débauchés dans la capitale ; & il laisse ses vassaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part tant de misère que dans ses terres. Les gens les plus riches (& c'est beaucoup dire) blâment son insensibilité. Consolez-vous , bons vieillards , vous trouverez bientôt des ressources , & l'on vous estimera plus que lui. Tenez , voici quelques légers secours. (*Il jette une pièce d'or sur la table.*) Plût à Dieu que j'eusse tout l'argent qu'il prodigue à ses vices ; je ferois mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paye , & je ne puis rien faire de mieux pour vous. George , voilà ce que tu as mérité à tes parens par ta bonne conduite. Retenez bien cela ,

Monsieur le Cadet. C'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à un homme.

G E O R G E.

Ah , mon Capitaine , si vous saviez de quel prix ce présent est pour nous dans le moment ! Non , de toute ma vie , je ne pourrai m'acquitter envers vous.

M A R C E L.

Il n'est que Dieu qui puisse vous en payer.

G E N E V I É V E.

Qu'il vous accorde une longue vie ! Quand j'aurois dix enfans , je vous les donnerois tous avec joie.

L E C A P I T A I N E.

Bonne femme ! vous me rendez
bien

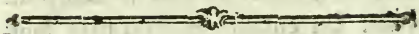
bien largement ce que je fais pour vous. Un enfant est d'un prix inestimable aux yeux de sa mère, & vous m'en donneriez dix ! Si votre indigne Seigneur pouvoit connoître la volupté de la bienfaisance, combien il pourroit rendre ses plaisirs dignes d'envie ! Mais j'interromps votre dîner. Continuez, je vous prie. Adieu ; je vous verrai encore avant de partir.

(*Il sort.*)

LE FOURRIER (*à Fluet.*)

La garde va bientôt se relever. Tenez-vous prêt.

(*Il sort.*)



SCENE III.

MARCEL, GENEVIÈVE,
GEORGE, FLUET, LA
TERREUR.

(Tous demeurent pendant quel-
que tems pensifs & immobiles , ex-
cepté Fluet qui continue de manger.)

LA TERREUR (se versant à
boire.)

VIVE , vive notre Capitaine !

G E O R G E .

Oh oui , qu'il vive ! C'est lui qui
nous sauve de la mort.

MARCEL

(*Joignant les mains , & les laissant tomber de surprise.*)

Il ne m'avoit jamais vu , & il me donne la première fois une pièce d'or ! Qui auroit attendu cela d'un étranger , quand ceux qui nous connoissent sont si impitoyables ?

GENEVIEVE.

On diroit d'un Prince. (*Elle regarde la pièce d'or qui est sur la table.*) Combien cela peut-il valoir , mon ami ? Il faut qu'il y en ait pour bien de l'argent !

MARCEL (*en le serrant dans ses mains.*)

Bon Dieu ! aurois-je pu croire que je me ferois jamais vu tant de

bien dans une seule piece ? T'y connois-tu , mon fils ?

G E O R G E.

Non ; elle est trop grande pour que j'en fache la valeur.

L A T E R R E U R.

Elle doit valoir plus d'un louis ; mais je ne fais pas au juste.

F L U E T (*au premier coup-d'œil qu'il y jette.*)

C'est un louis double. Le peuple ne connoit pas cela.

L A T E R R E U R.

Nous ne sommes pas nés au milieu de l'or comme vous. Cela vaut donc seize écus ?

G E N E V I É V E.

Seize écus ! O mon cher homme !

la moitié de notre dette ! Pourvu que le Bailli s'en contente en attendant !

M A R C E L.

J'espere qu'avec cet à-compte , il nous donnera du repit.

G E N E V I É V E.

Crois-tu ? ~~O mon Dieu~~ ! je ferois bien contente de ne manger que du pain jusqu'à la moisson , si nous pouvions garder notre cabane.

G E O R G E.

Ne vous embarrassez pas , ma mere , j'y pourvoirai.

M A R C E L.

Nous craignons tant un logement de soldats ! & ce sont des

foldats qui sont nos Anges ! Que Dieu soit loué pour ce repas , & pour les secours qu'il nous a envoyés !

(*Tous se levent.*)

F L U E T.

Il faut que j'aïlle à la garde maintenant.

L A T E R R E U R.

Tenez , voilà vos armes. (*Il lui décroche sa giberne , & le charge de son bagage.*) (*Fluet fort.*) A présent je vais remettre les choses comme je les ai trouvées. (*Il veut desservir la table.*)

GENEVIÈVE. (*lui retenant le bras.*)

Oui , ce feroit bien à moi de vous laisser faire. Reposez - vous ;

je vais tout arranger. N'est-ce pas assez que vous ayez fait la cuisine ?

L A T E R R E U R.

Non , non , c'est encore de mon emploi. Je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

M A R C E L (*à la Terreur.*)

Mon cher Monsieur , que je boive encore une fois. Je trouverai le vin meilleur que tout-à-l'heure , à présent que j'ai de l'or dans ma poche.

L A T E R R E U R.

Buvez , buvez , bon homme. Il n'y a jamais rien à laisser dans une bouteille. (*en frappant sur son ventre.*) Ceci est notre meilleur

buffet. Il faut suivre le commandement qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain.

(*George pousse la table. La Terreur leve la nappe , & emporte les plats & les assiettes dans l'autre chambre.*)

G E N E V I É V E.

Je ne suis plus étonnée que les femmes aiment tant les soldats. Il n'y a point de meilleurs maris ; ils font toute la besogne. Il faut que je le suive , autrement il se mettroit à laver les assiettes. (*Prête à sortir , elle se retourne au bruit que fait Thomas en entrant.*) Ah ! voici notre frere ; voyons s'il reconnoitra son neveu.

SCÈNE IV.

MARCEL, GENEVIÈVE,
GEORGE, THOMAS.

GENEVIÈVE (*à Thomas.*)

TIENS , regarde ce joli garçon.
Ne va pas le prendre pour un simple
soldat , au moins. (*A George.*) Et
toi le reconnois-tu ? C'est ton oncle
Thomas.

GEORGE (*s'avançant vers lui.*)

Que je vous embrasse , mon cher
oncle !

THOMAS (*étonné.*)

Moi , ton oncle ? Mais.... mais....

mais oui , c'est lui-même. Eh ! sois le bien-venu , mon neveu. (*Il l'embrasse.*) On n'a pas besoin de demander comment tu te portes.

G E O R G E.

Je souhaite que vous vous portiez aussi bien que moi.

G E N E V I É V E.

Et si tu savois tout ce qu'en dit son Capitaine ! Pourquoi ne puis-je rester ici pour te conter tout cela ! Mais il faut que j'aille de l'autre côté ; car notre cuisinier m'arrangeroit toute la maison.

SCÈNE V.

MARCEL, THOMAS, GEORGE.

THOMAS.

MON cher neveu, je me réjouis de tout mon cœur de te voir. Cependant tu ne pouvois venir dans un tems plus malheureux. Nous sommes aussi pauvres que si le pays avoit été mis au pillage.

MARCEL.

Et notre méchant Bailli qui acheve encore de nous fucer le peu de sang qui nous reste !

GEORGE.

Il n'a plus de mal à vous faire.

Vous pouvez lui payer la moitié de votre dette ; & il faudra bien qu'il attende pour le reste. N'y pensons plus , je vous prie.

MARCEL (*montrant le double louis à Thomas.*)

Tiens , mon frere , vois ce que mon fils m'a procuré.

THOMAS (*à Marcel.*)

Que dis-tu ? (*à George.*) Est-ce de tes épargnes , ou de quelque butin ?

G E O R G E.

De l'un ni de l'autre. Mon Capitaine en a fait présent à mon pere.

M A R C E L.

C'est toujours à mon fils que j'en ai l'obligation. Le Capitaine
ne

ne me l'a donné qu'à cause de sa bonne conduite.

T H O M A S.

Je m'en réjouis d'autant plus ; car , pour épargner , on doit se refuser bien des choses : & pour ce qui est du butin , nommez- le comme vous voudrez , Messieurs les Soldats , c'est toujours de vilain argent , qui ne doit jamais profiter.

G E O R G E.

J'ai toujours pensé de même. Je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne ; mais ceux qui ont commis pillage sur pillage , n'en ont pas conservé plus que moi. Encore ont-ils passé la moitié de leur tems en prison , pour avoir fait la débauche :

au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte sur mon compte.

T H O M A S.

Je le crois , mon ami. Ta famille est pleine d'honnêtes gens ; tu ne voudrois pas être tout seul un vaurien. Si nous sommes pauvres , nous avons la paix de Dieu , qui vaut toutes les richesses.

M A R C E L.

Aussi ne demanderois - je plus rien au Seigneur , si le Bailli.....

T H O M A S.

Doucement. Le voici qui vient.

SCENE VI.

MARCEL, THOMAS, GEORGE,
LE BAILLI.

LE BAILLI.

EH bien , Marcel , c'est demain
le dernier jour de grace. Songe à
me payer , ou ta cabane est vendue.
J'ai déjà trouvé des acheteurs.

MARCEL.

Mon cher Monsieur , je ne puis
vous en payer que la moitié. En-
core n'aurois-je pu le faire , si le
Capitaine de mon fils n'étoit venu
à mon secours. Ayez la bonté d'at-
tendre pour le reste jusqu'à la

moisson. Si nous avons une bonne récolte , vous savez que je ne serai pas content que je n'aie satisfait à ce que je vous dois. Prenez un peu de patience. Si ce n'est pas pour moi , que ce soit en considération de mon fils. Il sert son Prince , & il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une seule pierre de l'héritage de son pere , lorsqu'il ne sera plus soldat ? Considérez que cela crie vengeance au Ciel de prendre les pauvres gens par la misere , pour achever leur ruine.

LE BAILLI.

Ce n'est pas la faute de Monseigneur , si vous êtes misérables.

M A R C E L.

Il est vrai ; mais est-ce la nôtre ? Est-ce pour avoir été paresseux ou débauchés ? Qui peut se défendre de la rigueur du tems ? Mille autres ne sont-ils pas comme nous ? S'il y avoit de ma négligence , je n'oserois dire un seul mot. Mais tout cela vient de l'ordre du Ciel. Un homme ne mérite-t-il donc aucune pitié ?

L E B A I L L I.

Bon , voilà comme vous êtes ; plus on fait pour vous , & plus vous demandez. M. le Comte ne vous a-t-il pas accordé toute une année ? Ne vous a-t-il pas généreusement prêté les semailles ? Vous n'auriez

pu mettre un grain dans la terre sans lui : & maintenant il est impitoyable de vous demander ses avances ! Est-il obligé de vous faire des présens ?

M A R C E L.

Ce n'est pas ce que nous demandons. Qu'il ait seulement la bonté d'attendre que nous puissions le payer. Recevez toujours ceci à compte , & parlez pour nous à son cœur. Vous attirerez sur lui & sur vous les récompenses d'un Dieu de miséricorde.

L E B A I L L I.

Oui , je n'ai qu'à lui représenter de se laisser encore conduire par le nez une autre année. C'est de quoi

je ne m'aviserai point. Il faut que j'aie toute ma somme , ou je vous fais déguerpir.

G E O R G E.

Un peu de commisération , Monsieur le Bailli , je vous en conjure. Pensez que d'une seule parole vous pouvez faire le bonheur de mon pere , ou le rendre tout-à-fait malheureux. Si rien ne reste impuni dans ce monde , ce n'est pas une petite chose de réduire un honnête homme à la mendicité.

L E B A I L L I.

Occupez - vous de votre mousquet , & non pas de ce que j'ai à faire.

G E O R G E.

Mon mousquet appartient au

Roi , & j'en aurai soin sans votre leçon. Quand le Roi feroit devant nous , il ne trouveroit pas mauvais que je parlasse pour mes parens ; & cependant de vous à lui , il y a , je crois , une différence.

LE BAILLI.

M. le Soldat , vous pouvez avoir fait des campagnes , mais souvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un Bailli de terre conquise.

GEORGE.

Je n'ai jamais parlé à aucun , comme je vous parlerois , connoissant votre naturel , si je vous trouvois en pays ennemi.

LE BAILLI.

Vous n'aurez pas cette satisfaction.

T H O M A S.

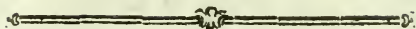
Monsieur le Bailli , excusez la brusquerie d'un soldat.

L E B A I L L I.

Je saurai lui répondre. Taisez-vous seulement. Vous n'êtes pas trop bien vous-même sur mes papiers.

G E O R G E.

Je le crois. Tous les honnêtes gens sont dans le même cas auprès de vous.

*S C E N E V I I.*

MARCEL, GENEVIÈVE,
THOMAS, GEORGE,
LE BAILLI.

LE BAILLI.

QU'ENTENDEZ-VOUS par-là ?

MARCEL.

Je vous en prie au nom de Dieu,
M. le Bailli.

GENEVIÈVE.

Prenez en attendant tout ce que
nous pouvons vous donner. Nous
vendrions notre sang pour vous
payer la somme entière.

LE BAILLI.

Je le crois bien , si vous aimez
votre cabane ; car dès demain vous
pourrez aller voyager.

GENEVIEVE.

Non , vous n'aurez point cette
barbarie. Epargnez notre misère ,
je vous en conjure à genoux.

LE BAILLI.

Toutes vos prières sont inutiles.

GENEVIEVE.

N'avez-vous donc pas une goutte
de sang humain dans les veines ?
Nous avons travaillé avec honneur
pendant une longue vie : & sur
nos vieux jours vous nous rendez
mendiants !

M A R C E L.

Nous ne sommes pas loin de la moisson ; & ma cabane ne dépérira pas jusqu'à ce tems-là.

L E B A I L L I.

Qu'en savez-vous ? Elle peut brûler dans l'intervalle.

M A R C E L.

Mais j'aurois toujours payé la moitié.

L E B A I L L I.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les ordres de Monseigneur.

G E O R G E.

Monseigneur ne vous a pas ordonné

donné de ruiner , pour quinze misérables écus , une famille de ses vassaux. Il vous paie pour faire prospérer ses affaires ; & en cela vous ne gagnez pas vos gages. Vous chassez les honnêtes gens pour recevoir des vagabonds. Lorsque la terre ne porte pas de fruits , le Seigneur ne peut exiger aucune redevance ; & il est de son devoir , au contraire , de soutenir ses pauvres payfans. Faites - y bien réflexion , vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les choses. Remplissez , pour la première fois , votre devoir , & parlez en faveur de ceux qui vous font vivre. Il n'est qu'une manière de présenter notre situation ; &

Monseigneur donnera son consentement à tout ce que vous ferez d'après votre conscience.

LE BAILLI.

Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conseils ; je vous en préviens.

GEORGE.

Et vous , ne soyez pas si grossier envers moi , je vous en avertis.

LE BAILLI.

Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je saurai bien vous apprendre à vivre.

GEORGE.

C'est vous qui en avez besoin , non pas moi.

LE BAILLI.

Où prenez-vous la hardiesse de me parler de la sorte ?

LA TERREUR (*qui est rentré dans le cours de la scene.*)

Mettez-vous à sa place ; faut-il qu'il reste muet devant vous ? Il est soldat. Un soldat fait toujours ce qu'il doit dire , & mille fois mieux qu'un Bailli. Vous osez , à sa barbe , vilipender son pere , & vous voulez qu'il soit là debout comme une vieille femme qui n'a plus de souffle ? Qui ne s'emporteroit pas de voir ruiner sa famille par la méchanceté d'un homme de votre robe ? On fait qu'un Bailli ne demande qu'à faire vendre pour ga-

gner ses frais. Il vous a parlé d'abord avec douceur ; vous avez fait la sourde oreille. Il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

L E B A I L L I.

C'en est trop. (*A Marcel, d'un air furieux.*) Voulez-vous me payer, ou non ? Je vous le demande pour la dernière fois.

M A R C E L.

Je vous ai déjà dit que je ne le pouvois pas en entier.

G E N E V I É V E.

Nous vous avons offert tout ce que nous possédons.

L E B A I L L I.

Tout ou rien. Vous entendrez parler de moi. (*Il veut sortir.*)

GEORGE (*le retenant.*)

Faites-y bien attention encore. Il vous en coûteroit cher. Je puis donner un placet au Roi. Je lui parlerai de la situation de mon pere , & de votre dureté. Il a ses droits sur les vassaux avant le Seigneur ; & il ne permettra pas qu'ils soient maltraités injustement.

LE BAILLI.

Le Roi n'a rien à voir dans nos affaires. Votre pere doit à Monseigneur ; & Monseigneur veut être payé.

GEORGE.

Que dites-vous ? Le Roi n'est-il pas le Maître ? & Monseigneur n'est-il pas son sujet ? Sachez que

mon père vaut mieux que lui à ses yeux. Il travaille , & votre Comte ne fait rien. Le Roi ne peut souffrir les gens oisifs , parce qu'il fait s'occuper lui-même. Il saura mettre un frein aux méchans.

L E B A I L L I.

C'est ce que nous verrons : mais , en attendant , je fais vendre la cabane & la terre. Vous me connoissez bien pour m'effrayer de vos folles menaces ! Oui , le Roi va s'amuser à écouter un homme comme vous.

G E O R G E.

- Pourquoi non ? Il écoute tout le monde ; & si nous étions tous deux en sa présence , je suis sûr qu'il m'entendrait le premier.

LE BAILLI.

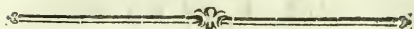
Il vous sied vraiment de me comparer à un drôle de votre espèce !

GEORGE (*lui donnant un soufflet.*)

Vous avez dit cela à un soldat , & non à un payfan. Sors d'ici , vieux scélerat. J'ai regret à toutes les paroles que j'ai pu te dire. Il falloit commencer par où j'ai fini. (*Il le pousse avec violence hors de la cabane.*)

LE BAILLI (*en sortant.*)

O mille vengeances !



S C E N E V I I I.

MARCEL, GENEVIÈVE,
THOMAS, GEORGE, LA
TERREUR.

G E N E V I È V E.

MON fils, mon cher fils, qu'as-tu fait ?

M A R C E L.

Nous sommes perdus.

G E O R G E.

Ne vous inquiétez pas ; vos affaires n'en sont pas empirées d'un fétu. Quand nous l'aurions prié tout un siècle, avec des ruisseaux de larmes, il n'auroit pas démordu de

son opiniâtreté. Il a l'ame d'un démon dans le corps. C'est la première fois que j'ai frappé un homme ; mais jamais homme ne m'avoit donné le nom d'un drôle. Serois-je un soldat , si je l'avois souffert ?

L A T E R R E U R.

Si tu ne lui avois pas donné ce soufflet , tu en allois recevoir un de moi.

M A R C E L.

Qui fait ce qu'il va nous en coûter ?

G E O R G E.

Quoi ! pour m'être vengé d'une insulte ?

G E N E V I É V E.

Sûrement , mon fils , avec tout cela , c'est un Bailli.

LA TERREUR.

Bah ! ce n'est pas le premier Bailli souffleté par des soldats. Je crois que c'est un effet de sympathie , qu'un soldat ne peut voir un fripon , sans lui donner sur les oreilles.

GENEVIEVE.

Je ne puis croire qu'il se fût laissé à la fin attendrir.

GEORGE.

Non , ma mere , jamais.

GENEVIEVE (*à Marcel.*)

Qu'en penses-tu , mon ami ? Ne faudroit-il pas le fuivre ?

GEORGE.

Ce seroit inutile , j'en suis sûr.

Vous allez vous exposer encore à des duretés.

M A R C E L.

Cela peut être ; mais au moins je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Viens, ma femme.

G E O R G E.

Restez ici , je vous en conjure. Vous perdriez vos pas & vos paroles.

G E N E V I É V E.

Non , mon fils , laissez-nous aller. Cela ne gâtera rien.

G E O R G E.

Eh bien , faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contents , j'irois baiser ses pieds ; mais vous

allez voir combien je voudrois
m'être trompé !

M A R C E L.

Viens , ma femme , essayons ce
dernier moyen. S'il ne réussit pas ,
que la volonté de Dieu s'accom-
plisse !

G E N E V I É V E.

Puisque Dieu nous laisse la vie ,
il ne nous laissera pas mourir de
faim. (*Elle sort avec Marcel.*)

L A T E R R E U R.

Ta mere est une femme qui a
ses consolations toutes prêtes. Je
vais voir , de mon côté , ce qu'il y
a à faire avec nos camarades.

(*Il sort.*)

SCENE

SCENE IX.

THOMAS, GEORGE.

GEORGE.

O Dieu ! n'aurois-je fait qu'enfoncer mes parens plus avant dans la peine ? Si je pouvois , au prix de mon sang , les secourir !

THOMAS.

C'est de l'argent qu'il leur faudroit , & tu n'en as pas à leur donner , ni moi non plus. Il ne tenoit cependant qu'à eux d'en avoir la semaine dernière ; mais ils n'en ont pas voulu , & ils ont bien fait. C'est une chose affreuse de tremper ses

L

main dans le sang de son semblable !

G E O R G E.

Et comment donc , mon oncle ?

T H O M A S.

Ils trouverent un déserteur couché sur son ventre dans un fossé. Ils firent semblant de ne pas le voir. Ils auroient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au Bailli.

G E O R G E.

Que dites-vous ?

T H O M A S.

Le forgeron du village ne fut pas si scrupuleux ; & il gagna la récompense.

G E O R G E (*avec un mouvement de joie.*)

O mon oncle ! je puis sauver mon

pere ; mais il me faut votre secours. Puis-je compter sur vous ?

T H O M A S.

En tout , mon ami. Que faut-il faire ?

G E O R G E.

Agir , & garder un secret. Me le promettez-vous ?

T H O M A S.

Cela n'est pas difficile.

G E O R G E.

Mais savez - vous tenir votre parole ?

T H O M A S.

Comme tu me parles !

G E O R G E.

Quelque chose qui puisse en arriver ?

T H O M A S.

Pourvu qu'il n'y ait pas de mal ,
s'entend.

G E O R G E.

Personne n'aura à s'en plaindre.

T H O M A S.

Eh bien , tu n'as qu'à parler.

G E O R G E.

Ecoutez - moi donc. . . . Mais si
vous alliez me trahir ?

T H O M A S.

Il faut que ce soit une chose bien
extraordinaire.

G E O R G E.

Cela peut être ; mais il n'y a
rien de mal pour vous.

T H O M A S.

Qu'est-ce donc enfin ?

G E O R G E.

Je déserte ce soir ; vous irez me déclarer : il vous en reviendra vingt écus ; & je paie la dette de mon pere.

T H O M A S.

Et il n'y a pas de mal , me disois-tu ? Fout-que tu es ! J'irai te conduire au gibet , moi ton oncle !

G E O R G E.

Que parlez-vous de gibet ? Un soldat n'est jamais puni de mort , la premiere fois qu'il déserte , à moins qu'il n'ait quitté son poste , ou fait un complot.

T H O M A S.

Oui , mais il passe par les verges ,
jusqu'à rester sur la place.

G E O R G E.

Je n'ai pas à le craindre. Je suis
aimé dans le Régiment : mes ca-
marades sauront me ménager.

T H O M A S.

Non , mon ami , cela ne peut
pas être. Ne tromperions-nous pas
le Roi ?

G E O R G E (*en pleurant.*)

Le Roi ? Ah ! il ne sauroit m'en
vouloir. S'il connoissoit ma situa-
tion , il viendrait me porter l'ar-
gent lui-même.

T H O M A S.

Mais si ton pere le savoit ! . . .

G E O R G E.

D'où le fauroit-il , si nous gardons notre secret à nous deux ? Je ne mourrai pas pour cela. J'ai si souvent hazardé ma vie pour le Roi ; je puis bien la hazarder pour mon pere qui me l'a donnée. Songez qu'il est votre frere , & que nous le sauvons de la mendicité , peut-être de la mort.

T H O M A S.

C'est le diable qui m'a retenu ici ; je ne fais quel parti prendre.

G E O R G E.

Vous m'avez donné votre parole , voulez - vous la fausser ? Je désérterai toujours dans mon désespoir , & mon pere n'y gagnera

rien. Ne me refusez pas , ou vous n'avez jamais aimé votre famille.

T H O M A S.

Tu me tiens le couteau sur la gorge , comme un assassin. (*Il reste en suspens.*)

G E O R G E.

Décidez-vous tout de suite , le tems presse.

T H O M A S.

Mais si tu me trompois ! si tu allois mourir !

G E O R G E.

Il n'y a pas à le craindre. Je fais souffrir. A chaque coup , je penserai à mon pere , & je supporterai la douleur.

T H O M A S.

Eh bien ; je fais ce que tu veux.
Mais s'il en arrive autrement.

G E O R G E.

Que voulez-vous qu'il en arrive ?
Embrassons-nous , & gardez-moi le
secret. On fera l'appel ce soir à
six heures. Si je ne m'y trouve pas ,
je serai tenu pour déserteur. Vous
me conduirez alors au Colonel , &
vous direz que vous m'avez sur-
pris fuyant dans la forêt.

T H O M A S.

C'est la première tromperie que
j'aurai faite de ma vie.

G E O R G E.

Ne vous la reprochez pas , mon
oncle ; elle nous vaudra à tous deux

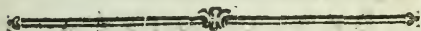
des bénédictions. Embrassons-nous encore , & allons rejoindre mon pere. Mais , je vous en conjure , ne laissez rien remarquer. S'il peut y avoir quelque mal , Dieu me le pardonnera sans doute. Que ne doit pas supporter un bon fils pour sauver ses parens ? (*Ils sortent.*)

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

(*La scene se passe dans la prison du château.*)



S C E N E I.

BRASCROISÉS , *soldat* , & le
PRÉVOT *du régiment.*

(*On entend dans le lointain un bruit de musique militaire.*)

BRASCROISÉS (*se reveillant.*)

Q U E le diable emporte ces maudits tambours ! Je me suis fait mettre au cachot pour dormir à mon aise ;

& voilà une aubade qui vient me réveiller. (*Il prête l'oreille.*) Mais quoi ! n'est-ce pas une exécution ?

LE PRÉVÔT.

Tu ne fais donc pas le malheur du pauvre George ?

BRASCROISÉS.

De George, dis-tu ? Cela n'est pas possible.

LE PRÉVÔT.

Cela n'est pourtant que trop vrai. Il a déserté hier au soir.

BRASCROISÉS.

Lui ? le plus brave soldat de la Compagnie. Il y a long-tems que je ne fais que passer & repasser le guichet, je ne l'ai jamais vu une seule fois en prison.

LE PRÉVÔT.

LE PRÉVÔT.

Il n'est personne qui ne soit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapporté au Colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en est resté confondu. Les Grenadiers sont allés demander sa grace au Conseil de guerre; mais il l'a refusée pour l'exemple. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine; & il en fera quitte pour faire un tour par les verges. Cela doit être fini à présent.

(On frappe à la porte.)

LE PRÉVÔT.

Qui est là ?

LA TERREUR (du dehors.)

Ami ! la Terreur !

M

(*Le Prévôt ouvre la porte. La Terreur entre en sanglottant.*)

S C E N E - I I.

LE PRÉVOT , BRASCROISÉS ,
LA TERREUR.

L A T E R R E U R .

O Bonté divine ! mon pauvre
George !

L E P R É V Ô T .

Eh bien ! comment se trouve-t-il ?

L A T E R R E U R .

Il'a supporté ses souffrances en
héros. Il ne lui est pas échappé un
seul cri , une seule plainte. Ah !
si j'avois pu lui sauver la moitié

du supplice ! sur ma vie , je l'aurois fait d'un grand cœur. Le voici qui vient.

S C E N E I I I.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS ,
LA TERREUR, GEORGE, un
SERGENT , *qui le conduit.*

G E O R G E

(*Sur le seuil de la porte , levant les yeux & les mains vers le ciel.*)

DIEU soit loué ! Tout est fini ,
& mon pere est sauvé.

LE SERGENT (*à part , dans la surprise où le jettent ces paroles.*)

Que veut-il dire par-là ?

M 2

LA TERREUR.

(*Se précipitant au cou de George ;
& le baignant de ses larmes.*)

O mon ami ! que je te plains !

G E O R G E.

Ne pleure pas , camarade ; je
suis plus heureux que tu ne penses.

L E S E R G E N T.

Voulez-vous un Chirurgien ?

G E O R G E.

Non , mon Sergent , cela n'est
pas nécessaire.

L E S E R G E N T (*à part , en bran-*
lant la tête.)

Il faut que j'aie instruire de tout
ceci mon Capitaine. (*Il sort.*)

LA TERREUR (*présentant à George
un verre d'eau-de-vie.*)

Tiens , camarade , voilà pour te
restaurer.

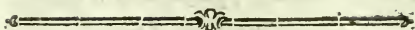
GEORGE (*en lui serrant la main.*)
Je te remercie. (*Il boit.*)

L A T E R R E U R.

Mais , dis-moi donc , quelle folie
t'a passé par la tête ?

G E O R G E.

J'ai du regret de te le cacher ;
mais je ne puis te le dire. Il faut
que mon secret meure dans mon
cœur.

*S C E N E I V.*

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS,
LA TERREUR, GEORGE,
THOMAS.

THOMAS (*à George.*)

TE voilà bien satisfait, n'est-il pas vrai, de la vilaine action que tu m'as fait commettre ? George, c'est indigne à toi.

LA TERREUR.

Doucement, doucement, ne le tourmentez pas ; il a besoin de repos. Un homme n'est pas toujours le même !

T H O M A S.

Je ne le fais que trop. Je ne conçois plus rien à lui ni à moi.

G E O R G E.

Mon oncle , moderez-vous , je vous prie. (*bas*) Vous allez détruire tout notre ouvrage.

T H O M A S.

Oh ! il n'en faut plus parler. Tout est perdu.

G E O R G E (*étonné.*)

Comment donc ? (*aux soldats*)
Eloignez-vous un peu , mes amis ,
je vous en conjure.

T H O M A S.

Ton pere ne veut plus me voir
pour t'avoir dénoncé , & en avoir
reçu de l'argent. Quand j'ai voulu

le forcer de le prendre , il l'a rejeté avec horreur , en s'écriant : Que Dieu m'en préserve ! A chaque denier je vois pendre une goutte du sang de mon fils. Que veux-tu maintenant que je fasse ? Je suis furieux contre toi. Tout le village va me détester , on croira que c'est le démon de l'avarice qui me possède. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

G E O R G E .

Soyez tranquille , mon oncle , tout s'arrangera : le plus difficile est passé. Faites seulement que mon pere vienne me voir.

T H O M A S .

Comment veux - tu que je l'a-

borde à présent ? Mais quoi ! le
voici qui vient avec ta mere.

SCENE V.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS,
LA TERREUR, GEORGE,
THOMAS, MARCEL, GENE-
VIÈVE.

GENEVIÈVE (*aux soldats.*)

Où est-il, Messieurs, je veux voir
mon fils.

LA TERREUR.

Passiez, bonne mere, passez.

GENEVIÈVE (*courant à George.*)

O mon cher fils, qu'as-tu fait ?

Comment as-tu pu nous donner cette douleur ?

MARCEL (*d'un air sévère.*)

Te voilà , malheureux ! Toute la joie que tu m'avois donnée , tu laournes toi-même en amertume. Tu faisois la gloire de tes parens , tu en fais la honte aujourd'hui. Je suis venu te voir pour la dernière fois.

G E O R G E .

Mon pere , pardonnez-moi , je vous prie. J'ai subi ma peine.

M A R C E L .

Tu l'as subi pour ta trahison envers ton Roi , mais non pour ton crime envers nous , que tu déshonores dans notre vieillesse. Après soixante années de probité , je

croyois mourir dans l'honneur ; & c'est toi qui me couvre d'infamie. Mais non , nous ne tenons plus l'un à l'autre : je te renonce pour mon fils.

G E O R G E.

Mon pere , vous êtes trop cruel envers moi. Je ne mérite pas votre malédiction. Dieu m'en est témoin. Je ne suis pas indigne de vous.

T H O M A S (*à part.*)

Quel martyre de ne pouvoir parler !

(*Marcel s'éloigne.*)

G E O R G E (*le suivant.*)

Mon pere , vous me quittez sans que je vous embrasse. Oh , restez encore un moment ! (*à Geneviève.*)

Et vous , ma mere , ferez-vous aussi dure envers moi ?

G E N E V I É V E .

O mon fils ! que puis-je faire ?

M A R C E L .

Ne le nomme pas ton fils , il ne l'est plus.

G E N E V I É V E .

Mon homme , pardonnez - lui ; c'est toujours notre enfant.

T H O M A S .

Oui , mon frere , laisse - toi toucher par son désespoir.

M A R C E L .

Tais-toi , tu ne vaux pas mieux que lui , toi qui vends , à prix d'or , le sang de ta famille. Ne me nomme pas

pas plus ton frere , que lui son pere.
Je ne vous suis plus rien.

G E N E V I É V E

(*Qui , pendant cet intervalle ,
s'est entretenue avec George.)*

Mon homme , il me fait de bonnes promesses ; ne nous arrache pas le cœur à tous deux. Mon enfant est la seule chose qui me reste ; & je ne pourrois pas l'aimer ! je ne pourrois plus te parler de lui ! Veux-tu que je meure à tes yeux ?

M A R C E L.

Tais-toi femme , & suis-moi. (*Il veut sortir.)*

LA TERREUR (*le retenant.)*

Bon homme , c'en est assez. Vous avez bien fait de décharger votre

N

colere : mais puisque le Roi le reprend , ne le reprendrez-vous pas aussi ? Donnez , donnez - lui votre main. Croyez-vous que je lui resterois attaché , s'il ne le méritoit pas ?

L E P R É V Ô T.

Vieillard , vous êtes un brave homme. Si tous les hommes tenoient ainsi leurs enfans en respect , je n'aurois pas tant de besogne. Mais souffrez que je vous prie aussi pour votre fils.

G E N E V I É V E.

Vois-tu , mon ami ? Comme ces Messieurs disent , ils ne lui resteroient pas attachés , s'il ne le méritoit pas ; ne sois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers.

(Geneviève & la Terreur prennent Marcel par la main , & veulent l'entraîner vers son fils.)

SCENE VI.

LE PRÉVOT , BRASCROISÉS ,
LA TERREUR , GEORGE ,
MARCEL, GENEVIÈVE, THO-
MAS , LE CAPITAINE , LE
SERGENT , FLUET.

MARCEL.

A TTENDEZ , je veux d'abord
parler à son Capitaine. (*Au Capi-
taine.*) Ah , Monsieur ! N'avez-vous
pas de regret d'avoir hier donné
tant de louanges à mon vaurien de

fil? Il me porte sous terre par ce coup-là.

L E C A P I T A I N E.

Il avoit mérité ce que je lui disois de flatteur. Véritablement je n'aurois pas imaginé que mes éloges eussent produit un si mauvais effet. (*A George.*) Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action? Tu dois avoir eu quelque motif extraordinaire. Ouvre-moi ton cœur, quelque chose qu'il en soit. Tu as subi ta peine, & il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

G E O R G E.

Mon Capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.

LE CAPITAINE.

A condition que tu me dises la vérité. Car, que tu aies déserté par la crainte des suites de ton affaire avec le Bailli, ni moi, ni personne nous ne pourrons le croire.

G E O R G E.

Il n'y a pourtant pas d'autre raison, mon Capitaine. Vous savez que je n'ai jamais eu de querelle ; & la moindre faute paroît toujours énorme, lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre. J'en étois si troublé, que j'ai perdu toute réflexion. Et puis la situation déplorable de mon pere achevoit d'égarer mes esprits.

LE CAPITAINE.

Que signifioient donc ces paroles :

Dieu soit loué ; tout est fini , & mon pere est sauvé.

(*George paroît saisi d'étonnement , ainsi que Marcel & Geneviève.*)

M A R C E L.

Est-ce qu'il disoit cela ? Dieu me le pardonne , le diable aura tourné sa tête.

G E O R G E (*en soupirant.*)

Je ne me souviens pas de l'avoir dit.

L E S E R G E N T.

Moi , je me souviens de vous l'avoir entendu dire , en entrant ici.

G E O R G E.

Cela peut m'être échappé dans la douleur , sans savoir ce que je pensois.

LE CAPITAINE.

Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque signification.

GEORGE (*dans un plus grand embarras.*)

Je ne fais que vous dire.

LE CAPITAINE (*lui prenant la main d'un air d'amitié.*)

George , ne cherche pas à m'en imposer. Cette désertion a une autre cause que ta querelle. Je suis offensé de ta dissimulation , & tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai ? c'est pour ton pere. . . .

GEORGE (*avec vivacité.*)

Que dites-vous , Monsieur , Ah ! gardez - vous de croire. . . .

L E C A P I T A I N E.

Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiète de ton sort. Je ne veux pas en savoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. Tu ne fais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

T H O M A S.

Il faut que je la dise , moi.

G E O R G E (*l'interrompant.*)

Mon oncle , qu'allez-vous faire ?
Voulez - vous nous rendre encore plus malheureux ?

T H O M A S (*au Capitaine.*)

Je puis vous expliquer la chose ;
mais je crains que le mal n'en devienne plus grand.

LE CAPITAINE.

Je t'en donne ma promesse ; tu n'as rien à craindre.

T H O M A S.

Eh bien ! c'est à cause de ses parens qu'il a déserté. Il a su m'engager , par de belles paroles , à l'aller dénoncer , & recevoir vingt-quatre écus , pour que son pere les employât à payer ses dettes. Mais celui-ci ne veut entendre parler ni de l'argent , ni de son fils. Débarassez-moi , Monsieur , de cet argent , que je ne puis garder , & tâchez que mon frere profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La chose s'est passée comme je la raconte.

(*Tout le monde paroît frappé de surprise.*)

LE CAPITAINE.

Eh bien ! George !

GEORGE (versant un torrent de larmes.)

Vous savez tout , mon Capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y a que le salut de mon pere qui pût me faire résoudre à passer pour un mauvais sujet. J'ai méprisé la douleur , parce que j'espérois le sauver. Mais à présent que tout est découvert , & que mon espérance est perdue , je souffre bien plus cruellement.

MARCEL (se jettant au cou de George.)

Quoi , mon fils ! voilà ce que tu faisois pour moi ?

GENEVIÈVE (*se précipitant dans
ses bras.*)

Oui , nous pouvons maintenant
l'embrasser ; nous pouvons le pres-
ser sur notre sein. Mon cœur me
le disoit bien , qu'il étoit innocent.

LE CAPITAINE (*lui prenant la
main.*)

O mon ami ! quelle tendresse &
quelle fermeté ! Tu es à mes yeux
un grand homme. Cependant ton
amour pour ton pere t'a emporté
trop loin. C'est toujours un artifice
blâmable.

M A R C E L.

Sûrement , sûrement. Dieu me
préserve d'en toucher seulement un
denier.

G E O R G E (*à Thomas.*) .

Voyez - vous , mon oncle , avec votre bavardage ! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait ?

T H O M A S .

Oui , voilà : c'est moi qui suis maintenant le coupable. Mais (*en montrant le Capitaine*) Monsieur ne sera pas un menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis....

L E C A P I T A I N E .

(*A Thomas.*) Donne l'argent à ton frere. (*A Marcel.*) Prends-le , mon ami : ton fils l'a bien mérité. J'aurai soin que tu n'aies pas à le rendre. Une faute extraordinaire demande un traitement hors des regles communes.

MARCEL.

M A R C E L.

Moi , Monsieur ? Je ne le prendrai jamais.

L E C A P I T A I N E.

Je le veux ; il le faut. (*On entend des cris au - dehors.*) Mais qu'est - ce donc ?

F L U E T.

J'entends crier : Le Roi ! le Roi !

L E C A P I T A I N E.

Il vient ! Dieu soit béni ! réjouissez - vous. Je vais , s'il est possible , faire parvenir l'aventure à son oreille. (*A George.*) Tu as manqué à ton devoir comme soldat ; mais tu l'as trop bien rempli comme fils , pour qu'il n'en soit pas touché. Il le fera certainement. Je fors. Attendez - moi.

O

SCENE VII.

LE PRÉVOT , BRASCROISÉS ,
LA TERREUR , GEORGE ,
MARCEL , GENEVIÈVE ,
THOMAS , FLUET.

M A R C E L.

VOIS-TU ? Le Roi est si bon , &
j'aiderois à le tromper ! Non , ja-
mais.

G E O R G E.

Mon pere , accordez - moi cette
grace , que j'aie réussi à finir vos
malheurs. Vous n'avez plus à vous
inquiéter de rien.

L A T E R R E U R.

Oui , bon homme , faites ce que

dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque chose à son tour. Il en guérira plus vite , de vous savoir à votre aise. Vous devez aussi penser qu'après votre mort , votre cabane doit lui revenir.

M A R C E L.

Eh bien ! je la conserverai pour pouvoir la lui laisser en mourant. Viens , mon fils , pardonne-moi de t'avoir maltraité. Dieu m'est témoin combien je souffrois de te voir un mauvais sujet. Et c'est lorsque je t'accusois , que tu remplissois au delà de tes devoirs envers moi ! Comment pourrai-je te récompenser de ton amour , dans le peu de tems qui me reste à vivre ?

G E O R G E.

Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

G E N E V I É V E.

Oh ! mille fois plus , mon ami. A chaque morceau que nous mangerons , nous nous dirons l'un à l'autre : C'est notre fils qui nous le donne.

G E O R G E.

Me voilà satisfait. (*à Thomas.*) Je vous remercie , mon oncle , de m'avoir si bien servi.

T H O M A S.

Oui , tu me remercies ? Il est heureux que les choses aient tourné de cette manière. Mais reviens-y une autre fois. (*A Marcel.*) Est-ce

que tu m'en voudrois encore , mon frere ? Si je ne t'avois pas tant aimé , je ne me ferois pas chargé de la manigance. Puisque tu pardonnes à ton fils , tu peux bien me pardonner.

M A R C E L.

Rien ne sauroit excuser ce que tu as fait. Je peux bien prendre sur moi de mettre ma main sur un brasier ; mais attiser le feu sous un autre , il y a de la cruauté à cela. Cependant , je ne veux pas te haïr.

T H O M A S.

Va , j'ai bien assez souffert pour mon compte.

(Ils se donnent la main.)

LA TERREUR (à George.) :

Camarade , j'avois de l'amitié pour toi : c'est aujourd'hui du respect que je sens. Tu es à mes yeux aussi grand qu'un Général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embrasse-moi , & sois toujours mon ami. (*Il lui tombe de grosses larmes des yeux.*)

G E O R G E.

Camarade , je n'ai pas oublié la journée d'hier.

F L U E T.

Fi donc , la Terreur ! Vous êtes soldat , & vous pleurez ?

L A T E R R E U R.

Et pourquoi donc un soldat ne pleurerait-il pas ? Les larmes ne sont

pas déshonorantes , lorsqu'elles viennent du cœur. On ne m'a jamais vu fuir , ni trembler ; mais je mourrois de honte d'être insensible à une bonne action.

L E P R É V Ô T.

George , il y a quatorze ans bientôt que je suis dans le régiment ; mais , je dois le dire à ta gloire , il ne s'y est jamais rien passé qui approche de ce que tu fais aujourd'hui. Cela te vaudra de l'honneur & du bonheur : c'est moi qui te l'annonce.

SCENE VIII.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS,
LA TERREUR, GEORGE,
MARCEL, GENEVIÈVE,
THOMAS, FLUET, LE
BAILLI.

LE BAILLI.

AVEC votre permission.

LE PRÉVÔT.

Que voulez - vous ?

LE BAILLI.

Je suis le Bailli du Château ; je
veux voir ce qui se passe ici. (*A*
Marcel & à Geneviève.) Ha , ha !
vous êtes venus voir votre fils ; c'est

fort tendre de votre part. Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Avez-vous autant de satisfaction de lui, que vous en aviez hier ? Vous imaginiez , parce qu'il étoit soldat , qu'il pouvoit se jouer de tout le monde. Monsieur le Militaire , on paie chèrement un soufflet. Cette leçon vous rendra une autre fois plus respectueux envers des gens comme moi.

L A T E R R E U R.

Allez - vous - en , Monsieur , ou bien nous reprendrons les choses au point où George les a laissées hier. Qu'avez-vous à chercher ici ?

L E B A I L L I.

Je suis dans le château de Mon-

166 LE DÉSERTEUR.

seigneur ; je pense que personne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inspection.

L A T E R R E U R.

Faites-y l'inspection, mais non des moqueries. (*en le prenant par le bras.*) Sortez, ou je vous montre le chemin.

G E O R G E.

Un moment, camarade. (*A Marcel.*) Mon pere, achevez de lui payer votre dette, pour qu'il vous laisse en repos.

T H O M A S.

Oui, finissons avec lui ; qu'il n'en soit plus question.

M A R C E L.

Voilà votre argent. (*Il lui compte*

quatorze écus.) Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumière.

G E N E V I É V E.

Nous aurons soin , à l'avenir , de n'être jamais en arriere envers Monseigneur , du moins aussi long-tems que vous ferez son Bailli. C'est trop affreux de vouloir gagner sur le pauvre. Acheter à vil prix tout le grain de la contrée , lorsque la moisson est abondante , en faire des amas dans ses greniers , pour le vendre ensuite trois fois plus cher dans le tems de disette ; prêter à plus forte usure qu'un Juif , cela [est-il donc d'un chrétien , ou même d'un homme ? Voilà pourtant ce que vous avez fait , & ce qui nous a ruinés.

M A R C E L.

Tais-toi donc , femme.

G E N E V I É V E.

Non ; il faut lui apprendre qu'on n'est pas des bûses , & qu'on voit tout son manège.

M A R C E L (*au Bailli.*)

Eh bien , cela fait-il votre compte ?

L E B A I L L I.

(*A part.*) Que trop , morbleu !
 (*Haut & froidement.*) Oui , cela complotte bien les trente écus. Mais d'où diantre avez-vous eu cet argent ?

M A R C E L.

Que vous importe ? Vous êtes payé.

G E N E V I É V E.

Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

L E B A I L L I.

LE BAILLI.

Voyez , comme ils font les fiers !

GENEVIEVE.

Nous voilà quittes. Nous nous serions trouvés heureux de pouvoir vous souhaiter mille bénédictions , si vous vous étiez comporté plus humainement envers nous. Mais vous ne le méritez pas. Il nous eût mieux valu avoir à faire à un Turc.

LE BAILLI.

Prenez garde à ce que vous dites , vieille radoteuse. Vous êtes encore sous ma juridiction.

GEORGE.

Point d'injures , Monsieur , mon pere ne les souffrira plus. Il fait à qui porter ses plaintes.

P

T H O M A S.

Vous ne nous tenez plus les mains garrotées ; nous pouvons nous faire rendre justice. Nous remplirons nos devoirs envers Monseigneur ; mais si vous croyez nous mener de force comme auparavant , vous vous trompez.

L E B A I L L I.

De quel ton me parlez-vous ? Je crois (*en montrant George*) que cet audacieux vous a tous endiablés. Ne me poussez pas à bout , ou je vous montrerai qui je suis.

L E P R É V Ô T.

Un mot encore , & je te fais sauter les yeux de la tête.

LA TERREUR (*le poussant par le bras.*)

Allons , sortez.

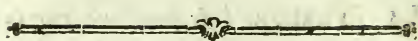
LE BAILLI (*se retournant.*)

Si vous me faites lâcher un décret.....

LE PRÉVÔT.

Voulez-vous me jeter ce drôle à la porte ? Je t'apprendrai à nous venir braver.

(*Les soldats le saisissent , & veulent le mettre dehors. Le Colonel paroît , suivi du Capitaine & du Sergent.*)



S C E N E I X.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS,
LA TERREUR, GEORGE,
MARCEL, GENEVIÈVE,
THOMAS, FLUET, LE
BAILLI, LE COLONEL,
LE CAPITAINE, LE SER-
GENT.

L E C O L O N E L.

QUE signifie tout ce vacarme ?

L E P R É V Ô T.

C'est le Bailli qui vient ici vomir des grossièretés contre ces honnêtes payfans.

L E C O L O N E L (au Bailli.)

Etes-vous ce méchant homme ?

Restez. J'aurai deux mots à vous dire. (*Au Capitaine.*) Lequel des deux est le pere ? (*en montrant du doigt Marcel & Thomas.*)

LE CAPITAINE (*lui présentant Marcel.*)

Le voici , mon Colonel.

LE COLONEL.

Je vous félicite , mon ami. Vous pouvez sentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. (*Il s'avance vers George.*) Permettez que je vous souhaite toute sorte de prospérités. (*En l'embrassant.*) Monsieur , vous êtes mon égal. Je donneroîs toutes les actions de ma vie pour celle que vous avez faite aujourd'hui. (*Au Pré-vôt.*) Il est libre. (*Prenant une épée*

des mains du Sergent.) Vous êtes Capitaine. Le Roi qui vient d'apprendre avec transport votre dévouement généreux, vous élève tout d'un coup à ce grade , sur les bons témoignages que le régiment entier a rendu de vous. (*En lui présentant une bourse.*) Recevez ceci de sa part , pour servir à votre équipage. Vous ferez admis ce soir même à faire votre cour à Sa Majesté.

(*George veut lui baiser la main.*)

L E C O L O N E L.

Que faites - vous ? Non , Monsieur. Souffrez plutôt que je vous embrasse.)

LE CAPITAINE (*l'embrassant aussi.*)

Vous savez , mon camarade ,

quelle part je prends à votre avancement. Je suis fier de vous avoir eu dans ma Compagnie.

MARCEL & GENEVIÈVE

(Tombant aux genoux du Colonel.)

O Monseigneur ! que Dieu vous récompense.

LE COLONEL (en les relevant.)

Ce n'est pas à moi , mes enfans , c'est au Roi , c'est à votre fils , que vous devez tout.

(George se jette dans les bras de ses parens , & les embrasse tour-à-tour ; puis s'interrompant tout-à-coup :)

Je vous demande pardon , mon Colonel.

LE COLONEL.

Que dites-vous , Monsieur ? Ah ! vous méritez bien de goûter les plus doux plaisirs de la nature ! Vous en remplissez si héroïquement les devoirs !

T H O M A S.

Qui m'auroit dit pourtant que je me verrois en passe de faire un Capitaine ? Car c'est moi qui ai arrangé tout cela. (*Au Bailli.*) Je crois à présent , Monsieur le Bailli , que vous ne ferez pas déshonoré de prendre mon neveu sous votre protection.

(*Le Bailli lui lance un regard furieux , & veut sortir.*)

LE COLONEL (*l'arrêtant.*)

Un instant , s'il vous plaît. Le Roi est instruit de votre barbarie. Il fera rechercher avec soin , si vous n'avez pas abusé de votre pouvoir. Et malheur à vous , si vous êtes coupable ! Sortez maintenant.

LA TERREUR (*à George.*)

Monsieur le Capitaine.....

GEORGE (*l'embrassant.*)

Ne m'appelle que ton ami. (*Il l'embrasse encore.*) Je veux l'être toujours.

LE COLONEL (*à George.*)

Voulez - vous permettre , Monsieur , que j'aille vous présenter au régiment ? Il vous attend sous les

178 *LE DÉSERTEUR.*

armes. (*Il lui offre la main. George la prend , & tend l'autre au Capitaine. Il marche entre eux , les regarde tour-à-tour les yeux baignés de larmes. Marcel & Geneviève baissent les habits du Colonel , & lèvent leurs regards vers les cieux.*)

G E N E V I É V E.

O Dieu de justice ! rends à notre bon Roi les honneurs qu'il accorde à mon fils.

M A R C E L.

Et fais-lui connoître toutes les bonnes actions , pour lui donner le plaisir de les récompenser.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre, *l'Ami des Enfants*, par M. BERQUIN; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, le 12 Février 1783.

BLIN DE SAINMORE

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST,
Imprimeur du Roi, 1783.

On trouve chez FROULLÉ, Li-
braire, pont Notre-Dame,

Idylles de M. BERQUIN,

2 vol. *in-8°*. *fig.* 10^{ts}

Romances, du même, 1 vol.

in-8°. *fig. & musique.* 6^{ts}

Medée, Mélodrame imité de

l'Allemand de M. Gotter,

in-8°. 15 s

Port franc par la poste.

Il faut affranchir les lettres, & le
port de l'argent.

L' A M I

D E S

E N F A N S,

P A R M. BERQUIN.

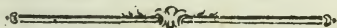
JUIN 1783. N^o. 6.

A P A R I S,

Au Bureau de l'Ami des Enfants.

Rue de l'Université, au coin de celle
du Bac, N^o. 28.

S'adresser à M. LE PRINCE, Directeur.



M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Priyilege du Roi.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782 , & il en a paru un volume le 1^{er} de chaque mois.

Le prix des douze volumes est toujours de 13^{ts} 4 s pour Paris , & de 16^{ts} 4 s pour la Province , rendus franc de port par la poste.

La souscription pour 1783 , en quelque mois qu'on s'abonne , commencera toujours du 1^{er} Janvier de cette même année. Le prix & les conditions sont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui desireront l'ouvrage entier , paieront pour les deux années ensemble 26^{ts} 8 s pour Paris , & 32^{ts} 8 s pour la Province , franc de port.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adresse , les *Lectures pour les Enfans , ou Choix de petits Contes , également propres à les amuser & à leur inspirer le goût de la vertu , 4 vol. petit format , 4^{ts} 16 s port franc par la poste.*



L E

LIT DE MORT.

DESCHAMPS , pauvre maçon de village , venoit de perdre sa femme depuis quelques mois. Les dépenses d'une longue maladie , & l'interruption de ses travaux pendant la saison pluvieuse de l'hiver , l'avoient réduit à la plus profonde misere. Il voyoit autour de lui ses enfans demi-nuds & sans pain ; & sa mere Susanne , couchée sur la paille , en un coin de la chaumiere , étoit dans les foiblef-
ses & les convulsions de la mort.

Accablé de douleur , il venoit de

4 *LE LIT DE MORT.*

s'asseoir sur une chaise de jonc démembrée , tenant son visage couvert de ses deux mains pour cacher ses larmes.

Sa mere l'appella , & lui dit : Mon fils , n'as-tu rien à mettre sur moi ? Je ne puis reprendre de chaleur.

D E S C H A M P S.

Attendez , ma mere , je vais vous couvrir de mes habits.

S U S A N N E.

Non , mon fils ; je ne le veux point. Un peu de paille suffira. Mais as-tu encore un peu de bois pour réchauffer ces pauvres enfans ? Tu ne peux plus maintenant aller dans la forêt , à cause des soins que tu me donnes. Ma vie est bien longue , puisque je

LE LIT DE MORT. 3

ne la traîne que pour t'être à charge.

D E S C H A M P S.

Ma mere , ne dites pas cela , je vous en prie. Si je pouvois , de mon sang , vous donner tout ce qu'il vous faut ! Vous souffrez de la faim & du froid , & je ne puis vous secourir.

S U S A N N E.

Ne te chagrine pas , mon fils ; mes douleurs , graces au Ciel , ne sont pas bien vives. Elles vont bientôt finir , & ma bénédiction sera la récompense de ce que tu fais pour moi.

D E S C H A M P S.

O ma mere ! vous avez bien trouvé dans mon enfance de quoi fournir à mes nécessités ; & moi , il faut que ,

6 *LE LIT DE MORT.*

dans votre vieillesse , je vous voie pâtir de ma misere ! Cela me déchire le cœur.

S U S A N N E.

Je fais que ce n'est pas ta faute : & puis , Deschamps , lorsqu'on est près de sa fin , on a bien peu de besoins sur la terre : notre Pere , qui est dans le Ciel , y pourvoit. Je te remercie , mon fils ; ton amour me fortifie à ma dernière heure.

D E S C H A M P S.

Eh quoi ! ma mere , n'avez-vous donc pas d'espérance de vous rétablir ?

S U S A N N E.

Non , je le sens , je n'en reviendrai jamais.

D E S C H A M P S.

Oh ! que me dites-vous ?

LE LIT DE MORT. 7

S U S A N N E.

Ne t'afflige pas , je vais dans une
meilleure vie.

DESCHAMPS. (*avec des sanglots.*)

Hélas , mon Dieu !

S U S A N N E.

Ne t'afflige pas , te dis-je , mon
cher fils , tu étois la joie de mes
jeunes années , & maintenant tu fais
la consolation de mes derniers jours.
Bientôt , j'en rends graces à Dieu ,
bientôt tes mains fermeront mes pau-
pières. Alors je monterai vers mon
Créateur ; je lui dirai tout ce que tu
as fait pour moi , & il t'en voudra du
bien éternellement. Pense souvent à
moi , mon cher fils ; je penserai à toi
de là-haut.

3 *LE LIT DE MORT.*

D E S C H A M P S.

Oh ! toujours , toujours !

S U S A N N E.

Il n'y a qu'une chose qui me tourmente.

D E S C H A M P S.

Et qu'est-ce donc , ma mere ?

S U S A N N E.

Je vais te le dire , Deschamps ; il faut que je te le dise. Je le porte comme une pierre sur mon cœur.

D E S C H A M P S.

Soulagez-vous , parlez.

S U S A N N E.

Je vis hier Alexis qui se cachoit derriere mon lit , & qui tiroit de sa poche des pommes pour les manger.

Il en donna à ses freres & à ses sœurs qui les mangerent aussi en cachette. Deschamps , ces pommes n'étoient pas à nous , autrement Alexis les eût jettées sur la table ; & il auroit appelé tout haut les autres pour les partager. Il m'en auroit aussi apporté une à moi. Je me souviens encore comme il venoit se jeter dans mes bras, quand on lui avoit donné quelque chose , en me disant de si bon cœur : Tiens , manges-en , grand'inere. O mon fils ! si cet enfant devoit être un voleur. Cette pensée m'accable depuis hier. Où est-il ? Amene-le-moi ; je veux lui parler.

D E S C H A M P S.

Malheureux que je suis !

(*Il court chercher Alexis , & le*

10 LE LIT DE MORT.

porte sur le lit de Susanne. Susanne se souleve avec beaucoup de peine, se tourne du côté de l'enfant, prend ses deux mains dans les siennes, les presse sur son cœur, & appuie sa tête foible & défaillante sur l'épaule de son petit-fils.)

A L E X I S.

Grand'mere, que veux-tu ? Tu ne m'appelles pas pour mourir ?

S U S A N N E.

Mon cher Alexis, je mourrai certainement bientôt.

A L E X I S.

Non, pas encore, Grand'mere. Ne meurs pas que je ne sois grand.

(Susanne retombe sur son lit. Deschamps & Alexis se regardent, fondant en larmes, & prennent chacun une main de Susanne.)

SUSANNE (*se ranimant un peu.*)

Je me sens mieux , à présent que je suis étendue.

ALEXIS.

Tu ne mourras donc plus ?

SUSANNE.

Console-toi, mon petit ami. Je n'ai pas de peine à mourir. C'est pour aller vers un tendre Pere qui m'attend là-haut dans le Ciel. Près de lui , je serai mieux que dans ce monde. Bientôt, bientôt, Alexis , j'irai vers lui.

ALEXIS.

Eh bien , prends-moi donc avec toi , Grand'mere , pour y aller.

SUSANNE.

Non, mon cher Alexis , tu ne viendras point avec moi. S'il plaît à Dieu,

tu vivras encore long-tems ; tu deviendras un honnête homme , & lorsqu'un jour ton pere sera tremblant de vieillesse , tu feras sa consolation , & son secours. N'est-ce pas , Alexis ? tu veux lui être toujours bien obéissant ? Tu chercheras à faire ce qui lui donnera du plaisir ? Regarde , il fait aussi pour moi tout ce qui est en son pouvoir. Me le promets-tu ?

A L E X I S.

Oui sûrement , Grand'mere , je le ferai.

S U S A N N E.

Prends-y garde. Le Dieu du ciel & de la terre vers qui j'irai bientôt , voit tout ce que nous faisons. Ne le crois-tu pas ?

A L E X I S.

Oui , je le crois ; tu me l'as appris.

SUSANNE.

S U S A N N E.

Comment donc croyois-tu hier te cacher de lui, en venant derriere mon lit manger des pommes que tu avois dérobées ?

A L E X I S.

Je ne le ferai plus , je ne le ferai plus de ma vie. Pardonne-moi, Grand-mere , pardonne-moi , mon Dieu.

S U S A N N E.

Il est donc vrai que tu avois volé ces pommes.

A L E X I S (*en sanglottant.*)

Ou - ou - oui.

S U S A N N E.

Et à qui les avois-tu prises ?

A L E X I S.

Au-au-au voisin Lé-Lé-o-nard,

B

14 *LE LIT DE MORT.*

S U S A N N E.

Il faut que tu ailles chez lui ,
Alexis , & que tu le supplies de te
pardonner.

A L E X I S.

Oh ! je t'en prie , Grand'mere , que
je n'y aille pas. Je n'oserai jamais.

S U S A N N E.

Il le faut , mon petit ami , pour que
cela ne t'arrive plus une autre fois.
Au nom du Ciel , mon cher enfant ,
ne prends jamais rien de ta vie , même
quand tu y ferois poussé par le besoin.
Dieu n'abandonne aucun de ceux qu'il
a fait naître. Confie-toi à ses secours ,
offre-lui tes peines , & il te soulagera.

A L E X I S.

Oh ! sûrement , sûrement , Grand'.

mere , je ne volerai plus rien. Je te le promets. J'aimerois mieux mourir de faim que de voler.

S U S A N N E.

Que le Seigneur t'entende & te bénisse ! J'espère de sa bonté qu'il te préservera toujours de mal faire.

(Elle le presse contre son cœur , & laisse tomber sur lui quelques larmes.)

Il faut , mon petit ami , que tu ailles tout de suite chez Léonard , le prier de te pardonner. Tu lui diras que moi aussi je lui demande pardon pour toi. Deschamps , vas-y avec Alexis. Dis-lui combien je suis fâchée de ne pouvoir lui rendre ce qu'on lui a pris ; que je prierai Dieu pour lui & pour sa famille , afin qu'il les fasse prospérer dans leurs affaires. Hélas !

ils ne font guere plus à leur aise que nous ; & si la pauvre Genevieve ne passoit les jours & les nuits à travailler , ils ne pourroient vivre avec un si grand nombre d'enfans. Mon fils, tu leur donneras un ou deux jours de ton travail pour les dédommager.

D E S C H A M P S.

De tout mon cœur, ma mere ; foyez en paix là-dessus.

Comme il disoit ces mots , le Bailli fraploit du revers de la main contre la fenêtre.

Sufanne le reconnut à cette maniere de s'annoncer , & à sa toux. Mon Dieu ! s'écria-t-elle , c'est le Bailli. Sûrement le pain & le beurre dont tu as fait ma derniere soupe ne sont pas payés.

D E S C H A M P S.

Il n'y perdra rien, ma mere, tranquillisez-vous. Je lui donnerai tant qu'il voudra de mes journées à la moisson.

S U S A N N E.

Oui, pourvu qu'il veuille attendre.

Deschamps alla parler au Bailli. Susanne poussa un profond soupir, & se dit à elle-même : Depuis notre malheureux procès, je ne puis le voir ou l'entendre, que tout mon cœur ne se souleve contre lui, pour nous avoir dépouillés. Et il faut encore, à mon agonie, qu'il vienne tousser à notre fenêtre. Mais peut-être, c'est la main de Dieu même qui l'a conduit si près de moi, pour que je décharge mon cœur de tout ce que j'ai contre lui, &

que je prie pour son ame. Eh bien ,
mon Dieu , je m'y résigne. Je ne lui
veux plus aucun mal. Pardonne-lui
comme je lui pardonne.

(*Elle entend le Bailli qui élève
la voix.*)

Bonté divine ! Il se met en co-
lere ! O mon pauvre Deschamps !
c'est par amour pour moi que tu
t'es empêtré dans ses mains.

(*Elle tombe en foiblesse.*)

(*Alexis saute du lit , & court à
Deschamps.*)

Mon pere ! mon pere ! viens donc.
Grand'mere qui se meurt !

D E S C H A M P S.

O mon Dieu ! Permettez ,
M. le Bailli , il faut que j'aille à
son secours.

LE BAILLI (*en s'éloignant.*)

Oui certes , cela est bien nécessaire. Le grand malheur , quand la vieille Sibylle viendrait à crever.

Deschamps , par bonheur , n'entendit point ces cruelles paroles. Il étoit déjà près du lit de Susanne , qui commençoit à revenir à elle , & qui , entr'ouvrant à peine les yeux , lui dit :

Il étoit en colere , mon fils ? Sans doute qu'il ne veut pas t'accorder du tems pour ce que tu lui dois ?

D E S C H A M P S.

Non , ma mere , ce n'est pas ce que vous pensez. C'est quelque chose d'heureux.

Susanne le regarde un moment en silence ; & recueillant ses forces , lui dit avec émotion :

Me dis-tu vrai , mon fils ? ou ne veux-tu que me consoler ? Que peut-il nous arriver d'heureux de sa part ?

D E S C H A M P S.

Monseigneur veut faire rebatir une aîle de son château ; & il entend que j'y travaille. J'aurai trente sols par jour.

S U S A N N E (*avec joie.*)

Est-il possible ?

D E S C H A M P S.

Oui sûrement , & il y a du travail pour plus de quinze mois. Je commencerai lundi.

S U S A N N E.

Eh bien , je mourrai contente , puisque je te vois du pain pour tes enfans. La mort n'a plus rien de douloureux pour moi. Tu es plein de bonté , ô mon Dieu ! conserve-la jusqu'au

dernier des miens. Crois-tu maintenant , mon fils , ce que je t'ai appris dès ta jeunesse , que plus le malheur vient à nous d'un côté , plus la grace du Ciel s'en rapproche de l'autre ?

D E S C H A M P S.

Qui , ma mere , je le croirai toujours. Mais vous voilà mieux. Souffrez que je vous quitte pour un moment. Je vais chercher un peu de paille pour vous couvrir.

S U S A N N E.

Non , je me sens un peu réchauffée. Cours plutôt chez Léonard avec Alexis. C'est ce qui presse le plus pour mon repos. Va , mon fils , je te le demande en grace.

Deschamps prit Alexis par la main ; & en tirant la porte , il fit

signe à Mariette de venir lui parler.

Aie bien soin de ta Grand'mere , lui dit-il. S'il lui prenoit quelque foiblesse, envoie-moi tout de suite chercher par Babet : je ferai chez le charpentier.

Léonard étoit à son travail. Genevieve , sa femme , se trouvoit alors toute seule à la maison. Elle apperçut, du premier coup-d'œil , que le pere & l'enfant avoient les larmes aux yeux.

Qu'avez-vous , mon voisin , dit-elle à Deschamps ? Pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi pleures-tu , Alexis ?

D E S C H A M P S.

Ah ! Genevieve , je suis bien malheureux ! Cet enfant , qui mouroit de faim , prit hier de vos pommes , apparemment dans votre grange. Ma mere s'en est apperçue..... Ge-

nevieve , elle est sur son lit de Mort ,
& elle vous prie de nous pardonner.
Je ne puis vous en rendre aujourd'hui la valeur ; mais je vous la donnerai sur mes premières journées.

G E N E V I E V E .

C'est une bagatelle , voisin , n'en parlons pas davantage. Et toi , mon petit ami , promets-moi que tu ne prendras jamais rien à personne.
(*Elle l'embrasse.*) Tu es né de si braves gens !

A L E X I S .

Oh ! je te le promets. Pardonne-moi , Genevieve , je ne prendrai plus rien.

G E N E V I E V E .

Oui , mon enfant , que cela ne t'arrive plus. Tu ne peux encore sa-

voir combien c'est un grand crime :
 Lorsque tu auras faim , viens me
 trouver ; & tant que j'aurai un mor-
 ceau , je le partagerai avec toi.

D E S C H A M P S.

Dieu merci , voisine , j'espere qu'il
 ne manquera plus de pain. J'aurai du
 travail pour quelques mois au château.

G E N E V I E V E.

Je viens de l'entendre dire des
 gens de Monseigneur , & j'en ai eu
 bien de la joie.

D E S C H A M P S.

Je ne m'en suis pas tant réjoui pour
 moi que pour ma pauvre mere. Elle
 aura du moins cette consolation avant
 de mourir. Dites bien à Léonard que
 je travaillerai de bon courage pour
 lui revaloir ce qui lui a été pris.

G E N E V I E V E.

G E N E V I E V E.

Cela n'en vaut pas la peine. Mon mari, j'en suis sûre, n'y a point de regret. Nous voilà aussi hors d'affaire : il doit être employé pour la charpente du bâtiment. Mais puisque la pauvre Susanne est si mal, je veux aller lui donner mes secours.

Elle courut prendre dans un panier des quartiers de pommes & de poires séchées au soleil : elle en remplit la poche d'Alexis, le prit par la main, & sortit en silence avec Deschamps.

Ils arriverent bientôt auprès de la malade. Genevieve lui tendit les bras, en détournant à demi son visage pour cacher ses larmes. Susanne les aperçut, & lui dit :

Tu pleures, Genevieve ?

C

G E N E V I É V E.

Oui ; je suis affligée de te voir souffrir.

S U S A N N E.

Ah ! c'est à nous de pleurer. Pardonne-nous , je te prie. C'est la première fois que cela arrive dans notre maison.

G E N E V I E V E.

Que veux-tu ? cette faute est peut-être excusable dans un enfant.

S U S A N N E.

Mais s'il en prenoit l'habitude quand il fera plus âgé !

G E N E V I E V E.

Non , j'en réponds pour lui , il fera un honnête garçon. Brave Susanne , tu mérites bien de recevoir cette récompense du Ciel pour ta droiture , & pour le soin que tu prends d'élever

ta famille dans l'honneur. As-tu besoin de quelque chose ? Ne crains pas de le dire. Tout ce que nous possédons est à ton service.

A L E X I S.

Oh oui, Grand'mere ! vois ce qu'elle m'a donné. Manges-en un peu. Tiens.

S U S A N N E.

Non , mon ami , je ne saurois. Je sens mes forces qui s'affoiblissent. Ma vue commence à s'éteindre. Approche-toi , mon fils. Voici le moment de te faire mes derniers adieux.

Deschamps saisi , à ces mots , d'un tremblement subit dans tout son corps , se découvre la tête , tombe à genoux devant le lit de sa mere , saisit ses mains , leve les yeux au Ciel , & ne peut prononcer une parole , étouf-

fé par ses larmes & ses sanglots.

Prends courage , mon fils , lui dit Susanne , je vais t'attendre dans une vie plus heureuse. Nous nous retrouverons pour ne jamais nous quitter.

Deschamps un peu revenu à lui-même , baissa la tête en disant : Bénis-moi donc , ma mere ; je ne demande qu'à te suivre , quand mes enfans n'auront plus besoin de moi.

Susanne rouvrit ses yeux mourans , & prononça ces paroles :

Exauce ma priere , Pere céleste , & accorde ta grace à mon cher enfant , le seul que tu m'as donné , & que j'aime de toute mon ame. Deschamps , que le Seigneur soit toujours avec toi , & qu'il confirme dans le Ciel la bénédiction que je te donne , pour avoir si

bien rempli tes devoirs envers tes parens.

Ecoute-moi maintenant, mon fils, & observe ce que je vais te dire. Eleve tes enfans dans l'honneur, & accoutume-les à une vie laborieuse, afin que s'ils sont pauvres, ils ne perdent jamais courage, & ne se laissent pas aller au dérèglement. Instruis-les à mettre toute leur confiance en Dieu, & à demeurer tendrement unis, pour trouver des consolations & des ressources dans les maux de la vie. Pardonne au Bailli son injustice. Quand je ferai morte & enterrée, va le trouver de ma part, & lui dis que je n'emporte point de rancune contre lui, que je prie Dieu au contraire en sa faveur, pour qu'il lui donne la grace de se re-

connoître avant de sortir de ce monde.

(*Elle s'interrompt un moment pour reprendre haleine , & dit ensuite :*)

Mon fils , apporte-moi mon imitation , & ce billet qui est au fond du coffre dans une bourse de cuir.

Bon ! (*Elle les prend , & les serre dans ses mains.*) Voilà tout ce que je possède de plus précieux sur la terre.... A présent fais-moi venir tes enfans.

Deschamps alla les prendre autour de la table où ils étoient assis & pleuroient. Il les fit mettre à genoux auprès du lit de leur Grand'mere. Susanne se souleva un peu pour les regarder , & leur dit :

Mes chers enfans , il m'est bien douloureux de vous laisser ainsi pauvres & sans mere ! Pensez à moi , mes

bien-aimés. Je ne puis vous donner en héritage que ce livre ; mais il a fait ma consolation, & il fera la vôtre. Quand vous saurez lire , lisez-en un peu tous les soirs devant votre pere. Vous y apprendrez à être religieux , honnêtes & équitables.

Deschamps , ce billet est un certificat de bonne conduite que j'apportai à ton pere en l'épousant. Tu le feras passer tour-à-tour à chacune de tes filles , jusqu'à ce qu'elles se marient.

Pour toi , mon fils , je n'ai rien à te donner en souvenir ; mais tu n'en as pas besoin. Tu ne m'oublieras pas , j'en suis sûre.

Genevieve , oserai-je te demander encore une grace , après avoir eu pardonné la faute d'Alexis ? Quand

je ne ferai plus , donne quelques soins à ces pauvres enfans..... Ils sont si délaissés..... Je te recommande sur-tout ma pauvre petite Louison..... C'est la dernière..... Où est-elle?..... mes yeux se ferment. Je ne la vois plus.....

(*Elle souleve languissamment son bras.*)

Conduisez ma main..... que je la touche..... O mes enfans!

(*Elle meurt.*)

Après un moment de silence , Deschamps la croyant assoupie , dit aux enfans : Relevez-vous , & ne faites pas de bruit. Elle dort. Si elle pouvoit se rétablir ! Mais Genevieve vit bien qu'elle étoit morte , & le lui fit comprendre. Quelle fut

alors sa désolation , & celle de toute la petite famille ! Comme ils pleuroient ! comme ils joignoient leurs mains , en les frappant l'une contre l'autre !

Genevieve les consola de son mieux , & elle répéta à Deschamps le dernier vœu de Susanne , que sa profonde tristesse l'avoit empêché d'entendre.

Elle commença dès ce jour même à le remplir. Les petits orphelins , élevés parmi ses enfans , profiterent des mêmes instructions , & devinrent bientôt , comme eux , l'exemple du village. Alexis sur-tout , continuellement frappé du souvenir de sa première faute , se distingua toute sa vie par la plus rigide probité.



P A S C A L.

M^o DUFRESNE avoit coutume de payer tous les dimanches une petite pension à ses enfans , pour qu'ils eussent le moyen de se procurer les plaisirs innocens de leur âge pendant le cours de la semaine. Aussi confiant que généreux , il n'exigeoit point qu'ils lui rendissent compte de l'emploi qu'ils faisoient de ses largesses. Il les croyoit assez bien nés pour suivre les conseils qu'il leur avoit donnés quelquefois à ce sujet. Hélas ! quelles suites affreuses produisit cette aveugle crédulité !

A peine les enfans avoient-ils reçu

leur paie ordinaire , qu'ils couroient aussi-tôt en acheter des pâtisseries & des confitures. Leur bourse recevoit, dès ce jour même , une atteinte si profonde , qu'il n'en falloit qu'une bien légère pour achever de l'épuiser le lendemain ; enforte qu'il ne leur restoit plus rien pour se régaler les jours suivans. Cependant leur bouche affriandée n'en demandoit pas moins à se repaître. Le Marchand consentit d'abord à leur donner à crédit ; mais comme leur pension ne pouvoit jamais suffire à les acquitter , & que leurs dettes grossissoient tous les jours, il résolut enfin d'en présenter le mémoire à leur père. M. Dufresne lui fit de sévères reproches de son imprudence , & défendit à tous les Mar-

chands des environs de donner rien à ses enfans qu'ils ne fussent en état de payer sur l'heure. Cette précaution , qui lui sembloit assez sûre pour les forcer à vaincre leur gourmandise , ne fit que l'irriter d'avantage ; & ils ne songerent plus qu'aux moyens de satisfaire ce goût défordonné.

Pascal , l'aîné de la famille , & le plus audacieux , couchoit tout près de son pere. Après avoir remarqué le tems où il étoit plongé dans le plus profond sommeil , il se leva sans bruit , fouilla dans sa bourse , & y prit un écu. Enhardi par ce funeste succès , il renouvela plusieurs fois ses larcins. Mais il n'est point de crime si secret , que tôt ou tard il ne se découvre.

M. Dufresne avoit un procès à la
veille

veille d'être décidé. Comme il s'en étoit occupé toute la journée , les mêmes pensées l'agitoient encore , & il les creusoit dans le silence de la nuit. Pascal le jugeant endormi , crut que c'étoit le moment d'exécuter son indigne entreprise. Malheureusement pour lui , la lune jettoit alors assez de rayons dans la chambre , pour qu'une foible lumière se répandît à travers l'épaisseur des rideaux. Quel fut l'effroi de M. Dufresne de se voir voler par son propre fils ! Il dévora son ressentiment pendant le reste de la nuit. Mais avant que Pascal sortît de sa chambre , il s'habilla ; & après divers propos indifférens : Qu'est-ce que tu acheteras aujourd'hui , lui dit-il , pour ton déjeûner ?

Rien, mon papa, répondit le détestable menteur. J'ai donné aux pauvres ma pension de la semaine : il faudra bien me contenter de pain sec.

M. Dufresne ne put commander plus long-tems à son indignation. Il saisit Pascal, le dépouilla, & trouva dans ses poches deux écus de six francs qu'il venoit de lui dérober. Autant qu'il avoit témoigné jusqu'alors de tendresse & d'indulgence, autant il fit éclater de courroux & de rigueur. De vives réprimandes ne furent que l'annonce d'un traitement plus sévère; & le malheureux fut obligé de passer quelques jours au lit, pour se rétablir des suites de cette correction.

Combien il est difficile d'extirper un vice qu'on a laissé trop long-tems

s'enraciner dans son cœur ! Pascal ne fut point réformé par cette aventure. La clef de la cassette de son pere étant tombée , par hazard , entre ses mains , il en tira l'empreinte sur de la cire molle ; & sous un prétexte spécieux , il en fit forger une pareille par le serrurier. Il avoit maintenant une occasion commode de piller à discrétion le trésor de la famille. Comme son pere avoit beaucoup d'argent , & qu'il étoit assez rusé , lui , pour n'en jamais prendre trop à la fois ; ses rapines restèrent long-tems inconnues. Il parvint ainsi jusqu'à sa quinzieme année , composant si bien sa conduite , que ses parens croyoient n'avoir plus aucun reproche à lui faire , lorsqu'une circonstance imprévue dévoila

tout-à-coup son indigne hypocrisie.

Son pere , dans le paiement d'un billet , avoit reçu , par mégarde , une piece de monnoie étrangere. Il la laissa , pour le moment , avec les autres , avec le projet de l'en retirer le jour d'après. Cette piece tomba le jour même entre les mains de Pascal , dans une saignée qu'il fit à la cassette. M. Dufresne qui l'avoit si bien remarquée la veille , ne la trouvant plus le lendemain , les anciennes inclinations de son fils revinrent dans sa mémoire ; & Pascal devint l'objet de ses premiers soupçons. Il monta soudain dans sa chambre , visita sa bourse , & , avec un morne désespoir , il y trouva la piece qui lui manquoit.

Pascal étoit alors trop grand , pour

que son pere crût devoir le châtier comme la premiere fois. Il se contenta de lui reprocher vivement son indignité, en le menaçant de lui retirer sa tendresse. Il consulta ses amis sur la maniere dont il devoit traiter ce jeune scélérat. Les plus sages lui conseillèrent de le faire enfermer pour quelques mois dans une maison de force, afin de lui donner le tems de se repentir de son crime, & de s'accoutumer à une vie frugale. Cependant la crainte de le déshonorer, & les combats de l'amour paternel qui n'étoit pas entièrement éteint dans son cœur, ne lui laisserent pas la force de profiter de cet avis salutaire. Il aima mieux employer une voie plus douce. Il envoya son fils continuer ses exercices

dans une ville éloignée, sous la tutelle d'un ami vigilant, auquel il prescrivit de ne lui donner d'argent que ce qui lui seroit d'une indispensable nécessité.

Précaution, hélas ! trop tardive ! Pascal étoit absolument corrompu. Il avoit chez son tuteur une nourriture abondante, qui, sans être recherchée, étoit préparée avec assez de soin pour devoir contenter son goût. Mais il falloit à sa sensualité des morceaux plus fins & plus délicats. Il fit un marché secret avec un traiteur, qui connoissoit la richesse de son pere, pour lui fournir ce qu'il y avoit de plus friand dans les marchés. Un Marchand de vin s'engagea également à lui procurer les liqueurs les plus exquises. Il ne se trouva pas encore satisfait. Il voulut pren-

dre part aux débauches que les jeunes gens de la ville alloient faire dans les auberges des villages voisins; & comme son tuteur refusoit de contribuer à ces dissipations, il s'adonna au jeu, & apprit à pratiquer toute espece de friponneries pour escroquer de l'argent.

Le Ciel paroissoit s'intéresser visiblement au changement de sa conduite, en ne permettant pas qu'aucune de ses basses manœuvres demeurât impunie. Trois des plus robustes joueurs qui s'apperçurent une fois de ses tours, tomberent sur lui, & le chargerent de tant de coups, qu'il fut près d'en mourir sur la place.

On le transporta tout ensanglanté dans sa chambre. Son tuteur accourut, & lui prodigua les soins & les secours.

Il attendit qu'il fût presqu'entièrement rétabli pour lui représenter , avec les expressions les plus touchantes , les malheurs dans lesquels il couroit se précipiter. Infortuné jeune homme , lui dit-il , qui vous porte à des excès si honteux ? Vous déshonorez un nom que la probité de vos ayeux a rendu respectable. Vous ravissez à vos parens les douces espérances qu'ils formoient en cultivant votre éducation. Lorsque vos jeunes concitoyens , qui consacrent à l'étude le tems que vous perdez dans des scènes scandaleuses , seront recherchés dans votre patrie , & portés aux fonctions les plus distinguées , vous , comme un homme abject & dangereux , vous vous verrez méprisé par la plus vile populace , & banni de

toutes les sociétés de gens d'honneur.

Ces discours firent d'abord sur lui quelque légère impression. Il suspendit tout commerce avec les complices de ses égaremens ; il se contenta de sa nourriture ordinaire , & l'étude sembloit prendre des charmes pour son esprit. Mais ces belles résolutions ne tarderent pas long-tems à s'évanouir. Il se rengagea peu-à-peu dans son train de vie ordinaire. Il vendit en secret les livres qu'on lui avoit donnés. Sa montre, son linge & ses habits eurent successivement le même sort ; & il se dépouilla si bien lui-même , qu'il fut réduit à ne plus sortir de la maison.

Alors tous ses créanciers se réveillèrent à la fois ; & sur le refus de son tuteur de satisfaire à leur avidité , ils

écrivirent à son pere , en le menaçant de le faire arrêter, s'ils n'en recevoient une réponse plus favorable. Qu'on se représente l'état du malheureux Pascal. Accablé des reproches de ses créanciers, & de l'indignation de son tuteur, des mépris des domestiques, & de ses propres remords, il ne lui restoit plus à attendre que la malédiction de ses parens. Il sentit qu'il avoit trop négligé de s'instruire pour trouver des ressources dans son travail. Quelquefois il lui venoit l'idée d'aller mendier sa subsistance; mais son cœur orgueilleux ne pouvoit s'y résoudre. Il passa un jour entier dans sa chambre, au milieu des plus violentes agitations du désespoir, tordant ses bras, s'arrachant les cheveux, & maudissant ses

vices ; mais toujours emporté par sa dépravation , il sortit le soir même pour aller boire dans une taverne le peu d'argent qui lui restoit encore.

Il s'y trouvoit en ce moment deux hommes qui venoient de lever des recrues pour les Colonies. Ils remarquerent sur ses traits le trouble dont son ame étoit agitée. Ils se firent un signe du coin de l'œil , & tournerent leur conversation sur l'Amérique. Ils parlèrent de la beauté du pays , de la paie énorme que les troupes y recevoient. Ils peignirent les avantages qu'un jeune homme de famille y rencontroit en foule pour faire promptement une grande fortune. Ils nommerent plusieurs de leurs amis qui , de simples soldats , étoient devenus Officiers ,

& avoient épousé de riches veuves.

Pascal écoutoit ces discours avec une extrême avidité. Il se mêla bientôt à l'entretien , & demanda s'il ne pourroit point trouver de service parmi ces troupes. Je puis vous en procurer , lui dit un des recruteurs , quoique nous ayons déjà plus de sujets qu'il ne nous en faut ; mais vous paroissez mériter des préférences ; & il lui offrit quatre louis d'or pour son engagement.

Après quelques combats intérieurs, Pascal les reçut. Il passa le reste de la nuit à boire ; & dès le lendemain il fut envoyé dans une forteresse pour y apprendre l'exercice. Il se trouva dans une société composée de payfans grossiers , d'apprentifs fugitifs , de mendiens enlevés sur les grandes routes, & de

de voleurs sauvés du gibet. On lui donna pour maître un caporal dur & rébarbatif, qui, l'accablant d'injures & de coups de canne, lui fit éprouver toute sorte de honte & de douleurs.

Son malheur alloit encore s'accroissant chaque jour. L'argent qu'il avoit reçu en échange de sa liberté étoit déjà consumé dans la débauche. Du pain de munition, & une soupe dégoûtante, étoit tout ce qu'il avoit pour se soutenir. Lucas, jadis gardeur de pourceaux, qui se trouvoit alors son camarade, étoit bien moins à plaindre. Accoutumé, dès l'enfance, à vivre de pain de seigle & de fromage, il se croyoit nourri comme un Prince, lorsqu'il pouvoit manger quelquefois un peu de viande à demi-cuite ; & il

goûtoit d'une vieille poule avec autant de plaisir, que Pascal auroit goûté d'un faisan. Mais , pour celui-ci , quelle devoit être sa peine , lorsqu'avec une moitié de hareng saur , ou un tronc de chou baigné de graisse fétide , il pensoit aux morceaux friands qu'il avoit autrefois si recherchés !

Quelques jours après , l'ordre de partir arriva. Pascal reçut cette nouvelle avec plus de satisfaction qu'on ne l'auroit attendu. Si tu parviens une fois en Amérique , se disoit-il , tu es jeune & bien tourné , tu feras ta fortune comme tant d'autres Européens.

Au milieu de ces brillantes perspectives , il monta sur le vaisseau qui devoit le transporter avec sa troupe. Deux ou trois verres d'eau-de-vie qu'il

but avant de s'embarquer , échauffèrent sa tête , & lui firent oublier ses parens. Il s'éloigna du rivage avec des cris de joie insensés. Mais cette joie ne fut pas d'une plus longue durée que l'ivresse qui l'avoit produite. Tous ceux qui n'avoient pas encore navigué , éprouverent des maux de cœur violens. Pascal , dont l'estomac étoit déjà affoibli par ses intempérances , en souffrit plus que personne. Il passa plusieurs jours dans des défaillances continuelles. Il ne pouvoit supporter aucune nourriture. La seule vue des alimens révoltoit ses entrailles. Des fèves moïsies , du bœuf salé , du biscuit racorni , voilà toutes les friandises qu'il avoit maintenant à favoriser. On avoit d'abord donné aux soldats une pinte

de bierre par jour pour les soutenir ; mais on les en fêvra peu-à-peu , & il fallut se contenter d'une petite mesure d'eau , qu'on étoit encore obligé de faire filtrer , pour en tirer les vers dont elle étoit remplie.

Après deux mois de vives souffrances , auxquelles se joignoient chaque jour les terreurs & les accidens d'une traversée orageuse , il aborda , épuisé de fatigues , de maux & de chagrins. Son cœur aigri par les horreurs de sa situation , avoit laissé corrompre tous ses penchans ; & déjà son esprit ne s'ouvroit plus qu'à des idées de forfaits. La négligence de ses devoirs , & les bassesses qu'il commit

‘dans le régiment , l’en firent chasser avec ignominie. On crut devoir le renvoyer à sa famille , lié & garotté au fond de la cale d’un vaisseau avec d’autres scélérats.

Qu’étoient devenus , dans cet intervalle , ses infortunés parens ? Hélas ! ils vivoient encore , s’il faut nommer du doux nom de vie des jours consumés dans les angoisses & le désespoir. La honte des crimes de leur fils , dont toute leur ville natale étoit instruite , les avoit forcés de l’abandonner , pour chercher un asyle obscur. Ils traînoient leur déplorable existence dans une retraite écartée , sur le bord de la mer.

Ils y étoient à peine établis ,

lorsque le vaisseau qui portoit Pascal , vint aborder entre des rochers non loin de cette plage. Les criminels qu'on y tenoit renfermés , avoient brisé leurs chaînes ; & après avoir massacré l'équipage , ils s'étoient rendus maîtres du bâtiment. Ils en sortirent la nuit , pour aller piller les maisons répandues sur la côte. M. Dufresne , cette nuit même , veilloit auprès du lit de sa femme que la douleur avoit réduite , après de longues souffrances , à une cruelle agonie. Dans les transports d'un violent délire , elle répétoit le nom de son fils , & l'appelloit pour l'embrasser , & lui pardonner avant de mourir. Tout-à-coup la porte est enfoncée , &

dix scélérats se précipitent dans la chambre. Pascal étoit à leur tête , une hache à la main. M. Dufresne s'avance avec un flambeau ; mais avant que son fils ait pu le reconnoître..... O nature ! nature ! Je ne puis achever.

Enfans , si après avoir lu cette horrible aventure , vous osiez vous familiariser avec la première idée du vice , tremblez de devenir par degrés , criminels , & de finir , comme Pascal , par un parricide !

LE SORTILEGE

N A T U R E L.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Mde. DE GRAMMONT.

AUGUSTE , *son fils.*

JULIE , *sa fille.*

Le Chevalier d'ORGEVILLE.

ELISE , *sa sœur.*

GABRIEL ,
LUCIEN ,
SOPHIE ,

} *Amis de Julie &
d'Auguste.*

JUSTINE , *femme-de-chambre de
Mde. de Grammont.*

ROBERT , *vieux domestique.*

La Scene se passe chez Mde. de Grammont , dans une salle basse qui donne sur le jardin.



LE SORTILEGE
NATUREL.
DRAME EN UN ACTE.



S C E N E I.

JUSTINE (*debout devant une table
couverte de jetons.*)

J'AI beau compter & recompter,
je n'en trouve jamais que quatre-
vingt-quatorze. Il devrait pourtant
y en avoir cent. Ne me parlez pas
d'une maison où l'on reçoit des en-
fans aussi tracassiers. Ils ne peuvent

mettre le pied dans un endroit , que tout n'y soit bouleversé en un tour de main. Allons , il faut que je visite d'abord tous les coins de la chambre.

(*Elle va furetant de côté & d'autre , sur les chaises , sur les fauteuils , jusques sur les fenêtres.*



S C E N E I I.

Mde. DE GRAMMONT ,
J U S T I N E.

Mde. DE GRAMMONT.

QUE cherches-tu donc , Justine , d'un air si inquiet ?

J U S T I N E.

Des jetons , Madame.

Mde. DE GRAMMONT.

Est-ce que tu ne les vois pas là sur la table ?

J U S T I N E.

Je ne cherche pas ceux qui y sont , je cherche ceux qui manquent.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais il ne doit pas y en manquer.

J U S T I N E.

Cela ne devrait pas être. Cependant il y en a fix de moins. La bourse n'est-elle pas de cent ?

Mde. DE GRAMMONT.

Tu le fais comme moi.

J U S T I N E.

Eh bien , je ne puis en trouver

que quatre-vingt-quatorze. Ayez la bonté , Madame , de les compter vous-même.

Mde. DE GRAMMONT (*après avoir compté.*)

Effectivement, il n'y en a pas davantage. Le nombre étoit pourtant complet hier au soir , à la fin de notre partie. Mais qui t'a donné l'idée de venir voir si le compte s'y trouvoit ?

J U S T I N E.

C'est qu'en entrant ici , j'ai vu que les enfans les avoient pris pour jouer.

Mde. DE GRAMMONT.

Je leur avois expressement défendu de toucher à cette bourse.
Ils

Ils en ont d'autres pour leur usage.
Qui leur a donné ceux-là ?

J U S T I N E.

Ils ont bien su les prendre d'eux-mêmes.

Mde. DE GRAMMONT.

D'eux-mêmes ? Ils me le paieront.
Où sont-ils ?

J U S T I N E.

Dans le jardin , sans doute , avec
leur petite sœur.

Mde. DE GRAMMONT.

Fais-moi venir Julie..... Mais ;
écoute , n'est-il entré personne que
mes enfans ?

J U S T I N E.

Oh ! leurs amis y sont venus aussi,
Et qui peut savoir ?

F

Mde. DE GRAMMONT.

Quoi ! tu soupçonnerois.....

J U S T I N E.

Je réponds de vos enfans , & de ceux de M. Duluc , comme de moi-même.

Mde. DE GRAMMONT.

Est-ce que tu ne répondrois pas également des autres ?

J U S T I N E.

Je ne les connois pas assez pour cela.

Mde. DE GRAMMONT.

Que dis-tu ? Des enfans de Condition , dont les parens sont si pleins d'honneur ?

J U S T I N E.

Tenez , Madame..... Je vais

appeller Mademoiselle Julie..... Mais la voici.

S C E N E I I I.

Mde. DE GRAMMONT,
JULIE, JUSTINE.

Mde. DE GRAMMONT.

QUI vous a permis , Mademoiselle , de vous servir de mes jetons ? Ne vous avois-je pas défendu d'y toucher ?

J U L I E.

Ce n'est pas ma faute , maman.

Mde. DE GRAMMONT.

Et de qui donc , s'il vous plaît ?

J U L I E.

De M. d'Orgeville , & de sa sœur. J'avois tiré des cartes avec les jetons d'ivoire que vous avez bien voulu me donner. Fi donc ! ont-ils dit , l'un & l'autre. Nous ne sommes pas accoutumés à jouer avec ces jetons-là. Il nous en faut d'argent. Là-dessus , ils se sont mis à fouiller dans tous les tiroirs , jusqu'à ce qu'ils aient trouvé cette bourse.

Mde. DE GRAMMONT.

Pourquoi ne pas leur déclarer la défense que je vous ai faite ?

J U L I E.

Bon ! ils ont bien voulu nous entendre ! Ils nous auroient battus ,

je crois , si nous n'avions pas voulu leur céder.

J U S T I N E.

Voilà des enfans bien élevés , à ce qu'il me paroît.

Mde. DE GRAMMONT.

Il falloit au moins compter les jetons avant de sortir.

J U L I E.

C'est aussi ce que je voulois faire. Mais lorsque j'en avois compté une trentaine , M. d'Orgeville venoit les reprendre. Enfin , il les a jettés pêle-mêle dans la bourse , & nous a entraînés dans le jardin.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais savez-vous qu'il en manque six ?

J U L I E.

Est-il vrai , maman ?

Mde. DE GRAMMONT.

Comment , s'il est vrai , quand je vous le dis ? Voyez , si l'on peut s'en reposer en rien sur vous ? C'est votre devoir de veiller à ce que rien ne se perde.

J U L I E.

Eh ~~mon Dieu~~ , maman , j'étois assez embarrassée. Ces enfans sont si brouillons ! Il falloit les suivre sans cesse , & courir de l'un à l'autre , pour les empêcher de briser vos laques & vos porcelaines. Ils ont pu disperser les jetons , pendant que j'étois occupée d'un autre côté.

Mde. DE GRAMMONT.

Il faut pourtant qu'ils se trouvent.

J U S T I N E.

Je n'en fais qu'un moyen ; c'est de faire retourner les poches de tous ces petits messieurs , avant qu'ils ne sortent.

Mde. DE GRAMMONT.

Fi donc , Justine ! J'irois faire cet affront à leurs parens !

J U L I E.

Oh ! je suis bien sûre qu'aucun d'eux n'est capable d'une bassesse.

Mde. DE GRAMMONT.

Je le crois aussi : mais à leur âge , on est capable d'une étourderie. Va , ma fille , va leur de-

mander poliment si quelqu'un de la compagnie , sans y penser , n'auroit pas mis des jetons , avec son argent , dans sa bourse. Ta commission est délicate , & demandé beaucoup de ménagemens. Prends bien garde à n'offenser personne , en laissant entrevoir quelques soupçons injurieux.

J U L I E.

Oui , mainan , j'y vais.

Mde. DE GRAMMONT.

Accuse-toi devant eux de négligence ; & dis-leur qu'on s'en prendroit à toi , si les jetons ne pouvoient se retrouver.

J U L I E.

Je comprends à merveille. Laissez-moi faire.

Mde. DE GRAMMONT.

Tu diras , en passant , à Robert
de venir me parler ici.

J U L I E.

Oui , maman.

S C E N E I V.

Mde. DE GRAMMONT,
J U S T I N E.

J U S T I N E.

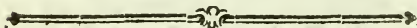
(Qui s'est occupée à chercher pendant la fin de la dernière scène.)

JE puis toujours bien répondre
qu'ils ne sont pas dans cette pièce.

Il n'y a pas un recoin que je n'aie visité.

Mde. DE GRAMMONT.

Voilà des choses qui ne devroient pas arriver dans ma maison. Je tremble , autant que je desire d'être éclaircie sur cet événement.



SCENE V.

Mde. DE GRAMMONT,
JUSTINE, ROBERT.

R O B E R T.

ME voici , Madame , que voulez-vous de moi ?

Mde. DE GRAMMONT.

Robert , c'est pour vous dire

qu'il manque six jetons d'argent.

R O B E R T.

Est-ce que Madame me soupçonneroit de les avoir détournés ?

Mde. DE GRAMMONT.

A Dieu ne plaise , mon ami ! Je te connois trop bien pour avoir de pareilles idées. Mais comme tu as traversé l'appartement , je voulois te demander si tu ne les avois pas vus sur quelque fauteuil.

R O B E R T.

Des jetons sur des fauteuils ?

Mde. DE GRAMMONT.

Je fais que ce n'est pas leur place : mais les enfans s'en sont servis pour jouer. Ils les auront peut-être

72 *Le Sortilege naturel.*

laissés étourdiement dans un coin ;
& tu aurois pu les voir.

R O B E R T.

Je ne les ai pas vus, Madame.

Mde. DE GRAMMONT.

Tant pis, me voilà fort embarrassée. Je ne fais quel parti prendre. Il faut certainement qu'ils se soient perdus aujourd'hui. Je les comptai moi-même hier au soir. Mais cherchez donc, Justine.

J U S T I N E.

Vous avez vu, Madame, que je n'ai pas perdu un moment. Les pauvres domestiques sont bien à plaindre, quand il s'égare quelque chose dans une maison. On gronde,
&

& l'on soupçonne même les plus honnêtes.

Mde. DE GRAMMONT.

Les plus honnêtes doivent me pardonner de les comprendre dans mes recherches , pour découvrir celui qui ne l'est pas.

R O B E R T.

Vous pouvez commencer par moi , Madame. Les fripons sont les premiers à se fâcher de ce qu'on les suspecte.

J U S T I N E.

Je ne crains rien de ce côté , Dieu merci. Mais c'est toujours un affront pour des domestiques , lorsqu'il se fait des recherches dans une maison.

Mde. DE GRAMMONT.

Mettez-vous un moment à ma place ; que feriez - vous ?

R O B E R T.

Ce que je ferois , Madame ? Il me vient une idée : & si vous me permettez de l'exécuter , je vous garantis que je retrouverai ce que nous cherchons.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais songes-tu qu'il ne faut compromettre personne ? Quel est ton dessein ?

R O B E R T.

Je ne puis vous le dire. Un seul mot le feroit manquer. Ayez la bonté seulement de faire assembler ici tout le monde. Je vous promets

que le voleur se dénoncera lui-même.

Mde. DE GRAMMONT.

Je ne fais si je dois.

R O B E R T.

Vous me connoissez , ma chere
Maîtresse. Soyez sûre que personne
n'aura à se plaindre que le coupa-
ble : & je ne crois pas que vous
veuilliez le ménager.

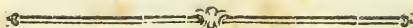
Mde. DE GRAMMONT.

Et bien , je connois ta prudence ;
je m'en rapporte à toi.

R O B E R T.

Bon ! je vais tout disposer pour
mon sortilege. N'en foyez point
effrayée. Rien n'est plus naturel.

(*Il sort.*)



S C E N E V I.

Mde. DE GRAMMONT,
JUSTINE.

J U S T I N E.

MADAME , il a parlé de fortilege , avez-vous entendu ? Si je n'étois pas si sûre d'être innocente , j'en mourrois d'avance de frayeur.

Mde DE GRAMMONT.

Taisez-vous donc , imbécille.

SCENE VII.

Mde. DE GRAMMONT,
AUGUSTE, JUSTINE.

Mde. DE GRAMMONT.

TE voilà , Auguste ? D'où vient cet air empressé ? Est-ce que tu me rapportes les jetons ?

AUGUSTE.

Non , Maman ; je ne fais que d'apprendre qu'il vous en manque fix. Ma sœur vient de nous le dire.

Mde. DE GRAMMONT.

Et comment a-t-on reçu cette nouvelle ?

AUGUSTE.

Nous avons tous été bien surpris. Les petits Duluc & leur sœur veulent venir se défendre auprès de vous. Ils sont tous très-fâchés ,
maman.

Mde. DE GRAMMONT.

Comment donc ? Je les suspecte moins que personne au monde. Et M. d'Orgeville ?

AUGUSTE.

Oh ! il est furieux. Il dit que c'est lui faire une bien mauvaise réception , que de le regarder comme un voleur.

Mde. DE GRAMMONT.

J'espère que Julie n'aura pas employé d'expression désobligeante ?

AUGUSTE.

Non, maman, au contraire. Elle a parlé avec beaucoup de politesse.

M^{de}. DE GRAMMONT.

Pourquoi donc M. d'Orgeville s'est-il emporté ? Il n'y avoit rien de personnel pour lui.

AUGUSTE.

Je ne fais, mais sa sœur l'a tiré à part : il n'a pas daigné seulement l'écouter. Il vouloit s'en aller tout de suite. Par bonheur son chapeau est resté ici. Il revient le chercher : mais il a déclaré qu'il partiroit sur l'heure. Il menace d'aller se plaindre à son papa.

M^{de}. DE GRAMMONT.

Il ne sortira point ; & je veux

moi-même prévenir son pere , lorsqu'il viendra le chercher.

A U G U S T E.

Tous les autres desirent & demandent à haute voix de venir se justifier auprès de vous.

Mde. DE GRAMMONT.

Ils n'ont à se justifier de rien. Je ne voulois que savoir s'ils étoient en état de me donner quelques éclaircissemens. Ils sont tous assez bien nés pour que je ne leur impute aucune indignité. Mais je connois les fantaisies des enfans. Ils veulent tout voir , toucher à tout : & par inadvertance , on peut mettre une chose dans sa poche , sans avoir intention de la voler.

Le Sortilege naturel. 81

AUGUSTE.

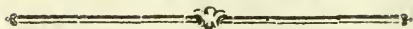
Eh mon Dieu , oui ! J'avois bien pris l'autre jour , sans le savoir , la bourse de ma sœur.

Mde. DE GRAMMONT.

Doucement Je les entends sur l'escalier. Justine , laisse-moi seule avec eux , & va voir si Robert fait ses préparatifs.

JUSTINE.

J'y vais pour vous obéir , Madame ; mais ce n'est qu'en tremblant.



S C E N E V I I I .

Mde. D E G R A M M O N T ,
AUGUSTE , JULIE , le Cheva-
lier d'ORGEVILLE , ELISE ,
GABRIEL , LUCIEN , SOPHIE .

Mde. D E G R A M M O N T .

B O N J O U R , mes petits amis , je
suis enchantée de vous voir .

D' O R G E V I L L E .

Mademoiselle Julie vient de nous
dire , Madame , qu'il manquoit fix
des jetons d'argent , avec lesquels
nous avons joué ici par malheur .
J'en suis très-fâché ; mais je ne

m'attendois pas qu'on pût soupçonner quelqu'un de la compagnie de les avoir pris. Je vous réponds au moins pour moi , & pour ma sœur.

Mde. DE GRAMMONT.

Que le Ciel me préserve d'avoir de mauvaises idées de personnes de votre Condition ! Ma fille ne vous a certainement pas témoigné que j'eusse la moindre crainte ?

E L I S E.

Non , Madame ; elle nous a demandé seulement si nous les avions emportés , par mégarde , ou pour jouer dans le jardin.

Mde. DE GRAMMONT.

Vous auriez pu le faire innocemment. Je ne vois qu'elle seule

84 *Le Sortilege naturel.*

de coupable en toute cette affaire.
C'est de ne vous avoir pas fait jouer
avec les jetons que je lui ai donnés
pour son usage.

G A B R I E L.

Nous n'aurions pas plus emporté
des autres que de ceux-là.

L U C I E N.

Oh mon Dieu ! je n'aurois ja-
mais osé remettre le pied dans la
maison , si j'avois pris seulement
une épingle chez vous.

SOPHIE (*en vuidant ses poches.*)

Tenez , voici mes poches. Je
n'en ai pas d'autres à mon fourreau.

Mde. DE GRAMMONT.

Eh non , mes enfans ! je vous ai
déjà dit combien j'étois loin d'a-
voir

voir de ces idées. La perte de six jetons n'est pas considérable. Cependant je ne puis vous cacher qu'elle m'affecte sensiblement. Je voudrois , pour dix fois ce qu'ils valent , qu'ils ne fussent pas égarés.

D' O R G E V I L L E.

Quand ils ne vaudroient qu'une bagatelle , ils ne devroient pas s'être perdus parmi nous. Mais on a des valets ; & ces gens-là ne sont pas toujours fideles. Ce n'est pas la premiere fois qu'on s'en est plaint au château.

J U L I E.

Et moi , je vous assure que cela n'est jamais arrivé dans notre maison.

H

AUGUSTE.

Je répondrois , la main sur le feu , de tous nos domestiques.

Mde. DE GRAMMONT.

J'ai mis en eux , depuis long-tems , la plus grande confiance ; cependant , M. le Chevalier , si vous aviez observé quelque chose , vous m'obligeriez de m'en avertir.

D'ORGEVILLE.

Oh ! rien , rien.... Mais quand nous sommes allés dans le jardin , n'ai-je pas vu la femme-de-chambre entrer ici ?

Mde. DE GRAMMONT.

Justine , M. le Chevalier ? Oh ! je suis tranquille sur son compte. Depuis six ans qu'elle est chez moi ,

tout passe entre ses mains : & si elle avoit eu des projets sur ma fortune , elle auroit pu détourner des effets d'une bien plus grande importance.

D' O R G E V I L L E.

Votre vieux domestique n'y est-il pas entré aussi ? Il n'a pas une figure très-heureuse , ce grison-là. Je ne voudrois pas le rencontrer le soir sur mon chemin.

Mde. DE GRAMMONT.

Fi donc , Monsieur ! qui peut vous avoir donné ces préventions contre l'honnête Robert ? C'étoit l'homme affidé de mon beau-pere ; & il est plus ancien que moi dans la famille. S'il pouvoit devenir in-

fidele , ni vous , ni moi , nous n'aurions plus sur la terre personne à qui nous confier.

D' O R G E V I L L E.

Enfin , Madame , quelqu'un peut s'être glissé dans le fallon après nous.

Mde. D E G R A M M O N T.

Oui , cela pourroit être ; & je vais m'en éclaircir. Amusez - vous à jouer jusqu'à mon retour.

D' O R G E V I L L E.

Non , Madame ; après ce qui s'est passé , je ne puis rester ici plus long-tems. Monsieur Auguste , ne sauriez-vous point ce qu'est devenu mon chapeau ?

AUGUSTE.

Robert l'a pris pour le nettoyer.
Il vous le rapportera.

D'ORGEVILLE.

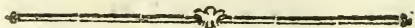
Il me le faut sur le champ.

ELISE.

Est-ce que tu ne veux pas attendre mon papa ? Tu fais qu'il doit venir nous chercher dans sa voiture !

Mde. DE GRAMMONT.

Je ne souffrirai point que vous vous en retourniez à pied. Il y a près d'une lieue d'ici au château. Attendez-moi , je vous prie , je ne tarderai guere à revenir.

*S C E N E I X.*

AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

D' O R G E V I L L E.

JE suis fort surpris que votre maman ait osé se permettre des soupçons à notre égard. Des personnes comme nous voler des jetons !

J U L I E.

Elle n'a jamais eu cette pensée , Monsieur. Elle a pu croire que nous les aurions mis , par distraction , dans notre poche : & j'au-

rois été capable , aussi - bien qu'un autre , de cette étourderie. Mais voler ! il n'y a pas un mot qui ressemble à cela dans tout ce qu'elle a dit.

D' O R G E V I L L E.

S'il n'y avoit eu ici que de petits bourgeois , (*en regardant Gabriel , Lucien & Sophie*) elle auroit pu croire tout ce qu'elle auroit voulu ; mais elle devoit bien savoir faire une différence.

G A B R I E L.

C'est de nous apparemment que vous entendez parler , Monsieur ; votre regard me le dit. Mais il faut que je vous dise à mon tour , qu'ici à la campagne , c'est la maniere de

penſer & de vivre , & non la naiſſance , qui fait la véritable nobleſſe.

D' O R G E V I L L E.

Voyez donc comme ces campagnards ſ'anoblifſent , pour un petit coin de terre qu'ils labourent ! Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas d'autres enfans que vous dans notre voiſinage , & que nous ſoyons obligés , M. Auguſte & moi , de vous recevoir dans notre compagnie , pour nous aider à nous divertir. A la ville , vous n'auriez pas eu cet honneur , je vous en répons , malgré votre maniere de vivre & de penſer.

A U G U S T E.

Parlez pour vous ſeul , M. d'Or-

geville. A la ville , comme ici , je me ferai toujours honneur de la société de mes chers amis.

J U L I E.

Oui certainement , Monsieur le Chevalier. Ils nous donnent plus de bons exemples dans un jour , que nous n'en recevrons dans un an d'une douzaine de petits gentils-hommes comme vous.

E L I S E.

Voilà , mon frere , ce que tu mérites. Pourquoi les attaquer ?

D' O R G E V I L L E.

Ne vas-tu pas aussi faire la Philosophe , toi ? Tu penses certainement comme moi dans le fond du cœur , quoique tu n'en dises rien.

Est-ce que tu as oublié ce que maman nous répète tous les jours des enfans de bourgeois ? Ne vous mêlez jamais avec les petites gens. Dans une basse condition , on ne peut avoir que des sentimens bas.

A U G U S T E.

Est - ce vous croiriez mes amis capables de prendre quelque chose dans une maison étrangere ?

G A B R I E L.

Dites , Monsieur : Nous avez-vous vu seulement approcher de la table ?

S O P H I E.

Au lieu que je vous ai vu , moi , tenir des jetons dans votre main , & les regarder même de fort près.

(*D'Orgeville s'élance vers elle ,
& veut la frapper. Auguste & Ga-
briel se mettent devant lui , & le
retiennent.*)

A U G U S T E.

Doucement , doucement , c'est
à moi que vous aurez à faire.

G A B R I E L.

Non , mon ami , je saurai bien
défendre ma sœur. Qu'il ose seule-
ment la menacer ! Je lui déclare
que je ne suis pas plus épouvanté
de sa taille que de sa noblesse.

D' O R G E V I L L E.

Oh ! je ne suis pas fait pour me
battre avec de petits bourgeois.

J U L I E.

Fort bien. Et vous ne vous se-

riez pas compromis sans doute à battre une petite bourgeoise ?

D' O R G E V I L L E.

Je ne laisse pas attaquer mon honneur.

E L I S E.

Cette petite fille auroit encore mieux fait de se taire.

J U L I E.

C'est une enfant : & l'on peut bien lui pardonner , sur-tout lorsqu'elle dit la vérité.

D' O R G E V I L L E.

La vérité ? Qu'entendez - vous donc par - là ?

G A B R I E L.

Que vous avez tenu des jetons dans vos mains , & que vous les
avez

avez regardés. Rien de plus. A-t-elle dit autre chose ? Et cela n'est-il pas vrai ?

D' O R G E V I L L E.

Je ne m'abaisse pas à vous répondre.

G A B R I E L.

Rien de mieux à faire , lorsqu'on n'a que de mauvaises raisons à repliquer.



S C E N E X.

Mde. DE GRAMMONT,
AUGUSTE , JULIE , D'OR-
GEVILLE, ELISE, GABRIEL,
LUCIEN , SOPHIE.

Mde. DE GRAMMONT.

QU'EST-CE donc que ce vacarme ,
Messieurs ? Est-ce qu'il y a des que-
relles dans ma maison ?

D' O R G E V I L L E.

J'espere , Madame , que vous me
vengerez des insultes que je viens
de recevoir de ces gens-là.

Mde. DE GRAMMONT.

Qui appelez-vous ces gens-là ?

Je ne suis pas accoutumée à entendre nommer ainsi ces Messieurs, & moins encore à recevoir des plaintes sur leur compte.

A U G U S T E.

C'est qu'ils n'ont pas été d'humeur de souffrir les grands airs avec lesquels on vouloit les traiter.

J U L I E.

Oui, Monsieur le Chevalier est mécontent de ce que nous ne lui avons pas donné une société de jeunes Princes.

G A B R I E L.

Il s'imagine qu'on doit nous soupçonner d'avoir pris les jetons, plutôt qu'une personne de sa naissance.

L U C I E N.

Comme si nous n'avions pas notre honneur à garder comme lui !

S O P H I E.

Et ne vouloit-il pas aussi me battre ? Heureusement que mon frere a su lui rabattre son caquet.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais cela n'est pas croyable.

E L I S E.

C'est que mon frere est un peu vif.

Mde. DE GRAMMONT.

La vivacité sied très-bien à son âge. Mais il ne faut pas être dédaigneux, turbulent & inconsideré.

S C E N E X I.

Mde. DE GRAMMONT,
AUGUSTE , JULIE , D'OR-
GEVILLE, ELISE, GABRIEL,
LUCIEN, SOPHIE , ROBERT
(*portant un Coq dans une cor-
beille couverte d'une serviette.*)

R O B E R T.

IL n'y a rien à dire , Madame ;
tous les gens de votre maison sont
innocens , aussi vrai que je m'ap-
pelle Robert , & que mon Coq est
un devin , qui ne se trompe jamais.

SOPHIE (*en sautant de joie.*)

Oh ! un Coq ? un Coq !

R O B E R T.

Oui, ce n'est pas autre chose. Voyez-vous ? (*Il souleve un peu la serviette , & laisse entrevoir un peu la crête & le cou de l'animal.*) Vous voyez bien ? C'est un Coq , mais un Coq qui n'a jamais eu son pareil. Il me dit des choses que personne au monde ne peut savoir. S'il y a un brin de paille de perdu , je n'ai qu'à lui faire ma consultation , & il devine tout de suite qui l'a dérobé , & quand il seroit à dix lieues delà , & qu'on l'auroit mis sous trente ferrures.

J U L I E.

Tu pourras donc découvrir qui a pris les jetons ?

R O B E R T.

Comment , si je le pourrai ? Dernièrement , au cabaret , on m'avoit escamoté ma pipe. Je courus tout de suite chercher mon Coq , & il m'apprit que c'étoit ce vilain postillon , qui s'est cassé la jambe depuis ce tems-là.

S O P H I E.

Vous savez donc faire parler votre Coq ?

R O B E R T.

Oui vraiment , comme les Coqs savent parler , *Co , Co , Coquérico*. Avec cela , nous nous entendons à merveille , tout comme si je discourois avec vous.

J U L I E.

Tu ne nous avois pas instruit de ton talent ?

R O B E R T.

C'est qu'ordinairement rien ne se vole dans cette maison.

J U L I E.

Maman , je vous en prie , laissez-lui faire son tour.

Mde. DE GRAMMONT.

Je le veux bien. Cela vous donnera du moins un quart - d'heure d'amusement. Allons , Robert , tu peux commencer.

R O B E R T.

Oh , Madame ! on ne va pas si vite. Il me faut d'abord une chambre où il n'y ait pas un rayon de jour.

Mde. DE GRAMMONT.

Rien de plus facile. Il n'y a qu'à fermer les volets.

J U L I E.

Maman , je cours les pousser en dehors.

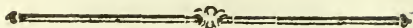
Mde. DE GRAMMONT.

Tu ne saurois attendre. Robert se chargera de ce soin.

R O B E R T.

Oui , Madame , j'y vais.

(*Il sort.*)



S C E N E X I I.

Mde. DE GRAMMONT,
AUGUSTE , JULIE , D'OR-
GEVILLE, ELISE, GABRIEL,
LUCIEN , SOPHIE.

(*Aussi-tôt que Robert est sorti ,
tous les enfans s'attroupent autour
de la corbeille , soulèvent la ser-
viette , & regardent deffous. D'Or-
geville seul se tient éloigné. Sa con-
tenance annonce du trouble & de
l'embarras.)*

A U G U S T E.

C E Coq annonce certainement
quelque chose de surnaturel. Ses

yeux sont étincelans comme deux étoiles.

J U L I E.

Et sa crête , comme elle est rouge ! Comme elle se dresse , & s'agite sur sa tête !

S O P H I E.

Vous imaginez donc qu'il fait faire tout ce que dit Robert ?

L U C I E N.

Notre papa nous a instruit de ce qu'il falloit croire de tous ces contes de bergers.

G A B R I E L.

Robert est un vieux chasseur ; & je suis sûr qu'il s'entend mieux à faire taire les oiseaux avec son fusil ,

qu'à faire parler les Coqs avec sa baguette.

E L I S E.

Que fait-on ? J'ai entendu raconter à ma bonne des choses si extraordinaires !

D' O R G E V I L L E.

Comment peux-tu écouter de pareilles sottises , ma sœur ? Si j'avois mon chapeau.....

Mde. DE GRAMMONT.

Tant mieux , Chevalier , que vous en ayiez cette idée. Je voudrois qu'on parvînt à détromper Robert de ses imaginations. Un Coq , deviner les voleurs ! Quelle simplicité !

D' O R G E V I L L E.

D'ORGEVILLE (*avec affectation.*)

Nous allons bien rire , je crois ,
à ses dépens.

(*Les volets se ferment tout-à-coup.*)

(*Avec inquiétude.*)

Mais pourquoi donc cette obscurité ? Je n'aime pas à être dans les ténèbres , moi.

J U L I E.

Maman , si le Coq ne voit personne , comment pourra-t-il reconnoître le voleur ?

Mde. DE GRAMMONT.

Je n'y comprends rien.

S O P H I E.

Je voudrois bien avoir le secret de le faire chanter. Allons ,

K

mon petit Coq , vois combien il fait noir. Régale-nous de ton Coquerico de minuit..... Il ne dit mot.

J U L I E.

Apparemment qu'il n'obéit qu'à la voix de son maître.

(Robert rentre dans le salon.)

SCENE XIII.

Mde. DE GRAMMONT,
AUGUSTE , JULIE , D'OR-
GEVILLE, ELISE, GABRIEL,
LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

Mde DE GRAMMONT.

TE voilà content , Robert ? Il n'y
a plus de jour.

R O B E R T.

Oui , Madame. C'est bien comme
cela. Maintenant , ceux qui n'ont
rien à se reprocher , peuvent de-
meurer ici. Mais s'il y a quel-
qu'un de coupable , je lui conseille

de s'en aller. Quoi ! tout le monde reste ?

D' O R G E V I L L E.

Voyez la belle finesse ! Crois-tu qu'on en soit la dupe ?

R O B E R T.

Je vois donc qu'il faut employer ma grande magie.

(*Il fait siffler sa baguette , en la faisant tournoyer rapidement , dans l'air. Puis on l'entend tracer à terre des cercles redoublés autour de la corbeille , en prononçant à haute voix des mots barbares.*)

Voilà qui se dispose à merveille.

Or ça , mon Coq , prends bien garde
aux fripons

Qui nous ont volé nos jetons.

Allons , mes petits Messieurs , & mes petites Demoiselles , approchez-vous. Que chacun , à son tour , vienne passer la main droite sous la serviette , & caresser mon Coq sur le dos. Vous entendrez le beau ramage qu'il fera quand il sera touché par le criminel.

Or ça , mon Coq , prends bien 'garde
aux fripons

Qui nous ont volé nos jetons.

Eh bien ! est-ce qu'aucun de vous n'ose commencer ?

Mde. DE GRAMMONT.

Comment donc ? On pourroit croire que vous êtes tous coupables ?

S O P H I E.

Je suis la plus petite ; mais je vais donner l'exemple , moi.

114 *Le Sortilege naturel.*

*(Elle leve d'une main la serviette ,
& passe l'autre deux ou trois fois
sur le dos du Coq.)*

Voyez - vous ? il ne chante pas.
Ce n'est donc pas moi qui ai volé ?

R O B E R T.

Fort bien. Passez maintenant de
ce côté , votre main par derriere.
Y est-elle ?

S O P H I E.

Touchez.

R O B E R T.

Bon. A vous , M. Auguste.

A U G U S T E.

Oh ! je ne crains pas plus que
Sophie. — Voilà qui est fait. Voyez

s'il a chanté ? Tiendrai - je aussi la main derriere ?

R O B E R T.

Eh sûrement ! c'est pour tous.
Passez donc là. Allons , un autre.

J U L I E.

J'y vais. — S'il avoit chanté pour moi , il auroit été un grand menteur.

R O B E R T.

Rangez - vous' auprès de votre frere. Qui vient maintenant ?

E L I S E.

C'est à mon tour. — Muet comme un poisson ! Ce n'est pourtant pas faute de le toucher. J'ai passé ma main quatre fois.

R O B E R T.

Toutes les mains font - elles au moins derriere le dos ?

SOPHIE, AUGUSTE, JULIE, ELISE.

Oui, oui, oui, oui.

G A B R I E L & L U C I E N.

Après vous, Monsieur le Chevalier.

D' O R G E V I L L E.

Bon ! je donne bien dans ces bêtises, moi.

Mde. D E G R A M M O N T.

Est-ce que vous voulez faire manquer notre jeu ? Un peu de complaisance, je vous prie.

D' O R G E V I L L E.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, de

tout mon cœur. — Je ne vois pas qu'il ait chanté pour moi plus que pour les autres.

S O P H I E.

O mon Dieu ! il n'y a plus que mes freres. Est-ce que ce seroit l'un des deux ?..... Oh non ! je ne le crois pas.

(Gabriel & Lucien font la même cérémonie , sans que le Coq pousse un seul cri. Alors , tous les enfans partent d'un grand éclat de rire , en s'écriant :)

Et le voleur ? Le voleur ? Il n'y en a donc pas ?

Mde. DE GRAMMONT.

Robert , vous devriez renvoyer votre Coq au Sabat. Il n'est pas

encore assez grand Sorcier. Cependant mes jetons ne se retrouvent point.

R O B E R T.

Voilà qui me confond. Mais patience. Ne bougez pas. Toujours la main derriere le dos.

(*Les enfans veulent se déranger.*)

Restez donc là , vous dis-je. C'est comme du vif-argent ; cela ne fau-
roit tenir en place.

(*A Madame de Grammont.*)

Madame , il faut qu'il manque quelque chose à mes cercles. Je vais chercher une lumiere pour voir. Ayez soin , je vous prie , que personne ne se déplace jusqu'à mon retour.

(*Il sort.*)

S C E N E X I V.

Mde. D E G R A M M O N T ,
AUGUSTE , JULIE , D'OR-
GEVILLE, ELISE , GABRIEL,
LUCIEN , SOPHIE.

D' O R G E V I L L E.

JE favois bien , moi , ce qui ar-
riveroit de tout cela. Pures bê-
tises !

S O P H I E.

C'est un Coq-à-l'âne , son Coq.

E L I S E.

Je suis bien - aise de le voir at-
trapé.

J U L I E.

Qu'est - ce qu'il veut donc faire encore avec sa lumière ?

Mde. DE GRAMMONT.

Nous le faurons.

S O P H I E.

Je voudrois voir le Coq , à présent. Il doit avoir l'air bien honteux , je crois.

SCENE



S C E N E X V.

Mde. DE GRAMMONT,
AUGUSTE , JULIE , D'OR-
GEVILLE, ELISE, GABRIEL,
LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

(*Robert revient avec un flam-
beau. Il marche vers l'endroit où
tous les enfans sont rangés. Il s'ar-
rête à Sophie qui se trouve la pre-
mière.*

AL L O N S , donnez-moi votre
petite main. (*Elle lui tend la main
gauche.*) Non , pas celle-là ; celle
qui est derrière le dos. Bon.

L

SOPHIE (*en regardant sa main, & poussant un grand cri.*)

O mon Dieu , quelle vilaine main j'ai là ! noire comme du charbon ! Est-ce qu'elle restera noire toujours ?

R O B E R T.

N'ayez pas peur , j'en parlerai à mon Coq : il vous la rendra blanche comme la neige.

(*Les autres enfans n'ont pas la patience d'attendre que Robert vienne visiter leurs mains. Ils regardent avec précipitation ; & on les entend s'écrier presque tous à la fois :*)

A U G U S T E.

Comme j'ai les doigts tout noircis !

J U L I E.

Et moi donc ? Ce vilain Robert !

E L I S E.

Le Coq mériteroit qu'on lui tor-
dît le cou.

G A B R I E L.

Je n'ai pas mal accommodé mes
manchettes.

L U C I E N.

C'est comme si j'avois trempé la
main dans le pot au noir.

D'ORGEVILLE (*élevant ses mains
d'un air triomphant.*)

Voyez - vous ? il n'y a que moi
qui les ai conservé propres.

ROBERT (*courant à lui , & le sai-
sissant par le collet.*)

C'est donc vous , M. le Cheva-

524 *Le Sortilege naturel.*

lier , qui avez les jetons. Rendez-les tout de suite , sinon je vous fouille , & vous noircis de la tête aux pieds.

E L I S E.

Le noircir ? O mon frere ! que deviendrois - tu ? Si tu les as , dépêche - toi de les rendre.

Mde. DE GRAMMONT.

Songez-vous , Robert , à ce que vous dites ?

R O B E R T.

Je suis sûr de mon fait. Les jetons , ou un visage de negre le plus foncé du Congo.

D'ORGEVILLE (*en pâlisant , & avec une profonde consternation.*)

Se pourroit-il que sans y penser?..

(*Il fouille dans ses poches.*)

Il est vrai que je les ai tenus dans les mains.

(*Il fait comme s'il les trouvoit tout-à-coup dans un coin de sa veste.*)

Eh mon Dieu , les voilà ! Qui auroit imaginé ?

(*Tous les enfans paroissent frappés de surprise , & d'Orgeville de confusion.*)

Mde. DE GRAMMONT.

Robert !

(*Il s'approche d'elle.*)

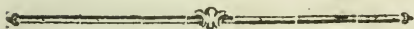
(*Haut.*) Emportez votre Coq & votre Lumière , & allez nous ouvrir les volets.

(*Bas*) Gardez-vous d'apprendre aux domestiques comment vous avez retrouvé les jetons. Dites qu'ils étoient au fond d'un tiroir.

R O B E R T.

Il suffit, Madame.

(*Il sort.*)



SCENE XVI.

Mde. DE GRAMMONT.,
AUGUSTE , JULIE , D'OR-
GEVILLE, ELISE, GABRIEL,
LUCIEN , SOPHIE.

Mde. DE GRAMMONT (*aux en-
fans.*)

MES amis, passez dans ce ca-
binet, vous trouverez de l'eau pour
laver vos mains. Prenez bien garde
à salir vos habits.

S O P H I E.

Oui , pourvu que ce noir s'en
aille. Si j'allois rester barbouillée !

Mde. DE GRAMMONT.

Ce n'est qu'une détrempe de suie ; une goutte d'eau l'emportera. Vous , M. le Chevalier , comme vos mains sont propres , vous pouvez rester ici.

(*Les enfans passent dans le cabinet.*)



SCENE XVII.

Mde. DE GRAMMONT,
D'ORGEVILLE.

Mde. DE GRAMMONT.

EH bien , Monsieur , se peut-il que vous soyez coupable d'une action aussi basse ? Le voilà pourtant

ce jeune Gentilhomme qui étoit si dédaigneux tout - à - l'heure envers d'honnêtes enfans de bourgeois , qui croyoit sa noblesse compromise dans leur société ! Ce n'est qu'un vil filou.

D' O R G E V I L L E.

Pardonnez - moi , Madame ,
c'est que je jouois avec les jetons ; ...
& sans y penser Je ne puis
vous dire comment ils se trouvent
sur moi.

Mde. DE GRAMMONT.

Indigne excuse qui aggrave encore votre faute ! Comment peut-on , à votre âge , montrer tant d'assurance & de front ?

D'ORGEVILLE.

Certainement, Madame, je n'avois pas de mauvais desseins... C'est que j'étois si honteux qu'on pût me prendre pour un voleur !

Mde DE GRAMMONT.

Mais, après les ménagemens & la délicatesse que j'avois dit à ma fille d'employer en les demandant, vous n'auriez pas eu à rougir de vous fouiller & de les rendre. Cela n'auroit passé que pour une pure inadvertance, une simple étourderie.

D'ORGEVILLE.

Je n'y pensois pas.

Mde. DE GRAMMONT.

Et à quoi pensiez-vous, lorsque

vous avez voulu faire tomber mes soupçons sur de braves domestiques , & sur les amis de mes enfans ? A quoi pensiez-vous , lorsque vous avez fait semblant de passer la main dans la corbeille , & de caresser le Coq ?

D' O R G E V I L L E.

Mais je l'ai caressé.

Mde. DE GRAMMONT.

Allez , petit scélérat ; non , je ne trouve pas ce mot trop fort pour vous. Heureusement que vous n'avez pas acquis assez d'expérience pour savoir cacher vos crimes. Vous avez touché le Coq , dites - vous ? Et ne voyez-vous pas que vous vous seriez noirci les mains , puisqu'il

avoit sur le dos une détrempe de suie ? Les autres n'ont pas eu peur de le caresser , parce que leur conscience ne leur reprochoit rien ; mais vous , la crainte où vous étiez que l'artifice de Robert ne fût réellement un sortilege , vous a retenu. Vous avez cru ne pas vous trahir , par ce qui vous a précisément décelé. Vous méritez que je raconte cette belle aventure à Monsieur votre pere lorsqu'il viendra vous chercher ce soir.

D'ORGEVILLE (*se jettant à ses genoux.*)

Oh non , Madame ! je vous en supplie. Il me battrait , il m'étoufferoit sous ses pieds.

Mdc.

Mde. DE GRAMMONT.

Ce seroit peut-être mieux que d'élever un monstre qui le déshonorerait un jour par des infamies. Car, de quoi ne ferez-vous point capable dans un âge plus avancé, puisque dès l'enfance vous êtes déjà familier avec le crime ?

D'ORGEVILLE.

Ah ! Madame, pardonnez-moi par pitié. Jamais, jamais.

Mde. DE GRAMMONT.

Combien de fois n'avez-vous pas fait ces promesses ? Ce n'est pas ici votre coup d'essai. Toutes les circonstances me l'annoncent. Un enchaînement de mensonges si impudens !

M

D'ORGEVILLE.

Eh bien , si vous apprenez que de ma vie je touche à quelque chose que ce soit au monde.

Mde. DE GRAMMONT.

Avant tout , dites-moi , que vouliez-vous faire de ces jetons ? Vous ne pouviez espérer de vous en servir , sans qu'on les reconnût. C'étoit donc pour les vendre ?

D'ORGEVILLE.

Oh , ne le croyez pas ! c'est qu'ils me faisoient plaisir à la vue. Je me figurois que c'étoit comme d'autres jouets ; & je les ai mis dans ma poche , seulement pour les avoir à moi.

Mde. DE GRAMMONT.

Comment pouvez-vous avoir envie de ce qui appartient aux autres ? De quel droit sur-tout osez-vous le prendre , & vous l'approprier ? Avouez-le-moi, Monsieur, est-ce la première fois ?

D'ORGEVILLE (*en se cachant le visage.*)

Hélas , non , Madame ! j'en ai pris aussi de tems-en-tems à la maison : & comme on n'a jamais su que c'étoit moi , je pensois encore aujourd'hui.

Mde. DE GRAMMONT.

Voilà une très-mauvaise pensée ! Quand il n'y auroit personne sur la terre qui pût s'en appercevoir ,

136 *Le Sortilege naturel.*

ne savez-vous pas que Dieu voit tout , & qu'il ne laisse rien impuni ? Peut-être que cet événement est pour votre bien ; & vous vous corrigerez beaucoup mieux , lorsque vous aurez été châtié comme vous le méritez.

D' O R G E V I L L E.

Ah ! que ce soit par vous , par tout le monde , mais non par mon papa. Qu'il n'en sache rien , je vous en conjure ! Dites-le , si vous voulez , à maman , ou à mon Précepteur.

Mde. DE GRAMMONT.

Oui , je sens combien cette nouvelle affligeroit mortellement Monsieur votre pere : & par égard pour

lui , non pour vous , je veux bien la lui cacher ; mais à condition que vous viendrez ici avec votre Précepteur , & que vous me ferez en sa présence une promesse sacrée de vous corriger. Je le prierai de veiller sur votre conduite ; & s'il vous arrivoit jamais de manquer à votre parole , je ne me contenterois pas d'en instruire votre famille , je le publierois devant toute la terre.

D' O R G E V I L L E.

Oui , j'y consens , j'y consens.

Mde. DE GRAMMONT.

Je vous aurois défendu le seuil de ma porte , si je n'avois à cœur de vous voir changer. J'en veux juger par moi-même. Vous pouvez continuer de venir ici.

D' O R G E V I L L E.

Eh ! comment oserai-je paroître devant vos domestiques ?

Mde. DE GRAMMONT.

Tranquillisez - vous , Monsieur , j'ai eu plus de soin de votre réputation que vous-même. J'ai défendu à Robert de leur en rien dire ; & pour couvrir votre mensonge , vous m'avez forcée d'en imaginer un qui pût vous justifier à leurs yeux.

D' O R G E V I L L E.

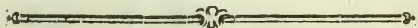
Ah ! Madame , que ne vous dois-je pas ? Non , je n'oublierai de ma vie le service que vous m'avez rendu. Mais vos enfans , & leurs amis ?

Mde. DE GRAMMONT.

Jé les reconnois : ils sont assez gé-

néreux pour vous pardonner. Faites-les venir.

(*D'Orgeville marche lentement vers le cabinet , & les appelle.*)



SCENE XVIII.

Mde. DE GRAMMONT,
AUGUSTE , JULIE , D'OR-
GEVILLE, ELISE, GABRIEL,
LUCIEN, SOPHIE.

E L I S E.

ALLEZ, Monsieur, c'est indigne.
Vous n'êtes plus mon frere. Je ne
veux plus vous voir.

Mde. DE GRAMMONT.

Non , Mademoiselle , le Cheva-

lier n'est pas si coupable qu'il peut le paroître. Il vient de m'avouer sa conduite. C'étoit pour jouer encore dans le jardin qu'il avoit mis les jetons dans sa poche. Mais quand la chose a semblé prendre la tournure d'une accusation de vol , il a eu peur d'en être soupçonné. C'est une mauvaise honte que j'excuse : mais ce que je ne puis excuser , (*en s'adressant aux petits. Duluc*) c'est d'avoir voulu vous rendre suspects dans mon esprit.

G A B R I E L.

Oh ! Madame , nous ne lui en voulons plus de mal à présent. Nous savons qu'il faut pardonner , même à ceux qui nous offensent , sur-tout lorsqu'ils sont malheureux.

Mde. DE GRAMMONT.

Vous voyez , Chevalier , combien la noblesse des sentimens l'emporte sur celle de la naissance. Vous voilà réduit à la merci de ceux que vous avez accablés d'outrages ; & avec toute la fierté de votre nom , vous êtes l'objet de leur pitié.

D' O R G E V I L L E.

Oh quelle honte pour moi ! Suis-je assez humilié ?

G A B R I E L.

Nous ne vous le ferons jamais sentir. Tout ceci restera secret entre nous. N'est-ce pas Lucien ?

L U C I E N.

Il peut compter sur mon silence.

G A B R I E L.

Et toi , Sophie ?

S O P H I E.

Je ne veux pas le faire battre.
Je sens combien cela fait mal.

(*D'Orgeville se jette à leur cou ,
& les embrasse.)*

D' O R G E V I L L E.

Je n'ose vous demander à être
encore reçu dans votre société.

G A B R I E L.

Ce sera beaucoup d'honneur pour
nous , si elle vous est agréable.

A U G U S T E & J U L I E.

Nous vous verrons avec le même
plaisir , tant que vous ferez bien
avec nos amis.

E L I S E.

Vous êtes trop bons : il ne le mérite pas. Il faut que mon papa soit instruit de tout ce qu'il a fait.

Mde. DE GRAMMONT.

Vous perdriez beaucoup dans mon estime , Mademoiselle , si vous n'étiez pas touchée du repentir de votre frere , quand des étrangers en oublient leurs offenses. Ne cherchez point à profiter de l'avantage que sa faute vous donne , pour le perdre dans l'esprit de ses parens ; mais de l'empêcher , par de sages conseils , de se rendre indigne de leur tendresse. J'ose répondre que vous n'aurez jamais à rougir de lui.

D' O R G E V I L L E.

Je serois bien indigne de tant de bontés , si cette leçon ne me servoit pas pour la vie.

S O P H I E.

Prenez - y garde au moins , ou gare le Coq de Robert.

F I N.







